

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
du

Protestantisme français

reconnue d'utilité publique par décret du 13 Juillet 1870

Bulletin

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

Études, Documents, Chronique littéraire

LXXXVIII^e ANNÉE

DOUZIÈME DE LA 6^e SÉRIE

Avril-Juin 1939



PARIS

Au siège de la Société

34, Rue des Saints-Pères (VII^e)

1939

BULLETIN TRIMESTRIEL

de la Société de l'Histoire du Protestantisme français

SOMMAIRE du N° d'AVRIL-JUIN 1939

Jacques PANNIER. — François de Witt-Guizot.....	113
74 ^e Assemblée générale, Paris-Pentemont, 23 avril 1939. — Allocution de MM. Ch. SCHMIDT, J. PANNIER, P. VIENNEY : L'article de la Déclaration des Droits de l'Homme proclamant la liberté de conscience.....	117
ÉTUDES HISTORIQUES.	
Ch. BOST. — Notes sur Olivier de Serres (<i>suite</i>).....	134
A. LAVONDÈS. — Les éditions du « Théâtre d'Agriculture ».....	159
DOCUMENTS.	
La famille de La Ramée du XIII ^e au XX ^e siècle.....	163
E. PIGUET. — Les Dénombrements généraux de Réfugiés au Pays de Vaud et à Berne à la fin du XVII ^e siècle.	166
VARIÉTÉS....	214
CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS....	224
QUESTIONS A NOS LECTEURS.....	242
SÉANCES DU COMITÉ.	
NÉCROLOGIE.	
André MONOD. — Agénor de Senger.....	244
H. CLAVIER. — Léopold Cordier.....	244

ABONNEMENTS AU BULLETIN

Compte chèques postaux : Paris 407-83 (Société d'Histoire du Protestantisme)

France et Colonies : 40 fr. (pasteurs et professeurs : 25 fr.)
Etranger : 60 fr.

Les abonnés étrangers sont priés d'inscrire sur leurs mandats internationaux les mots : chèques postaux Paris 407-83 (Société d'Histoire).

Les abonnés sont priés de verser directement à ce compte plutôt qu'aux librairies.

Le « Bulletin » paraît tous les trois mois, en cahiers in-8° de 64 à 140 pages avec illustrations. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

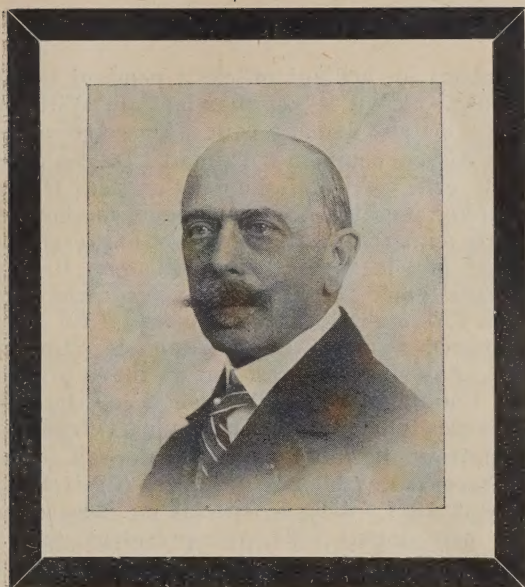
Les abonnements datent du 1^{er} janvier et doivent être soldés **DÈS A PRÉSENT.**

En cas de changement d'adresse, il est dû 2 fr. pour nouvelle bande.
Prix d'un numéro : avant 1913, 6 fr. ; après 1914, 12 fr. (port en sus).

RÉDACTION

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au Secrétaire de la Société, 54, rue des Saints-Pères, Paris (7^e).

Il sera rendu compte de tout ouvrage intéressant notre histoire, dont deux exemplaires seront déposés à cette adresse. Un seul exemplaire donne droit à une annonce sous la rubrique « Livres donnés ».



François de Witt-Guizot

Pour la troisième fois en moins de six ans, la Société de l'Histoire du Protestantisme français a la grande douleur de perdre son président. Après J. Viénot (décembre 1933), après R. Patry (février 1935), François de Witt-Guizot nous a été repris le 14 mai, à la suite d'une grave opération. Membre de notre Comité depuis octobre 1924, il en était devenu président le 30 avril 1935. Avec quelle autorité, quelle amabilité, quelle ponctualité il a rempli ces fonctions pendant quatre années, l'auteur de ces lignes peut en témoigner mieux que personne : la dernière lettre écrite à son adresse sur un lit de maladie n'affirmait-elle pas qu'il est précieux de travailler en si parfait accord !

Et quel travailleur a été François de Witt-Guizot ! Porteur de deux noms illustres, il en a été digne, de tout point, durant toute sa vie. Alors que tant d'autres, à sa place, auraient vécu dans l'oisiveté, il a, dès sa jeunesse, passionnément et constamment voulu mettre toutes les forces et toutes les ressources dont il disposait au service de son Eglise et de sa patrie. Né au cours de l'année néfaste 1870,

il a été d'abord un brillant officier : pendant la guerre, je me souviens avoir vu le commandant de Witt-Guizot accueillir le roi d'Italie dans un coin d'Alsace reconquise.

Sa chère Alsace, combien il l'aimait ! De ces nombreuses publications, celle qu'il fit, il y a deux ans, sur *Ottrot, sa vie et son histoire*, montre à chaque page combien était, en effet, *vivants* dans son cœur le passé et le présent de ce village dominé par le mont Sainte-Odile, où il remplissait avec une égale aménité son double rôle de châtelain et de maire. Sitôt l'Alsace redevenue française, il fut un des premiers membres du Comité des Amis de l'Université de Strasbourg, en devint vice-président en 1930 ; président-fondateur du Comité alsacien d'études et d'informations, il organisa d'utiles tournées de propagande à l'étranger.

Ardent patriote, il était membre du Conseil central de la Société de secours aux blessés militaires (Croix-Rouge française) depuis 1911, délégué spécial en Alsace pour les œuvres de paix depuis 1923, vice-président de la Société depuis 1930. Il avait été président-fondateur, en 1922, du Comité directeur de la section de la jeunesse de la Croix-Rouge et était, cette année, président en exercice ; persuadé, comme son grand-père Guizot, de l'importance primordiale de l'enseignement de l'enfance dans un esprit chrétien, il était depuis 1903 membre, depuis 1911 président du Comité de la Société pour l'encouragement de l'Instruction primaire parmi les protestants de France (comme l'avait été, avant lui, notre président, le baron F. de Schickler). Président du Comité directeur des Eclaireurs unionistes de France, il était aussi membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique, et les protestants étaient fiers de se voir représentés avec une si parfaite distinction dans toutes les œuvres d'intérêt général auxquelles il participait. Ecrivain de race, maniant la parole et la plume avec autant de pureté que de précision, il était lauréat de l'Académie française.

Le moteur de cette activité si intense et si profonde était une ferme foi, une inébranlable fidélité aux principes de l'Eglise Réformée de France. On dira ailleurs ce que fut le membre des Synodes régionaux et nationaux, des Assemblées générales du protestantisme, le vice-président de la Commission permanente des Eglises Réformées Evangéliques, naturellement devenu tout récemment l'un des membres du premier Conseil national de l'Eglise Réformée.

Il était commandeur de la Légion d'honneur, décoré de la

croix de guerre, titulaire de divers ordres étrangers, *honorary fellow* de la Société huguenote de Londres.

Son grand-père, l'illustre historien et homme d'Etat François Guizot, fut le président d'honneur de notre Société lors de sa fondation en 1852 ; au Comité siégèrent tour à tour son père, Cornélis de Witt (1857-1889) ; son oncle, Guillaume Guizot (1864-1892) ; son frère, Cornélis de Witt (1918-1923) : aucune famille n'a aussi constamment manifesté son intérêt et son attachement à notre Société depuis ses origines.

Mais aucun membre de cette famille n'a pris une part aussi active à la direction de nos affaires. Sa perte est pour nous vraiment cruelle.

Depuis son élection, il s'est fait un devoir de présider toutes nos grandes Assemblées : à Paris en 1935 et 1937, au Musée du Désert (1935), à Montauban (1936), Lille et Strasbourg (1938). Ce fut un vif regret pour lui d'être retenu loin de Pentemont lors de notre dernière réunion.

Le jour de Noël 1938, il écrivait à Ottrott (les dernières lignes de lui, probablement, qui aient été imprimées) la préface d'un livre publié dans la collection du Musée du Désert, l'histoire de cette Eglise de Saint-Génès dont le premier temple fut, au xvi^e siècle, bâti sur un terrain appartenant à la famille Guizot. « Il fallut, disait-il, que l'âme des hommes qui ont maintenu la foi fût singulièrement trempée... On se prend la tête en disant : « Suis-je digne ? » Grâces leur soient rendues ! »

Oui, il fut digne, voulant toujours trouver dans l'histoire « des raisons de tâcher de mieux se comprendre entre Français, de mieux se respecter les uns les autres ». Et nous disons, à notre tour : « Grâces lui soient rendues. »

A Mme de Witt-Guizot, petite-fille d'un autre homme de bien qui fut aussi l'un de nos premiers membres, le baron Léon de Bussierre, notre Comité offre la respectueuse assurance d'une sympathie vraiment très profonde et très sincère (1).

Jacques PANNIER.

Un service liturgique a été célébré le 17 mai dans l'église de l'Etoile (M. de Witt-Guizot était membre du Conseil presbytéral depuis 1906). Toutes les Sociétés dont faisait

(1) Voir *Le Christianisme au XX^e Siècle* (18 mai et 1^{er} juin), articles de MM. les pasteurs Rohr et H. Monnier ; *l'Alsace française*, le *Journal des Débats*, etc.

partie le défunt étaient représentées. Notre Comité avait pris place derrière le Conseil de la Fédération protestante de France. Le porte-drapeau du 161^e régiment d'infanterie, et des Eclaireurs montaient une garde d'honneur autour du catafalque recouvert d'un drapeau tricolore. Les assistants entendirent avec émotion la lecture de quelques passages bibliques choisis par M. de Witt-Guizot et inscrits sur un petit carnet qu'il porta constamment sur lui pendant la guerre.

Le 10 juin, en Alsace, un culte liturgique a été célébré dans l'église luthérienne de Klingenthal et une messe a été célébrée dans l'église catholique d'Ottrott, double hommage bien caractéristique du respect unanime qui entoure le souvenir de ce chrétien réformé.

On peut dire de lui en toute vérité qu'il a « *combattu le bon combat et gardé la foi* ».

L'inhumation a eu lieu dans une sépulture de famille à La Houssaye-en-Brie (Seine-et-Marne).

Bibliographie des publications de M. de Witt-Guizot

La Liberté d'enseignement (Lyon, 1904); *Capital et travail aux Etats-Unis* (Extrait du *Correspondant*, Paris, 1905); *En regardant couler le Rhin* (Extrait du *Correspondant*, Paris, 1906); *Les Réflexions de M. Houlette* (Notes sur l'éducation, 1909); *A Wissembourg* (Extrait de la *Revue hebdomadaire*, 1909); *La Réforme et l'Homme moderne* (Genève, 1910); *Jules de Seynes* (1912); *Pour la Foi et pour la Patrie* (1 vol., Paris, Fischbacher, 1912); *L'Etat surveillant de la Bienfaisance privée* (Paris, 1913); *La Femme et l'organisation de la Bienfaisance* (1913); *La Femme et la Guerre* (1913); *La Femme et la protection de la première enfance* (Extrait de *La Réforme Sociale*, Paris, 1914); *Quand l'Alsace...* (Extrait du *Correspondant*, Paris, 1915); *Notre devoir financier* (Paris, 1920); *L'Alsace actuelle* (Article dans *La Revue de la Semaine Illustrée*, 1921); *Au Congrès du Christianisme pratique* (1925); *Foch* (Paris, 1929); *Discours aux Ecossais, à Strasbourg* (1929); *Où en est la belle Alsace ?* (Article dans *La Revue des Deux-Mondes*, Paris, 1929); *Le long de nos frontières ; la question de la Sarre* (id., Paris, 1929); *Le tombeau de Lyautey* (1935); *Message pour le 250^e anniversaire de la Révocation de l'Edit de Nantes* (1935); *Allocution au Musée du Désert* (1935); *Le mausolée de Foch* (1937); *Ottrott, sa vie et son histoire* (1937); *Hommage de l'Alsace au Général Gouraud* (1937); *Allocution de bienvenue au Congrès de l'Association Guillaume-Budé* (Strasbourg, 1938); *Préface à l'Histoire de l'Eglise de Saint-Geniès*, par B. Decorvet (1939); nombreuses allocutions publiées dans les *Bulletins des Sociétés*.

74^e Assemblée générale

Paris-Pentemont, 23 avril 1939

L'Assemblée a été présidée par M. Charles Schmidt, inspecteur général des Bibliothèques et Archives de France, vice-président du Comité, remplaçant M. de Witt-Guizot, président, empêché.

Aux premiers rangs avaient pris place, avec les membres du Comité, M. le pasteur Merle d'Aubigné, président de la Société centrale évangélique, et M. Cleiftie, trésorier de la Société des Amis de la Bibliothèque du protestantisme, préfet honoraire.

La séance fut ouverte par une prière de M. le pasteur Marc Boegner, président de la Fédération protestante de France.

Après l'allocution de M. Schmidt, M. le pasteur Pannier, secrétaire, présenta le rapport annuel.

M. le pasteur Vienney fit une communication sur *l'article de la Déclaration des Droits de l'homme proclamant la liberté de conscience*. Il remarqua qu'aucune rue de Paris ne porte le nom de Rabaut-Saint-Etienne. L'Assemblée émit le vœu que cette lacune soit réparée par le Conseil municipal.

L'Assemblée avait chanté les psaumes 98 et 42 d'après le recueil *Louange et prière*, si heureusement introduit dans nos Eglises au moment où elles sont invitées à célébrer le quatrième centenaire du premier recueil français de cantiques (*Aulcuns psaulmes*, Strasbourg, 1539). Ce sont précisément les paroles et les airs anciens des psaumes 90 (traduit par Calvin) et 113 (par Marot) que chanta la chorale habilement dirigée par M. Schott, maître de chapelle de l'église de la Rédemption.

M. le pasteur Ph. de Félice termina par la prière.

Allocution de M. Charles SCHMIDT

Vice-président du Comité

Notre président, M. de Witt-Guizot, n'a pas pu venir considérer cette Assemblée générale ; vous savez son zèle et sa

punctualité ; il fallait un motif grave pour qu'il ne fût pas avec nous ce soir ; en effet, il a subi récemment une sérieuse opération et, bien qu'il soit convalescent, il est encore tenu à beaucoup de ménagements. A notre dévoué secrétaire, M. Pannier, il écrivait ces jours derniers : « Me voilà, à mon immense regret, obligé de vous demander de prier notre vice-président de me remplacer. Vous ne pouvez savoir ce que je souffre d'être ainsi reclus à l'heure du grand drame qui se joue autour de nous. Je veux, avec l'aide de Dieu, reprendre mon rang dans le combat. » Ce que ne dit pas M. de Witt-Guizot, mais ce que nous savons tous, c'est que son « rang dans le combat », c'est la lourde charge de maire d'une commune d'Alsace où il a dû, en septembre dernier, organiser le cantonnement de milliers de Strasbourgeois évacués. Faisons des vœux pour qu'il puisse se rétablir tranquillement et qu'il ne faille pas, de nouveau, faire appel à son dévouement civique.

Notre Société a fait, l'an dernier, une perte cruelle : M. Armand Lods, notre vice-président, est mort à Paris le 24 septembre 1938. Il était des nôtres depuis près de cinquante ans ; fidèlement, il assistait à nos séances qu'il animait de ses interventions toujours judicieuses et de ses fines observations critiques soulignées par un regard malicieux ; on a dit de lui, très exactement, que, sous des dehors parfois abrupts, avec des propos souvent incisifs, il avait un cœur profondément sensible ; c'est la vérité même, et plusieurs ont éprouvé qu'il était charitable.

Armand Lods était, avant tout, un juriste excellent ; il fut le conseiller très écouté des Eglises protestantes au moment de la Séparation, et notre Société, elle aussi, eut souvent recours à ses avis. Il possédait, en outre, de réelles qualités d'historien ; il avait étudié Bernard de Saintes et la réunion de la principauté de Montbéliard à la France ; il préparait depuis longtemps une biographie de Rabaut-Saint-Etienne qu'il n'acheva pas, car on n'achève jamais ce que l'on polit trop longtemps. Il collabora bien souvent à notre *Bulletin* et aux journaux protestants ; il encouragea et guida plus d'un étudiant en quête de sujet, prêtant des documents et des livres rares ; il n'oublia jamais notre Bibliothèque, qui lui est redevable de nombreux ouvrages et à laquelle il a légué une partie de ses collections. A deux reprises, il refusa d'être appelé à la présidence de notre Société, avec laquelle il avait tant d'attaches : son oncle, le pasteur Frédéric Lods, président du Consistoire d'Héri-

court, fut un des premiers membres de notre Société ; sa femme était la petite-fille du député alsacien Coulmann, qui, lui aussi, figura sur nos premières listes ; on n'oubliera pas, enfin, qu'à la dernière séance à laquelle il assista, il eut le plaisir d'accueillir son cousin, notre nouveau collègue, M. le professeur Adolphe Lods.

M. Raoul Allier, doyen honoraire de la Faculté de Paris, qui, depuis 1913, faisait partie du Comité, a cru devoir, pour raison de santé, donner sa démission ; nous avons dû nous incliner, mais M. Raoul Allier n'a pas rompu tout lien avec nous et il a accepté d'être nommé membre honoraire.

Pour combler ces vides, le Comité a fait deux choix que vous ratifierez certainement : M. Ch. Eggimann, président de la jeune Société des amis de la Bibliothèque, et M. Robert Burnand, archiviste paléographe, ont été élus. M. Eggimann est un parfait connaisseur de manuscrits et de livres rares ; ses conseils nous seront précieux ; M. Burnand, dont vous savez les travaux et qui porte un nom bien cher à nos milieux protestants, nous donnera l'aide de sa compétence et le réconfort d'une souriante collaboration. En votre nom, je leur souhaite aujourd'hui la bienvenue.

Chaque année, notre Société attribue des prix aux bacheliers en théologie ayant soutenu les meilleurs thèses sur un sujet d'histoire de la Réforme. Les lauréats ont été, en 1938, pour Paris, M. Hervé, auteur d'un travail sur *Catherine de Bourbon*, et, à Strasbourg, un jeune pasteur hongrois qui exerce son ministère parmi les mineurs hongrois du Pas-de-Calais, M. Mihaly Högye, auteur d'une thèse sur *La Discipline ecclésiastique selon Calvin dans son développement historique*.

Vous allez entendre le rapport annuel de notre secrétaire, M. le pasteur Pannier : bien qu'il n'y ait pas, dans notre Société, de limite d'âge inexorable, M. Pannier nous a laissé entendre qu'il ne pourrait pas plus longtemps continuer à remplir les fonctions qu'il assume avec tant de dévouement ; nous avons essayé de le convaincre, lui qui est encore si vaillant, de rester à son poste ; en votre nom, j'exprime une fois de plus le vœu que M. Pannier réfléchisse encore avant de prendre définitivement une détermination qui serait pour la Société du Protestantisme français une dure épreuve : vous savez qu'il est l'âme de la Société, qu'il est, à Paris, en province et à l'étranger, notre plus ardent propagandiste, et vous pouvez imaginer de quel fardeau son successeur devra se charger !

Dans quelques semaines, on va célébrer le cent cinquantième anniversaire de la Révolution de 1789 : le Protestantisme, qui s'est souvenu, en 1937, de l'édit de tolérance, ne peut pas oublier que la Déclaration des droits a proclamé que « tous les citoyens, étant égaux aux yeux de la loi, sont également admissibles à toutes les dignités sans autre distinction que leur vertu et leurs talents, et que nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses ».

Les protestants, qui savent l'histoire de leur passé, savent aussi ce qu'ils doivent au mouvement libérateur de 1789 ; bien plus, en un temps où, dans certains pays, les idées de liberté religieuse sont mises à l'épreuve de la manière que vous savez, ils se reportent à l'époque où le pasteur Rabaut-Saint-Etienne, élu député à l'Assemblée constituante, proclamait, à la tribune, des principes qui, aujourd'hui encore, on pourrait dire aujourd'hui surtout, gardent toute leur valeur : « La liberté de la pensée et des opinions, disait Rabaut, est un droit inaliénable et imprescriptible ; elle échappe à l'empire des hommes ; elle est la seule que les hommes n'aient pas soumise aux lois de l'association commune ; la contraindre est une injustice ; l'attaquer est un sacrilège. »

Souhaitons ardemment que, dans notre pays, cette liberté que nous devons à nos ancêtres ne soit plus jamais, ni attaquée, ni contrainte.

Rapport du secrétaire

M. le pasteur PANNIER

Mesdames, Messieurs,

Le jour où M. Charles Schmidt, l'inspecteur général des Bibliothèques et Archives de France, accepta d'être nommé membre de notre Comité, nous avons été heureux et fiers de voir siéger parmi nous le petit-fils de l'illustre érudit alsacien qui fut l'un des premiers membres de la Société. Ce Charles II Schmidt nous a fait un nouvel honneur, ce soir, en présidant cette Assemblée, tandis que M. de Witt-Guizot est retenu loin de nous par une absence involontaire et, Dieu merci, passagère.

Mesdames, Messieurs,

Notre Société doit à la munificence d'un président, le baron de Schickler, une chambre forte qui, pour livres rares

et manuscrits, constitue une installation de sécurité supérieure à ce que possède toute autre bibliothèque parisienne. Il y a dix-huit mois (déjà, hélas !), le Comité avait prévu les dispositions à prendre en cas d'alerte ; il y a un an exactement, ouvrant ces coffres-forts devant le doyen d'une Faculté étrangère, je montrais les manuscrits repoussés au fond et disais : « Sitôt la première bombe tombée sur Prague, nous mettrons ici les volumes précieux et fermerons la Bibliothèque ; chacun rejoindra son poste pour contribuer à défendre nos amis tchèques... ». Septembre est venu ; les livres ont été déposés dans les coffres ; puis, aucune bombe n'étant tombée sur Prague ni sur Paris, ils ont été ressortis. Ce mois-ci, nouvelle alerte : il y a trois jours, avec une précieuse collaboratrice, nous avons remis à l'abri, derrière les portes de fer, six cents volumes.

« *Jusques à quand, Seigneur ?* » Cette question du prophète Habacuc servit, au xvi^e siècle, de devise à un imprimeur qui, entre deux persécutions, publiait quelque nouveau livre de Calvin. Si je la répète, si je commence ce rapport d'une façon contraire aux paisibles usages de notre Société, c'est pour montrer un trait parfois méconnu de son caractère.

Elle est une vieille personne de 87 ans, il est vrai, créée, dit son acte de naissance, pour rechercher et faire connaître les documents *du passé* : elle n'en vit pas moins intensément *dans le présent* ; elle prend part aux péripéties de la vie nationale ; elle persiste à penser que, pour le présent et pour l'avenir, ses membres trouveront, avec l'aide de Dieu, une force à nulle autre pareille dans l'exemple de leurs vaillants ancêtres.

Pendant l'année écoulée depuis notre Assemblée à Lille, le simple devoir était à la fois de nous tenir prêts pour des circonstances *extraordinaires* et de vaquer aux tâches *ordinaires* comme si de rien n'était.

Bibliothèque, *Bulletin*, relations en France et à l'étranger, finances, tels sont les cinq points habituels à traiter en dix minutes.

*
* *

La *Bibliothèque* a reçu d'importants accroissements : 889 nouveaux numéros ont été enregistrés, dont 405 volumes, brochures et manuscrits provenant de M. Arm. Lods, collection unique de documents sur les années avant et pendant la Révolution, avec un beau portrait de Rabaut-

Saint-Etienne ; puis un fonds Adolphe Monod, papiers recueillis par son arrière-petit-fils Julien Monod. Aux tables de travail se sont assis plus de 700 lecteurs et lectrices, d'Europe et d'Amérique, protestants, catholiques (prêtres et laïques), Juifs, libres penseurs. Les visiteurs du Musée furent aussi divers : amateurs éclairés et simples curieux, catéchumènes, élèves d'Ecoles du dimanche, que nous souhaitons toujours plus nombreux.

Le *Bulletin*, revenant à ses dimensions d'avant-guerre, a eu 664 pages : c'était trop beau parce que trop cher ! Le dernier fascicule coûtant 12.000 francs, son prix de revient a dépassé le prix d'abonnement demandé pour quatre trimestres. En 1939, le directeur, assagi, devra se résigner à faire attendre en portefeuille d'intéressants articles. Le Comité se voit dans la nécessité d'augmenter les tarifs, comme avaient dû le faire, avant lui, les Sociétés analogues. 40 francs seront demandés aux membres français (25 seulement aux pasteurs et professeurs). Chers anciens abonnés, restez-nous fidèles et recrutez des nouveaux ! Quelques adhésions, dès ce soir, seront un encouragement pour le rédacteur d'une revue dont l'effort est double : représenter le protestantisme dans les milieux savants et la science historique dans les Eglises protestantes.

Outre la Bibliothèque et le *Bulletin*, l'action s'exerce par une vaste correspondance et diverses réunions. Tel correspondant d'outre-mer s'excuse humblement de son « effroyable française », tel autre écrit dans une langue inconnue. Un sur deux demande l'acte de baptême de quelque réfugié du xvi^e ou xvii^e siècle : cette frénésie généalogique sévit particulièrement en Allemagne, et pour cause ! Si l'ancêtre huguenot ou poitevin portait un prénom biblique (Abraham, David...), l'arrière-petit-fils est soupçonné d'être « non-aryen ».

Passons aux assemblées. Celle de Strasbourg inaugura les fêtes du 4^e centenaire de l'arrivée de Calvin et la fondation, par lui, de la première de toutes les Eglises réformées françaises, en 1538. Il est question de former une section alsacienne de notre Société : excellente idée, à suivre en d'autres régions !

Au Musée du Désert, l'assemblée de septembre eut le privilège d'entendre Benjamin Vallotton. A la maison de Marie Durand, ce fut Ch. Bost. A Noyon, dans le Musée contigu à la maison de Calvin, le général Brécard inaugura une salle consacrée aux souvenirs de 1914-1918 dans les

régions envahies où nos Eglises ont vaillamment subsisté. Le catalogue de Pranles vient de paraître ; celui de Noyon suivra.

Notre Société a répondu, par des délégations ou des messages, aux invitations adressées par l'Association Budé (à Strasbourg), le Congrès des sciences historiques (à Zurich), l'Eglise française de New York et la municipalité de New Rochelle (pour leur 250^e anniversaire), etc. Pour l'assemblée d'histoire vaudoise à Torre Pellice, notre délégué fut une vivante démonstration de notre œcuménisme : descendant de réfugiés languedociens, M. Savory est un Anglais professeur en Irlande ; naguère, il représentait à Lille la Société huguenote de Londres ; il a siégé à Paris dans notre Comité, ainsi que l'a fait un autre associé, venu de Buenos-Aires.

Convoqué d'urgence le 26 septembre 1938, notre Comité a, le 29, exprimé ses condoléances à la Société de l'histoire du protestantisme tchèque. Celle-ci s'est excusée, en mars 1939, de répondre tardivement, n'ayant pu se réunir plus tôt depuis ce qu'elle appelle la « catastrophe nationale ». Elle avait été fondée à l'imitation de notre Société, comme vient de l'être une « Société de l'histoire du protestantisme français au Canada ».

D'autre part, le Consistoire réformé de Berlin ayant annoncé le décès de son président, notre accusé de réception a expressément rappelé que notre Société est « l'héritière des protestants français qui furent les défenseurs de la liberté de conscience ».

*
* *

Quelques mots du programme pour l'été prochain : la biographie, joliment écrite par un de nos membres (Mlle Lavondès), a suggéré aux agriculteurs l'idée d'une commémoration nationale d'Olivier de Serres, « Père de l'agriculture française », fort estimé de Henri IV, né à Villeneuve-de-Berg en 1539. Il y aura des discours, des banquets, mais, en Vivarais, le premier acte sera un culte, car l'ingénieur agronome fut un fervent huguenot, allant jusqu'à Genève chercher un premier pasteur, combattant, s'il le fallait, les armes à la main, mais parlant plus volontiers de réconciliation et de tolérance. A la Bibliothèque nationale seront exposés, entre autres, ses papiers, que nous sommes seuls à posséder. On a heureusement renoncé à un projet qui eût fort choqué l'austère Mme de Serres : un défilé de

mannequins vêtus de robes de soie sur la terrasse des Tuileries, sous prétexte qu'Olivier de Serres propagea la culture du mûrier.

J'espère qu'en ce moment arrivent à New York nos envois pour la « foire mondiale », sections historique et touristique. Ils ont heureusement échappé à la catastrophe du beau paquebot *Paris*.

En Piémont, les Vaudois vont célébrer la Glorieuse Rentrée de leurs ancêtres en 1689 ; ils recevront quelques documents recueillis pour eux dans divers dépôts parisiens.

Au Sud de l'Afrique débarquaient, il y a — comme on dit là-bas — « un quart de millénaire », quelques douzaines de réfugiés du Poitou, de la Saintonge. Dix mille Afrikaners sont fiers d'avoir dans les veines quelques gouttes de sang français ; leur Société huguenote était la dernière-née de nos filles, avant la canadienne. Un missionnaire français du Lessouto nous représentera aux fêtes prochaines. J'y serais volontiers allé. Mais où trouver l'argent d'un tel voyage ? Il nous fait, hélas, défaut pour tant de dépenses plus urgentes !

*
* *

Cette transition insidieuse vous amène, patients auditeurs, au douloureux paragraphe final : les finances.

Nous avons publié 3 volumes de *Tables* du *Bulletin*, instrument indispensable aux travailleurs : ils réclament le quatrième. Grâce à un ménage d'infatigables collaborateurs, le manuscrit est presque terminé. Mais comment le publier ?

On nous *donne* beaucoup de livres ; pour quelques autres, il faut inévitablement payer. Depuis 10 ans, nous hésitions à compléter l'admirable collection des *Lettres* d'Erasme, publiée à Oxford. Pour deux volumes, il a fallu verser 2 livres sterling 12, soit plus de 450 francs ! Nous ne nous tirerions pas d'affaire sans l'appui de la précieuse Société des Amis de la Bibliothèque. Nous avons eu grand'peine à trouver, en un an, 852 francs pour achats de ces livres et manuscrits qui sont la raison d'être d'une bibliothèque : c'est la 150^e partie de nos dépenses !

Pour une salle ouverte *gratis* au public, nous sommes taxés d'impôts exorbitants ; et le chauffage et l'électricité ne nous sont pas, à nous, fournis gratis !

Nous avons, en 1938, dépensé 125.841 francs : pour les multiples activités résumées ci-dessus : c'est vraiment peu, et nous sommes reconnaissants à notre trésorier de son

savoir-faire inlassable. Mais les recettes n'ont été que de 118.170 francs. Déficit : 7.641 francs. A quoi tient-il ? A une triste cause : la carence des Eglises, qui ne nous soutiennent plus, alors que nous leur appartenons, ne cherchant qu'à leur faire honneur et à les servir. 60 Eglises seulement, en 1939, ont envoyé 9.386 francs. 82, en 1937, avaient envoyé 9.927 francs. Il y a un millier de lieux de culte en France. Si, dans chacun, on recueillait 10 francs de plus lors de la Fête de la Réformation (comme les Synodes l'ont jadis recommandé), nous serions au large. Telle nombreuse et riche Eglise de Paris ose envoyer... 100 francs (à peine 10 d'avant-guerre), tandis que la plus grande France commence à sentir ses responsabilités : Tunis a envoyé 1.000 francs !

Nous espérons recevoir, cette année, outre les billets et les chèques, d'autres preuves que les Eglises apprécient notre existence ; puissent-elles envoyer rue des Saints-Pères leurs archives anciennes, les vieux registres consistoriaux et paroissiaux, trop souvent, ailleurs, détériorés ou perdus. Lors de l'Assemblée constituante de l'Eglise Réformée, l'attention a été attirée sur ce fait que notre Bibliothèque est pour le protestantisme français ce que la Bibliothèque nationale et les Archives de France sont pour l'ensemble de la nation.

Chaque année, la grandeur de cette mission de notre Société a été davantage ressentie par celui qui, depuis 17 ans, porte la lourde charge du secrétariat. Il a le vif sentiment d'avoir été douloureusement au-dessous d'une si belle tâche. Un psaume que vous allez entendre dit que « les jours de nos années sont de 70 ans ». Le terme arrive donc bientôt pour moi. Je souhaite qu'à une Assemblée des années prochaines puisse être présenté l'homme qualifié par Dieu pour mettre de plus jeunes forces au service de notre Société : c'est-à-dire — sous une noble et humble forme — au service de toutes les Eglises de France.

J'ai dit.

L'article de la Déclaration des Droits de l'Homme proclamant la liberté de conscience

par M. le pasteur A. VIENNEY

Pendant que, le 5 mai 1789, se réunissaient à Versailles les Etats Généraux dont la nation, dans son immense majorité, attendait sa régénération, un Synode provincial des

Eglises réformées de Saintonge, Angoumois et Bordelais se réunissait au même moment à Bordeaux. Celui-ci estimait que la circonstance justifiait une mention expresse dans les prières publiques. En conséquence, il fut convenu d'une formule à insérer dans la prière qui suit le sermon :

Tu le sais, ô Eternel, nous t'avons toujours adressé de tels vœux, lors même que les lois du Royaume ne nous reconnaissent pas pour citoyens. Et maintenant que tu as incliné vers nous le cœur de notre auguste Monarque, maintenant que nos frères voient en nous des compatriotes, avec quel nouveau zèle n'implorerons-nous pas tes bénédictions en faveur de notre bon Roi et de la Nation entière.

Oui, Seigneur, nous les recommandons en tout temps à ta puissante protection, car c'est de toi que procèdent les destinées des hommes et des empires. Mais, grand Dieu, les circonstances extraordinaires dans lesquelles se trouve notre chère patrie, nous paraissent solliciter une intervention plus particulière de ta Providence. Daigne avoir pitié d'elle, et lui donner un esprit de sagesse, de lumière et de bons conseils. Ne permets pas que les passions humaines rendent inutiles les mesures nécessaires pour rétablir l'ordre, ramener et consolider la félicité publique. Rallie, par ton esprit de charité, toutes les affections discordantes, fais que, dans l'Assemblée Nationale séante autour du trône, la plus parfaite harmonie puisse régner entre les divers ordres de l'Etat, et que la réunion de leurs efforts produise la prospérité du Royaume pour le bonheur commun du monarque et de ses fidèles sujets.

Chacun connaît la succession des événements qui transformèrent les Etats Généraux en Assemblée Nationale Constituante, par la réunion du Clergé et de la Noblesse au Tiers-Etat, pour liquider le passé financier de l'ancien régime et pour organiser une France nouvelle.

Un Comité fut chargé, le 8 juillet, de préparer un projet de Constitution. Celui-ci put être discuté par l'Assemblée à partir du 20 août. Rabaut-Saint-Etienne, pasteur à Nîmes, fils aîné du pasteur P. Rabaut, faisait partie de ce Comité.

Dès le 11 juillet, le général La Fayette avait proposé de placer, comme en préface, en tête de la Constitution, un exposé des motifs qui devaient inspirer celle-ci et devenir comme le catéchisme philosophique de l'ordre nouveau.

Cette préface, c'est la « *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* ». Certains députés, effrayés par les désordres qui se manifestaient déjà, jugeaient inutile et même dangereuse une Déclaration de ce genre ; d'autres auraient voulu tout au moins la compléter par une déclaration des

devoirs..., aussi ce principe ne fut-il adopté qu'à une faible majorité de 140 voix entraînée par Barnave. L'Assemblée comptait 1.196 membres.

Le préambule contenant les mots : « En présence et sous les auspices de l'Etre suprême... » ayant été voté à l'unanimité moins une voix, on arriva assez vite, le 20 août, aux articles XVI, XVII et XVIII, que voici :

XVI. — La loi ne pouvant atteindre les délits secrets, c'est à la religion et à la morale à y suppléer. Il est donc essentiel, pour le bon ordre même de la société, que l'une et l'autre soient respectées.

XVII. — Le maintien de la religion exige un culte public. Le respect pour le culte public est donc indispensable.

XVIII. — Tout citoyen qui ne trouble point le culte établi ne doit pas être inquiété.

Un texte proposé par l'abbé Sieyès, auquel s'était rallié Rabaut-Saint-Etienne, fut tout d'abord rejeté :

Nul homme n'est responsable de sa pensée et de ses sentiments, et personne ne peut lui en demander compte. Les consciences sont parfaitement libres. Nul n'a le droit de les gêner, et chacun a celui de professer la religion qu'il croit la meilleure. Hors ce en quoi il pourrait nuire à autrui, la société ne peut contraindre aucun homme dans ses pensées, dans ses opinions, dans sa religion, dans ses discours, dans ses actions.

Le débat devait s'amplifier pendant les séances suivantes. Mirabeau — un descendant du réformateur G. Farel — intervint pour demander la liberté des cultes, que la rédaction proposée ne contenait nullement. C'est alors que le comte de Castellane monta à la tribune : « Il est vrai, dit-il, que » la France est en majorité catholique, mais tous les Français ne le sont pas, et pourtant, ceux-ci doivent posséder » les droits qui appartiennent aux autres... », et il proposa de substituer, à la rédaction des trois articles susdits, cet article unique :

Nul homme ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses ni troublé dans l'exercice de son culte.

C'était logique, clair, et sans aucune ambiguïté. On ne pouvait mieux affirmer la liberté de conscience et de culte, qui en est inséparable.

L'abbé Dillon lança une nouvelle motion au nom de la droite de l'Assemblée :

Nul ne doit être inquiété pour ses opinions religieuses, pourvu qu'elles ne troublent pas l'ordre public.

C'est alors que Rabaut-Saint-Etienne, comprenant le danger de l'adoption d'un tel texte restrictif, dont se serait très bien accommodé Louis XIV, monta à son tour à la tribune et prononça un discours mémorable, un des plus beaux qui aient honoré les assemblées parlementaires françaises :

... Je remplis une mission sacrée, j'obéis à mes commettants. C'est une sénéchaussée de 300.000 habitants, dont plus de 120.000 sont protestants, qui a chargé ses députés de solliciter auprès de vous le complément de l'édit de novembre 1787. Une autre sénéchaussée du Languedoc, quelques autres bailliages du royaume ont exposé le même vœu, et vous demandent pour les non-catholiques la liberté de leur culte. Vos principes sont que la liberté de la pensée et des opinions est un droit inaliénable et imprescriptible. Cette liberté, messieurs, elle est la plus sacrée de toutes ; elle échappe à l'empire des hommes ; elle se réfugie au fond de la conscience comme dans un sanctuaire inviolable, où nul mortel n'a droit de pénétrer. La contraindre est une injustice ; l'attaquer est un sacrilège...

Ce n'est pas la tolérance qu'il demande :

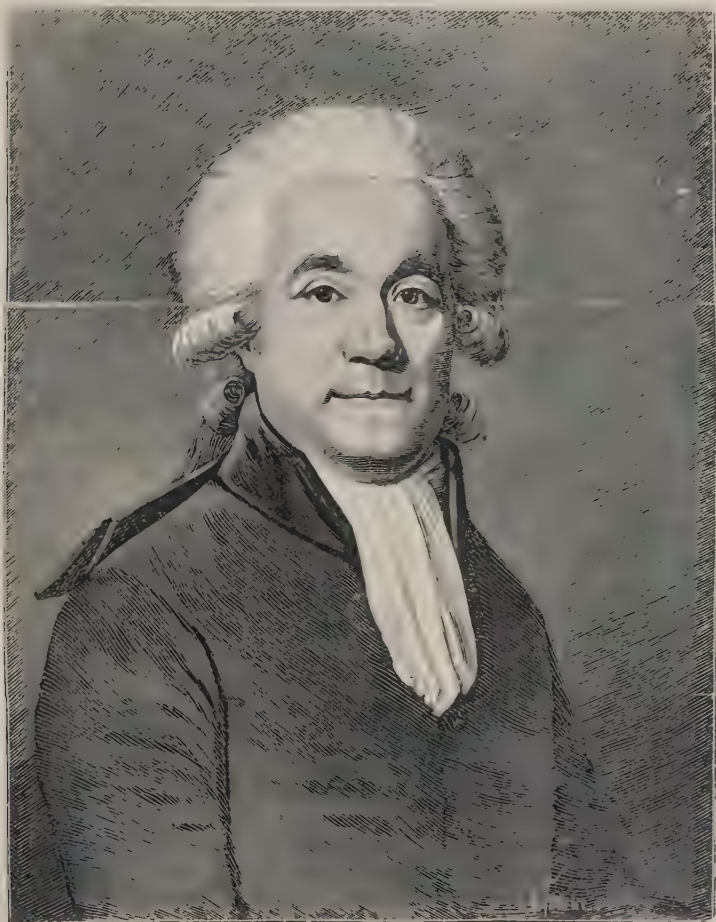
La tolérance ! le support ! le pardon ! la clémence ! idées souverainement injustes envers les dissidents, tant qu'il sera vrai que la différence de religion, que la différence d'opinion n'est pas un crime. La tolérance ! je demande qu'il soit proscrit à son tour, et il le sera, ce mot injuste qui ne nous présente que comme des citoyens dignes de pitié, comme des coupables auxquels on pardonne !... Je demande pour tous les non-catholiques ce que vous demandez pour vous : l'égalité des droits, la liberté : la liberté de leur religion, la liberté de leur culte, la liberté de le célébrer dans des maisons consacrées à cet objet ; la certitude de n'être pas plus troublés dans leur religion que vous ne l'êtes dans la vôtre, et l'assurance parfaite d'être protégés comme vous, autant que vous, et de la même manière que vous par notre commune loi.

Il semble qu'une si haute éloquence et une telle hauteur de sentiment devaient rallier une imposante majorité. Il n'en fut rien, car ce fut l'article XVIII qui fut retenu, à l'exclusion des deux précédents, sous le numéro X, dans cette forme :

X. — Nul ne peut être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

En somme, malgré ses velléités de libéralisme, la *Déclaration* ne contenait pas plus la liberté de culte que celle

d'association et de presse ; aussi, l'on conçoit que Rabaut-Saint-Etienne, déçu, ait pu écrire au pasteur Marron : « Les
» Français n'ont pas encore secoué tous les préjugés. »



RABAUT SAINT-ETIENNE

Le *Courrier de Provence*, journal de Mirabeau, rédigé par des secrétaires dont la plupart, comme Etienne Dumont, Duroveray et Reybaz, étaient protestants, protesta avec indignation : « Nous ne pouvons dissimuler notre douleur

» que l'Assemblée Nationale, au lieu d'étouffer le germe
 » d'intolérance, l'ait placé comme en réserve dans une Dé-
 » claration des Droits de l'Homme. Au lieu de prononcer
 » sans équivoque la liberté religieuse, elle a déclaré que la
 » *manifestation* des opinions de ce genre pouvait être
 » gênée ; qu'un *ordre public* pouvait s'opposer à cette li-
 » berté, que la *loi* pouvait la restreindre. Autant de prin-
 » cipes faux, dangereux, intolérants, dont les Dominiques
 » et les Torquemadas ont appuyé leurs doctrines sangui-
 » naires. »

Il arriva heureusement que les dispositions de l'opinion publique corrigèrent l'application des textes défectueux. D'abord, la motion de l'abbé d'Eymar, demandant que la C. A. R. soit et demeure la religion de la nation et que son culte soit seul autorisé, fut repoussée. Il en fut de même lorsque dom Gerle revint à la charge, quelques semaines plus tard.

La Constitution fut votée dans son ensemble le 2 octobre et sanctionnée quelques jours après par le roi. Mais ce premier texte fut complété dans la suite par de nombreuses lois, si bien qu'un refonte complète fut nécessaire, laquelle ne fut achevée qu'en 1791. Ainsi, le 24 décembre 1789, la Constituante décréta l'accession des non-catholiques à toutes les charges publiques. Le 10 mars 1790, Rabaut-Saint-Etienne fut élevé au fauteuil de la présidence de l'Assemblée. Le 10 juillet, il fut ordonné que la qualité de Français serait rendue aux exilés pour fait de religion après la Révocation, sous la condition de prêter le serment civique.

Enfin, c'est le 7 mai 1790, sous l'inspiration de Siéyès, Robespierre, Talleyrand et quelques autres, que la liberté religieuse fut sanctionnée par ce texte :

La Constitution garantit à tout homme d'exercer le culte religieux auquel il est attaché.

C'était, sinon l'égalité avec le culte catholique, du moins la vraie liberté. L'égalité ne fut réalisée que le 3 ventôse an III (21 février 1795), sur le rapport de Boissy-d'Anglas :

L'exercice d'aucun culte ne peut être troublé. La République n'en salarie aucun.

C'est donc avec une vive et profonde reconnaissance que nous devons, après 150 ans écoulés, évoquer tout d'abord la mémoire de deux hommes qui, au milieu de beaucoup

d'autres, mais plus que d'autres, ont été les artisans de nos libertés.

Le premier, c'est le pasteur *Rabaut-Saint-Etienne*, qui, entrant en contact avec les esprits libéraux de son temps, leur fit connaître le protestantisme persécuté. Ceci concurremment avec *Court de Gébelin* (1). C'est lui que son talent politique mit au rang des hommes qui dominèrent les premiers temps de la période révolutionnaire. Certains de ses contemporains le plaçaient plus haut dans leur estime que le comte de Mirabeau lui-même, disant avec quelque exagération que ce dernier n'était qu'un mi-Rabaut. En tous cas, Rabaut l'emportait de beaucoup sur son collègue par la valeur morale. Pourquoi — peut-on se le demander —, alors que tant d'autres, inférieurs ou plus obscurs, ont à Paris leur rue et leur statue, Rabaut-Saint-Etienne est-il le seul à n'avoir ni l'une ni l'autre ? C'est vraiment trop de méconnaissance ou de parti pris.

Le second est le *général La Fayette*. C'est lui qui — sans parler de son action politique après 1789 —, par son rôle dans l'affranchissement des colonies anglaises d'Amérique, par ses relations avec Washington, fut auréolé d'un prestige qu'il mit au service de la cause des libertés françaises. C'est lui qui, en proposant l'esprit et les textes de la Déclaration française des Droits de l'Homme importa chez nous les diverses Déclarations que les différents États américains avaient coutume d'inscrire en tête de leur constitution : les *Bills of rights*, que nous pourrions, si nous en avions le temps, en remontant le cours des siècles, attribuer, par les Quakers, les Puritains, les Huguenots exilés, à Goodmann et Knox, disciples et élèves du réformateur Calvin. Nous renvoyons, pour cela, aux études de J. Hornung (1850), de N. Weiss (1917), du doyen Em. Doumergue (1902), de G. Jellinek (1902), qui établissent d'une façon irréfutable cette filiation. Car ce n'est pas l'incrédulité et le scepticisme qui créèrent la liberté, mais la foi religieuse.

L'origine première de la Déclaration des Droits de l'Homme est religieuse et non politique. La démocratie politique est née de la démocratie ecclésiastique calvinienne. Ce que plusieurs prennent pour l'œuvre de ceux que J. Fabre a désignés comme les « Pères de la Révolution » : les Montesquieu, les Voltaire, les Philosophes et Encyclopédistes, avec Pierre Bayle comme précurseur, est en réalité un produit de la Réforme et des luttes qu'elle a engendrées. On

(1) Le Vieux Cévenol. Les Toulousaines.

ne peut même pas en faire hommage à J.-J. Rousseau, dont le *Contrat social* demandait « l'aliénation totale de chaque » associé avec tous ses droits à toute la communauté » (I, 6).

C'était en France, où ils avaient pris naissance, que les principes exposés dans la Déclaration des Droits auraient dû légitimement fleurir, dans la paix et l'équité, avec les Hotman, les Doneau, les Cujas Dumoulin, Duplessis-Mornay... et, plus tard, les Bochart, les Barbeyrac, les Jurieu... D'abord les Valois et les Guises ne le permirent pas. Avec Henri IV, il en aurait été temps encore, mais vous savez ce qui arriva, et quelle fut l'orientation imposée par Louis XIV. Désormais, ceux qui ne pouvaient réaliser le droit individuel de chaque sujet devenu citoyen, parce qu'ils en cherchaient les motifs et les causes dans la libre communication de chaque âme avec son Dieu, furent des exilés, des prisonniers, des galériens, des prédicants roués ou pendus. Pour la liberté, ils ne purent que souffrir et mourir. Les philosophes du XVIII^e siècle voulurent bien voir en eux des « victimes intéressantes du fanatisme », alors que, au vrai, ils étaient les vrais et les *seuls* héros de toutes les libertés qui sont contenues dans la liberté de conscience et de culte. Ceux-ci, ne les oublions jamais !

Combien ils ont manqué à la France de 1789 et des années suivantes, ces hommes de foi vigoureuse et claire, seuls capables de donner la vie à des mots magnifiques, certes, mais condamnés à ne pas être autre chose que les enveloppes brillantes du néant, des cadavres revêtus de manteaux précieux, quand les âmes vivantes qui auraient pu les animer ne sont plus ! Et cela explique bien des choses, et les péripéties sanglantes des révolutions successives, et la peine que notre pays éprouve à retrouver son équilibre moral. Ne désespérons cependant pas, nous qui croyons que, sur tous les calvaires se lèvera, grâce à Dieu, l'aurore de la Résurrection.

*
**

Après avoir remercié de cette allocution M. le pasteur Vienney, le président a proposé et l'Assemblée a adopté le vœu ci-après :

A MM. les Membres du Conseil municipal de Paris

Réunis en Assemblée publique annuelle le 23 avril 1939, les membres de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, ont appris avec surprise et regret qu'aucune voie de la capitale

ne porte encore le nom de Rabaut-Saint-Etienne, député à l'Assemblée constituante en 1789, qui contribua à faire inscrire dans la Déclaration des Droits de l'Homme la proclamation de la liberté de conscience.

Ils ont émis le vœu que le Conseil municipal veuille bien donner à une rue de Paris le nom de Rabaut-Saint-Etienne.

*
* *

COMMÉMORATION OFFICIELLE

Le 5 mai 1939, lors de la commémoration solennelle de l'ouverture des Etats Généraux à Versailles, il n'a pas été fait allusion à l'intérêt primordial que présentait spécialement pour les protestants l'article X de la Déclaration des Droits, mais l'importance de la Déclaration au point de vue religieux en général a été relevée. Sur l'emplacement de l'hôtel des Menus-Plaisirs où siégèrent les Etats Généraux, sur l'avenue de Paris, M. le Ministre de l'Education nationale (M. Zay, un protestant) a dit : « On s'est appliqué à en rechercher les origines anglaises et américaines et, loin de les répudier, c'est aujourd'hui, pour nous, une joie et un réconfort de constater qu'un lien historique nous rattache aux deux grandes communautés libérales d'outre-mer. La déclaration n'en est pas moins bien à nous : elle est le résumé de notre philosophie du XVIII^e siècle ; et ses formules — il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux débats — sont l'œuvre originale des hommes de 1789. Au surplus, disons mieux : la déclaration est comme le couronnement de la civilisation de l'Occident qui, à travers mille vicissitudes, nourrie de la pensée antique et de la *pensée chrétienne*, a toujours cherché à libérer de toutes servitudes l'individu et, à travers lui, l'esprit qui est regardé comme la réalité véritable. Et, de cette pensée occidentale, antique et *chrétienne*, elle perpétue l'universalisme en offrant à tous les hommes, sans distinction, la bonne nouvelle, l'Evangile, qui peut, croit-elle, assurer leur salut terrestre : « Les hommes naissent et demeurent *libres* et *égaux* en droits. » (En entrant, le 5 mai 1789, dans la salle des Menus-Plaisirs par la rue des Chantiers, les députés du Tiers-Etat [donc Rabaut-Saint-Etienne] se tenaient en face un roi.)

Au Palais, dans la Galerie des Glaces, le président de la Chambre des députés, M. Herriot, a dit : « Limiter les droits d'un homme pour des raisons de religion ou de race, c'est la pire iniquité. »

ÉTUDES HISTORIQUES

Notes sur O. de Serres

(Suite) (1)

V

La reprise de Villeneuve-de-Berg en 1573

Olivier de Serres, devenu protestant fervent en 1562, a-t-il été, pour un temps au moins, un des soldats qui s'enrôlèrent pour « la Cause » ? On peut se le demander, car, en 1568, « le capitaine Serres », avec Darcons le jeune, Jean Olivier et Helie Pastel, tous de Villeneuve, sont dénoncés comme ayant pris part à la dévastation de trois maisons, qui, à Chassiers (près de Largentière), appartenaient au S^r de la Motte. Ce dernier, catholique, avait été nommé, en 1563, syndic du Languedoc dans la sénéchaussée de Beaucaire et de Nîmes en remplacement du S^r Le Blanc, juge de Nîmes, privé de son emploi « pour avoir été de l'armée protestante qui, en 1562, avait repris aux catholiques Bourg-Saint-Andéol. Le Blanc aurait donc, cinq ans plus tard, organisé une expédition vengeresse contre les biens de son successeur. Dans la plainte que dresse le S^r de La Motte, il énumère les coupables, mais, à ces quatre personnes de Villeneuve, il joint les bourgeois notables d'Aubenas et, avec eux, tant d'autres protestants, qu'il semble qu'il ait accusé de son malheur tous les huguenots un peu considérables de la région (2). « Le capitaine Serres » serait-il le seigneur du Pradel ? La chose est loin d'être sûre, mais nous la croirions possible, étant donnée la part qu'Olivier prit « plus tard à l'attaque de Villeneuve, en 1573.

Les frères Haag, et Vaschalde après eux, n'ont pas voulu

(1) Ci-dessus, p. 27-44.

(2) A. MAZON (sous le pseudonyme de Docteur Francus) : *Notes et documents...*, II, p. 54.

que le « Pradel » qui nous est montré dans l'affaire fût Olivier. Mais, en 1889, le pasteur Arnaud et l'abbé Chenivresse (ce dernier avec une violence passionnée) ont prouvé que l'identification s'impose (1). La question a été reprise en 1890 dans ce *Bulletin* même par N. Weiss, qui se rangea à la conclusion d'Arnaud, conclusion que Mlle Lavondès a également adoptée (2). Nous revenons sur le sujet pour développer une observation de M. Weiss et en présenter une autre.

M. Weiss a noté très justement que La Popelinière, De Thou, Aubigné, dans les relations qu'ils donnent de l'affaire, ont simplement paraphrasé, ou bien le récit en latin fourni par Jean de Serres dans la 4^e partie de ses *Commentaires*, dont la préface est du 13 août 1575, ou bien le texte en français que S. Goulart a inséré dans ses *Mémoires de l'Estat de France sous Charles IX* (1576), texte qui n'est qu'une traduction, tantôt un peu abrégée, tantôt délayée de celui de Jean de Serres (3).

Suivons les données de Jean de Serres. A la nouvelle de la Saint-Barthélemy, catholiques et protestants, à Villeneuve, se sont engagés à vivre en paix et ont remis la garde de la ville à deux capitaines, l'un protestant, « le capitaine Baron » (4) ; l'autre catholique, désigné sous le nom de « Mirabel ». Mais, en novembre 1572, Mirabel laisse prendre la ville (surprise ? trahison ?) par les soldats de Laugère, gouverneur pour le roi en Bas-Vivaraïs, à qui les habitants ont d'abord refusé d'ouvrir leurs portes. Laugère se fait apporter des rançons par les protestants de Privas et d'Aubenas qui, par là, sont dispensés de recevoir des garnisons catholiques, mais il traite en prisonnier de guerre, pour lui extorquer de l'argent, un réformé riche d'Aubenas, nommé Valetton. « L'expérience de ces perfidies confirmait les religieux dans leur obstination à tout souffrir plutôt que

(1) ARNAUD : *l. c.*, I, p. 106. — L'abbé Chenivresse a repris ses affirmations de 1888-89 (*Bulletin d'histoire ecclésiastique... du diocèse de Valence*, pp. 143, 169) dans la *Revue du Vivarais* de 1906 (p. 433 : « Un épisode des guerres religieuses du xvi^e siècle en Vivaraïs »).

(2) *Bull.* XXXIX, p. 614, p. 665.

(3) *III partis Commentariorum... libri X. XI. XII.*, MDLXXV, pp. 70 et 88. — *Mémoires de l'Estat de France* (éd. de 1578), II, pp. 23 et 188.

(4) Ce « capitaine Baron » est Louis de Guy, de Villeneuve même, d'après Arnaud et le Dr Francus (MAZON). L'identification proposée par *La France protestante* (HAAG et 2^e éd. de Bordier, au mot Baron) : « Claude de Baron, Sgr de Valouse » est inexacte. — « Mirabel » serait-il un membre de la famille des Astartds, peut-être même François de Laudun, qui aurait été catholique ?

de tomber aux mains de leurs ennemis. » Les protestants de Villeneuve, bien que Laugère leur ait promis sûreté, ont pu fuir en partie, avec le capitaine Baron. Ce dernier passe à Mirabel, en face de Villeneuve, de l'autre côté de la vallée de la Claduègne, bourg, dit Jean de Serres, qui avait été accordé par édit royal aux réformés de la ville pour la tenue de leurs assemblées de culte (1). Nous nous demandons si l'historien n'a pas, ici, commis une confusion et s'il ne faut pas entendre que c'était, non à Mirabel même (*oppidulum*), mais sur le mandement de Mirabel, et donc au Pradel, qu'un « édit royal » avait autorisé le prêche, du fait qu'Olivier y était seigneur depuis 1571 (2). Le certain, c'est que le capitaine Baron trouve justement, « à Mirabel », un « Pradel », « homme noble, dont le domaine est sur le territoire de Mirabel. Il l'informe du coup de force de Laugère et, joignant ensemble conseil et œuvre, ils occupent aussitôt le château de Mirabel » (3). Ce Pradel, dont le domaine est sur les terres de Mirabel, ne peut être qu'Olivier de Serres (4).

De concert, Baron et Pradel, du haut de leur observatoire, surveillent Villeneuve, brûlant du désir d'y rentrer. Un soldat réformé, serrurier de son état, aborde alors Pradel et lui fait entendre qu'on pourrait reprendre la ville en s'y introduisant par la grille d'un égoût. Pradel écoute le projet dont Baron ne fait que rire tant il est aventureux. Plusieurs mois s'écoulent. Pradel s'obstine, si bien qu'au début de mars 1573, ayant fait revenir Baron de Privas avec de nouveaux soldats, le soir même de son retour, il le fait consen-

(1) « *Baronius clam elabatur, proximumque oppidulum petit Mirebellum qui regio edicto destinatus erat sacris Villonavatum religionum cœtibus excipiendis locus.* »

(2) Cette supposition s'accorderait mieux que l'autre à la donnée de Jean de Serres, que ce lieu de culte est spécialement « pour les protestants de Villeneuve ». Un des seigneurs de Mirabel était catholique, mais l'autre coseigneur, Gabriel d'Arlempdes, était protestant, et il reste possible que dans son propre château ce dernier ait eu déjà en 1570 un ministre pour Mirabel même.

(3) Suite de la phrase transcrite plus haut en note : « *et Pradelio nobili viro, cujus est ad eum locum fundus, significat ecquid rei in urbe accidiss. Itaeilli, conjunctis consiliis et operis, arcem Mirebellianam occupant* ». Il y avait à Mirabel, avons-nous dit, deux châteaux. C'est celui du baron des Astards, le Mirabel catholique, qu'il fallut prendre pour que la place, très forte, appartînt entièrement aux protestants.

(4) Goulart a traduit *Pradelius* d'abord par *La Pradelle* (*Mémoires de l'Estat de France*, éd. 1588, II, p. 23 et p. 188 recto. A la p. 188 verso, il traduit le nom sous forme *Du Pradel*).

tir à l'expédition (1). Mais une dernière hésitation arrête encore Baron et ses huguenots, et c'est Pradel qui, dans leur troupe même, par une ardente prière, les lance en avant (2).

Ce léger retard est la cause même du succès, car Laugère, alerté, a tenu sur pied sa garnison une bonne partie de la nuit. Les protestants se glissent par le souterrain sans rencontrer de gardes. Laugère se barricade chez lui, les catholiques dans deux tours, l'une de la grande porte, l'autre près de l'église. Les huguenots remplissent les rues de cadavres, et de nombreux prêtres sont massacrés, qui s'étaient réunis dans la ville pour tenir « ce qu'ils appellent un synode (3) ». Après trois jours de siège, Laugère et les soldats des deux tours se rendent.

La précision de tous ces détails, le mot de Synode employé pour une réunion diocésaine de prêtres, alors que les réformés s'en servaient aussi pour leurs propres assemblées, indiquent que le fond du récit émane d'un témoin qui était sur les lieux, et nous croirions volontiers qu'il provient de l'entourage même d'Olivier de Serres, puisqu'il a été publié par le frère de celui-ci.

Jean de Serres, que nous avons vu étudiant à l'Académie de Genève en 1559, était resté en relations avec sa famille du Vivarais. Il rentra même dans sa province d'origine au début de la première guerre civile, car, à la fin d'octobre 1562, il était à Annonay (comme soldat ? comme pasteur ?) quand les soldats catholiques de Saint-Chamond pillèrent et massacrèrent les réformés, et il fut même sérieusement blessé dans l'affaire (4). En juin 1566, retourné à Genève, il est pédagogue des enfants de l'hôpital et devient, en juillet, ministre de Jussy (5). Mais, en 1567, « le vendredi après

(1) Dans l'enquête de 1573 (art. d'Aug. LE SOURD mentionné plus haut) le notaire catholique Jean des Serres de Villeneuve, dit que la ville fut attaquée le 3 mars (la nuit du 2 au 3).

(2) « *Illo autem (Pradello) Deum in ipso turmarum agmine precatò, tanta omnes incessit alacritas ut tanquam ad certam victoriam profiscerentur.* »

(3) « *Sacrificulorum complures mactantur qui ex finitimis etiam uibibus eo Synodi (quem vocant) habendi causa convenerant.* »

(4) C'est Arnaud (I, p. 47) qui a retrouvé la mention du fait dans la 2^e partie des Commentaires de Jean de Serres (*II partis commentariorum... Excusum anno salutis 1571*, pp. 335, 336). « *Istius cladis ego oculatus esse possum qui et ei interfuerim et certa pignora diris in me vulneribus reportarim* » (l'édition de 1577 ajoute avant *reportarim* les mots « *admodum adolescens* » (il aurait eu 22 ans).

(5) D'après DARDIER (*Revue historique...*).

Pâques », il part « pour aller en son pays pour donner ordre à quelques siennes affaires particulières » (sans doute, il avait sa part dans les biens paternels). Il est de retour à Genève en 1569 et s'y marie, encore ministre de Jussy. En août 1572, il demande un nouveau congé de six semaines parce que « des affaires pressantes le rappellent dans sa patrie », et il a promis au légiste Cujas qu'il serait à Valence à la fin du mois. Le Consistoire refuse de le laisser partir ; il passe outre à la défense et est arrêté aux portes de Genève, emprisonné par ordre du Conseil..., et c'est ainsi qu'il échappe à la Saint-Barthélemy. En novembre, il est à Lausanne, principal du collège. Il devait être appelé à Nîmes en 1578, la ville comptant sur lui pour réorganiser son collège.

C'est de 1570 à 1577 que date son principal labour historique. Commencé par des *Mémoires sur la 3^e guerre civile* (1570), il se poursuit par les trois premières parties de ses *Commentaires* en latin (1571). La quatrième partie, qui traite des années 1570 à 1574, paraît en 1575.

Ses travaux ne pouvaient pas être ignorés à Villeneuve-de-Berg, et on comprend qu'on ait tenu, de là, à l'informer des événements de la guerre, et notamment de l'affaire de 1573, qui était à la gloire de son frère Olivier, car, comme il le dit, la reprise de Villeneuve mit en frayeur tout le pays catholique et rendit libre le chemin du Vivarais à Nîmes.

Une enquête ouverte à Viviers en juillet pour prouver la misère du clergé catholique depuis 1562 contient quelques dépositions relatives à la prise de Villeneuve quatre mois auparavant (1). Il n'y est question, d'ailleurs, que de la tuerie des prêtres. Des témoins (dont le notaire Jean de Serres) parlent de la mort de « tous les prêtres qui se trouvaient alors à Villeneuve, sauf deux qui échappèrent par rançon », un autre témoin donnant le chiffre de « dix à douze prêtres tués ». Mais il est étrange qu'on ne transcrive pas là le nom d'une seule de ces malheureuses victimes et que le seul personnage qu'on nomme parmi les tués soit M^e Ganhat, le viguier royal, fils d'un notaire, en indiquant encore, parmi les morts, le commis de la recette des deniers du roi. On croirait que le meurtre de deux fonctionnaires royaux est plus grave, aux yeux de ces catholiques, que celui de douze ecclésiastiques (2).

(1) *Revue du Vivarais*, 1929, p. 19 et suiv. Art. d'Aug. LE SOURD, déjà cité plus haut en note.

(2) M. Le Sourd (p. 23) observe que le nombre des prêtres présents à

Le notaire Ganhat, dont le fils périt alors, était, nous apprend M. Grimaud, un cousin éloigné d'Olivier de Serres. Le notaire catholique Jean de Serres, greffier des Etats du Vivarais, était cousin germain du père d'Olivier ; catholique, il fut rudement traité par les soldats huguenots. On lui laissa la vie — et ses papiers —, mais on emporta son argent, et il fut ensuite forcé de payer 300 écus dans les 48 heures (1). Le nom d'Olivier ne paraît pas dans la réclamation que le notaire porta devant les Etats de la province, et alors même qu'Olivier était apparenté aux Ganhat et peut-être même déjà au Valeton d'Aubenas que Laugère avait rançonné (2), on ne peut pas soutenir qu'il a, dans cette affaire, été poussé par des haines ou des amitiés de famille. Il ne faut voir là que le huguenot.

Etait-il officier ? Goulart lui donne du « capitaine », d'un mot qui ne paraît pas sans Jean de Serres, mais qui semble venir aux lèvres spontanément quand on suit ses démarches en cette occasion. Disons simplement qu'en la circonstance il s'est mis au rang des soldats, mais constatons qu'il n'a pas été leur chef direct et qu'il ne peut être tenu pour responsable, ni du pillage, ni des violences exercées, ni de la tuerie des prêtres de la ville. Ce sont là des faits lamentables d'une guerre qui, par instants, fut atroce. Pour juger sainement de l'attitude du seigneur du Pradel dans cette sanglante affaire, il convient de se replacer dans l'atmosphère du temps, mais surtout de ne pas oublier à quelle date eut lieu l'entreprise. Les protestants du Vivarais (c'est encore Jean de Serrès qui nous l'apprend) (3) avaient vu le Rhône, à Tournon, Valence, Viviers, Le Bourg-Saint-Andéol, charrier les cadavres de leurs frères égorgés dans les rues ou les prisons de Lyon du 28 août au 1^{er} sep-

Villeneuve était alors bien modique pour une assemblée telle qu'un synode diocésain, que les Synodes du diocèse se tenaient d'ordinaire à Viviers, d'ailleurs en mai ou en octobre, et que le choix de Villeneuve pour une réunion synodale, en pays fortement huguenot, est étrange. Il conclut qu'il ne faut pas penser à un « synode », et que les prêtres réunis dans la ville étaient simplement venus y chercher un refuge, depuis que Laugère y était entré. Cependant le mot de *synode*, dans Jean de Serres, est si nettement souligné que nous inclinons à croire que ce détail, comme les autres, est exact.

(1) VASCHALDE, pp. 7-8 ; A. MAZON, Notes..., II, p. 214, d'après PONCER : *Mémoires historiques sur le Vivarais*, II, p. 162. — Jean de Serres, greffier des Etats depuis 1557 jusqu'à 1577 (? année de sa mort), eut un fils qui devint évêque du Puy.

(2) Mlle Lavondès, p. 65.

(3) *III partis Commentariorum*, 1575, p. 49.

tembre 1572, et leur colère contre les traîtres de la Saint-Barthélemy ne pouvait être qu'exaspérée. En mars 1574 d'après Jean de Serres toujours) (1), les soldats protestants de Villeneuve massacreront une troupe de papistes sans perdre un homme et ils s'empareront de la petite place d'Aubignas (entre Villeneuve et le Rhône), coupant la gorge à toute la garnison parce qu'elle était composée « en grande partie des tueurs de Lyon » (2). La boucherie de Lyon, on le sait, fut surtout l'œuvre d'une vile populace recrutée exprès parce que les soldats s'y refusèrent à être bourreaux. Mais ce trait du récit de Jean de Serres, qui provient sûrement, comme les autres, du Vivarais même, prouve comment c'étaient les souvenirs des « noces vermeilles » qui soufflèrent aux huguenots d'alors une rage vengeresse.

Cependant, les images horribles de la guerre deviennent parfois gênantes pour les âmes généreuses qui se reprennent à une vie plus calme. Olivier de Serres — ou son frère Jean — furent dans ce cas. Les souffrances que la lutte fratricide entraînait avec elle dans le Vivarais furent telles, en 1575, que les députés des deux partis conclurent, le 3 février 1576, à La Borie-de-Balazuc, un traité d'union qui précédait de trois mois la paix, générale de Beaulieu. Les propositions étaient venues des huguenots qui, le 9 janvier 1576, avaient député aux Etats catholiques de Largentière le médecin Mathurin Bonhomme, de Villeneuve, et c'était à Villeneuve qu'avait été d'abord signée une trêve d'un mois devant débiter au 12 janvier (3).

Notons ici le rôle joué par les protestants de Villeneuve dans les négociations, et soulignons le fait que le traité de La Borie-de-Balazuc nous a été conservé par Jean de Serres dans la dernière partie de ses *Commentaires* (4). Le volume est de 1580, mais l'auteur a réuni ses documents avant cette date, et nous sommes porté à croire que c'est parce qu'il a connu, en 1576, cet accord, signé en Vivarais, et la part qu'y prit la ville de son frère, qu'il a cru devoir modifier en 1577 ce qu'il avait écrit deux ans plus tôt de la reprise de Villeneuve. Dans la seconde édition qu'à cette date de 1577

(1) *Ibid.*, p. 134 ; traduit par GOULART : *Mémoires de l'Estat de France*, III, p. 149.

(2) ARNAUD, I, p. 149 (d'après *V partis Commentariorum...* 1580, p. 187).

(3) MAZON, II, p. 333 ; A. LE SOURD : *Etats du Vivarais*, p. 261.

(4) *V partis Commentariorum...* 1580, p. 187 (résumé par ARNAUD, I, p. 149).

il publie de ses quatre premières parties, les retouches qu'il apporte au texte de 1575 apparaissent, en effet, comme commandées par le souci de cacher la brutalité du combat et même, à ce qu'il semble, de voiler à demi l'identité du Pradel dont il parle. Pradel n'est plus un noble, dont le domaine est situé sur le mandement de Mirabel, mais seulement « un homme notable du pays » (1). Le récit de l'assaut de la ville est abrégé et il n'est plus question des cadavres amassés dans les rues, ni du meurtre des prêtres assemblés en synode (2).

Ne voyons pas dans cette version nouvelle la correction d'erreurs que l'auteur aurait d'abord commises (la tuerie des prêtres est confirmée par l'enquête de Viviers de 1573), mais l'habile adoucissement d'un sanglant fait d'armes jugé, à cette date, un peu désobligeant pour la mémoire d'Olivier de Serres. Ce dernier, en 1576, est gagné à l'idée de la paix. Il sera du nombre des huguenots qui, jusqu'à l'avènement de Henri IV, aux temps douloureux de la Ligue, travailleront à l'apaisement du Vivarais. Autant qu'on en peut juger, d'ailleurs, c'est sans doute vers cette époque qu'il s'est spécialement consacré à l'embellissement et à l'enrichissement savant de son domaine, et c'est aux années qui suivent que son esprit se reporte quand il écrit, dans la préface de son *Théâtre d'Agriculture* (1600) (3), « que sa maison a été plus logis de paix que de guerre » et que, au témoignage de ses voisins, « il s'est principalement adonné chez lui à faire son ménage ». Il reste que son attitude de 1574 nous montre que, pendant au moins quelques mois de sa vie, il a été un huguenot combattant.

La seconde version de Jean de Serres, d'ailleurs, passa inaperçue, car c'est au texte de 1575 ou aux *Mémoires de l'Etat de France* qui le traduisait que de Thou, La Popelinière et Aubigné ont emprunté ce qu'ils disent de la reprise de Villeneuve, de Thou ne semblant pas avoir reconnu Olivier de Serres dans le Pradel, et Aubigné, au contraire, identifiant nettement Pradel avec l'auteur du *Théâtre d'Agriculture* (4).

(1) « *Pradello nominato ad eam regionem viro* » (*III partis Commentar.* Secunda editio ab autore recognita, 1577, p. 74).

(2) *III partis Commentar.*, 1577, pp. 91, 92.

(3) VASCHALDE, p. 48 ; Mlle LAVONDÈS, p. 68.

(4) *Bull.*, XXXIX, p. 616.

VI

Le huguenot de 1576 à 1598

Nous voudrions maintenant suivre Olivier de Serres jusqu'à l'Edit de Nantes, pour marquer comment il est resté fidèle à « la Cause » qu'il avait embrassée en 1561, non seulement en ne se séparant pas de ses coreligionnaires, mais en les servant par sa constante activité dans les assemblées protestantes de la province. Nous n'avons ici qu'à glaner dans des procès-verbaux qui ont été déjà soigneusement analysés, en regrettant de ne pouvoir fournir, parfois, que des notations fort sèches, car le nom du Sgr du Pradel figure d'ordinaire dans les actes à côté d'autres, et son rôle personnel ne nous est pas indiqué (1).

Dès 1574, date où Montmorency-Damville, gouverneur du Languedoc, prit parti pour les huguenots, pour essayer ensuite d'instaurer dans la province un régime d'entente entre les deux confessions, les réformés du Vivarais s'organisèrent à part. En face des anciens « Etats », devenus farouchement catholiques, ils eurent leurs Etats propres, ouverts en principe aux catholiques « politiques », mais, en fait, composés uniquement de députés protestants, et s'ouvrant par la prière à la huguenote.

Calqués sur l'institution dont ils se séparaient, les Etats protestants tinrent des assemblées, soit générales, soit restreintes. Ils eurent leur syndic (administrateur entre les sessions), leurs finances (avec un receveur) et leur armée. Comme les Etats traditionnels du pays, par une curieuse anomalie, ils ne comprenaient que deux ordres : la noblesse et la bourgeoisie, et les pasteurs n'y siégeaient pas. Ils se réunirent presque toujours dans le Bas-Vivarais, où la région de Villeneuve-de-Berg - Aubenas - Privas formait un bloc protestant compact. Villeneuve en était le centre et, parmi les « députés de la province » qui prennent part aux

(1) Nous réunissons ici des renseignements puisés dans l'ouvrage déjà cité de A. MAZON (Docteur Francus) : *Notes et documents sur les huguenots du Vivarais*, vol. III et IV (Mlle Lavondès lui a emprunté seulement quelques faits, p. 72 et ss.) et dans le remarquable travail de Aug. LE SOURD (*Essai sur les Etats du Vivarais*) qui, parfois, complète Mazon ou le corrige, et en plus fournit l'indication des sources où Mazon a puisé (aux *Archives de l'Ardèche*). Le registre original de procès-verbaux des Etats protestants de 1585 à 1587 qui est à la *Bibl. du Prot. français* (mss. 477) a été entièrement utilisé par Mazon et Le Sourd. — Nous avons pris quelques détails dans Arnaud.

séances régulières, on trouve toujours « Olivier de Serres, seigneur du Pradel », et Jacques d'Arcons, juge royal à Villeneuve, frère de sa femme. Avec eux figure un Louis Olivier, de Villeneuve, dit quelquefois « consul » de la ville, quelquefois « délégué pour l'Eglise de Villeneuve ».

Pendant vingt ans, ces deux suites d'Etats catholiques et protestants administreront chacune les villes ou bourgs de leur ressort, en un temps où se heurtent des troupes de soldats pareillement furieux, mais où sévit aussi un véritable brigandage qui se couvre du prétexte confessionnel. Cependant, des deux parts, dans les assemblées délibérantes qui tendent à se fondre en une seule, on se préoccupera du « pauvre peuple » ; de constants efforts seront faits pour conclure des trêves — que n'observeront pas les violents — et une lente patience aboutira enfin à l'unification politique de deux groupes qui, religieusement, resteront nettement hostiles.

Le traité de La Borie-de-Balazuc inaugure, en 1576, cette marche vers l'apaisement. Du côté des protestants, il porte, entre autres signatures, celles d'O. de Serres et de d'Arcons. Il valut un an de repos au pays. Mais la guerre recommence en 1577. Cette année-là (18 juin), d'Arcons et son gendre arrentent les dîmes de Villeneuve et de Saint-Germain (un village voisin) pour 300 l., somme qui devra être versée au « receveur » protestant, car les biens ecclésiastiques, aux lieux tenus par les réformés, sont toujours séquestrés. Nouvelle prise d'armes en 1580. Mais, en 1582, les Etats catholiques acceptent la présence de quelques députés huguenots, et O. de Serres y réclame la démolition de certains châteaux isolés qui servent de refuge à des bandes de pillards.

La rupture entre les deux partis est plus marquée en 1585, car Henri III, aux mains de la Ligue, a interdit (Edit de Nemours, 18 juillet) tout exercice du culte protestant sous peine de confiscation de corps et de biens. Il faut, du côté protestant, se préparer à une nouvelle lutte. On lève des soldats, mais un effroyable hiver a provoqué la famine : on ne les paie pas et ils se dédommagent sur l'habitant. Le 2 octobre, aux Etats de Privas, le pasteur Brotier, au nom du Synode provincial qui siège aussi dans la ville, vient se plaindre en termes indignés de « l'horrible et épouvantable débordement » de ces gens de guerre qui disent porter les armes pour le service de Dieu et la défense des Eglises. L'assemblée l'écoute avec humilité (elle le dit) et fait transcrire sa harangue émouvante au procès-verbal. Elle décide

d'acheter des grains pour la nourriture des garnisons. O. de Serres et d'Arcons sont chargés de répartir ceux qu'on amassera pour Villeneuve. Mais la guerre est-elle inévitable? L'assemblée écrit aux Etats catholiques réunis à Pradelles pour leur demander de chercher ensemble un terrain d'entente. Les catholiques, dominés par les ligueurs, répondent qu'ils ne veulent pas obéir à Montmorency et qu'ils sont résolus à la bataille. Les huguenots, alors, donnent mission à d'Arcons et à de Serres de négocier au moins avec les villages catholiques voisins de Villeneuve qui se tiennent en paix.

Un peu plus tard (24 novembre), dans une réunion restreinte, le Sgr du Pradel annonce que d'Arcons a été élu, à Villeneuve, gouverneur de la ville, alors que Damville y voulait placer le capitaine Baron. Les députés sont pour d'Arcons et demandent à Damville d'annuler la nomination de Baron.

Le 10 mars 1586, Etats protestants à Privas, encore. O. de Serres, avec d'autres, signe divers actes notariés par lesquels de l'argent est promis à plusieurs notables qui devront se procurer du seigle ou du blé pour les garnisons huguenotes (1). Le 6 mai, la garde de Villeneuve est augmentée de 10 soldats, car la ville se dit menacée. Nouvelle réunion des Etats à Privas le 28 juillet, où de Serres est présent. Le 9 août, session restreinte à Villeneuve : comme l'argent manque, on réduit à 60 soldats, pour un mois, la garnison de Villeneuve.

Autre Assemblée générale à Aps le 29 octobre, où O. de Serres est inscrit le premier parmi les députés. Le syndic expose la situation lamentable du pays : la plus grande partie des terres est en friche, la moitié des habitants sont morts de faim — ou de maladie —, car une « peste » redoutable n'a pas encore cessé ses ravages. De « bons personnages » ont écrit à M. d'Arcons pour demander qu'on négocie une trêve « pour le labourage et le commerce » ; et une proposition analogue est aussi venue des Etats catholiques assemblés à Viviers, que la misère générale rend maintenant plus doux. On assure aussitôt « lesdits du contre-parti » de la bonne volonté qu'on a d'entrer avec eux en conférence ; on les prie seulement d'attendre un jour la désignation des députés protestants (l'Assemblée est incom-

(1) Reg. des Etats protestants (*Bibl. du prot.*, mss. 477), pièces isolées à la fin.

plète en raison de la peste) et on rappelle que, comme pour discuter de la dernière trêve, les envoyés réformés n'ont pas fait difficulté d'aller en un lieu tenu par les catholiques, « se confiant en eux », les catholiques, cette fois, voudront bien venir en pays protestant. Le 3 novembre, les députés huguenots sont élus, parmi eux, d'Arcons et O. de Serres. Le 12, le Sgr du Pradel, qui, entre temps, a été chargé d'examiner les comptes du receveur, est à Villeneuve avec les deux députés catholiques. Il traite avec eux d'une convention pour « la liberté du labourage » et leur présente aussi une plainte à propos de l'arrestation de Claude Chambaud, S^r de Saint-Lager, qu'un ligueur a pris, alors que, muni d'un passeport du S^r de Montréal, il allait à une réunion où l'on traitait d'un accord (1).

La « trêve du labourage » est conclue, mais les Etats catholiques spécifient qu'il ne s'agit pas d'une suspension d'armes et, le 11 février 1587, Sanilhac, fils de Montréal, s'empare par surprise de la ville d'Aubenas qui, depuis 27 ans, était aux mains des réformés. Y appliquant l'Edit de Nemours, il force les protestants à aller à la messe. Le coup est très dur pour les huguenots du Vivarais. Cependant, la victoire de Henri de Navarre à Coutras (20 octobre) porte atteinte dans le pays au prestige de la Ligue. Les Etats catholiques, convoqués à Joyeuse le 3 décembre, et dont l'indépendance inquiète déjà le baron de Tournon, bailli à demi-ligueur du Vivarais, consentent à examiner un projet de trêve générale qui leur est proposé par les protestants.

Comme lieu de rencontre pour la délibération, on parle du Pradel, et c'est à ce propos qu'O. de Serres écrit le 21 décembre, au syndic catholique Fayn, la lettre que Mlle Lavondès a transcrite après Mazon (2). De Serres, très honoré du choix de sa demeure, demande une prompt confirmation de la nouvelle, afin de pouvoir rendre son logis « plus libre » en faisant transporter sa mère et ses enfants à Villeneuve.

« Je vois, dit-il, que Dieu bénit ces bons commencements d'accord, puisqu'il y dispose les cœurs. Dont nous avons à bien espérer de la fin, comme je l'en supplie bien humble-

(1) Ce Chambaud était huguenot. Montréal (Jean de Balazuc, s^r de Montréal) était le chef de la Ligue en Bas-Vivarais. Son fils, Guillaume de Balazuc, s^r de Sanilhac, était ligueur comme lui.

(2) Jean de Fayn, sgr de Rochepierre, du Bourg Saint-Andéol. MAZON, III, p. 342 ; Mlle LAVONDÈS, p. 301 (*Arch. de l'Ardèche*, C, 1458).

ment, pour sortir de la flamme le misérable peuple. » La lettre est non seulement d'une extrême politesse, mais vraiment affable, avec un rien de bonhomie qui lui confère un attrait de plus. Celui qui a écrit ces lignes pouvait être un huguenot irréductible dans sa foi personnelle, il n'était certainement pas un « partisan ». Nous trouvons sous sa plume une expression originale, qu'il semble affectionner, et qui est très joliment cordiale. Il date sa lettre au moyen de ces mots : « Au Pradel, *votre maison*. »

Les discussions furent difficiles à engager, car il fallait obtenir l'assentiment de Montréal, ligueur intransigeant. Le 27 décembre, Olivier, n'étant pas encore fixé, réitère sa demande à Fayn (1) :

Monsieur mon cousin, sous les protestations de la précédente, vous fais ce mot pour vous supplier me donner avis si Messieurs les catholiques choisiront cette maison pour la conférence, à ce que je me mette en devoir de recevoir cette bonne compagnie selon mes faibles moyens. Sur la réponse que vous plaira me faire je disposerai le logis le mieux qu'il me sera possible, laquelle vous supplie ne me faire trop longtemps attendre. Notre Seigneur, Monsieur mon cousin, vous tienne en sa sainte (garde) (saluant) vos bonnes grâces (de) mes plus humbles recommandations (2).

Au Pradel votre maison ce XXVI^e septembre 1587.

Votre plus humble cousin et serviteur

DES SERRES.

Des séances spéciales se tiennent à Joyeuse les 29 décembre 1587 et 2 janvier 1598. Enfin, le 7, les Etats catholiques envoient trois députés (dont Fayn) à Montréal. Mais ceux-ci, avant de partir, veulent être assurés de leur sécurité sur les routes. Ils envoient à O. de Serres un message urgent pour qu'il veuille bien venir « les recueillir » à mi-chemin, entre Joyeuse et le Pradel, à leur entrée sur le territoire huguenot. Une autre lettre d'Olivier à Fayn nous apprend comment le messenger l'a manqué, et comment il s'efforce de corriger le contre-temps (3) :

(1) Lettre reproduite par Mazon (III, p. 343) en orthographe rajeunie, sans indication de source. Les volumes de Mazon étant devenus rares, nous citons la lettre (et deux autres) d'après sa transcription.

(2) Mazon transcrit : « en sa sainte grâce, qu'il salue vos bonnes grâces et mes plus humbles... ». Nous avons rétabli cette fin, évidemment mal copiée, d'après la formule qui achève la lettre du 21 décembre.

(3) Publiée par Mazon, III, p. 346, sans indication de source.

Monsieur mon cousin,

Votre homme ne m'a trouvé au Pradel où il m'était allé chercher avec votre lettre, dont je suis bien marri, car je me fusse trouvé au lieu certainement et à l'heure désignée. Craignant vous faire trop tarder, M. d'Olivier (1) s'en va vers vous selon votre intention. Dieu veuille mettre sa sainte bénédiction en notre ouvrage auquel je vois chacun se disposer. Messieurs nos députés sont déjà ici, comme avez jà entendu. Je vous recommande à Dieu et demeure

Votre plus humble cousin et serviteur

A Villeneuve de Berg, ce IX^e janvier 1588

DES SERRES.

Quelques jours après, la conférence, qui siégea à Saint-Jean-le-Centurier, puis à Voguë, établit à nouveau une trêve du labourage. On n'avait pas pu obtenir davantage des ligueurs.

Mais quand Damville et le maréchal de Joyeuse, chef de la Ligue pour tout le Languedoc, eurent conclu à Narbonne, le 26 mars, une trêve d'un an pareillement limitée, et que les Etats du Vivarais, des deux parts, eurent à en régler l'exécution pour leur territoire, leur double délégation reconnut que les articles de Narbonne étaient insuffisants pour la région, « à cause de l'effrénée licence et insolentes actions des gens de guerre dudit pays, tant d'un parti que de l'autre ». Les députés (O. de Serres et d'Arcons sont parmi les protestants), réunis à Saint-Germain, puis à Voguë (17 juin), déclarèrent qu'il fallait en venir à une suspension d'armes, à la restitution mutuelle des biens indûment saisis et à la répartition sur tout le Vivarais des impôts à payer au roi d'après le chiffre des protestants et des catholiques, et Montréal consentit à une trêve militaire de quatre mois.

En décembre, Henri III, à Blois, fait tuer le duc de Guise et le cardinal son frère ; au mois d'avril 1589, il se rapproche de Henri de Navarre pour lutter contre la Ligue. Tous deux signent à Tours une trêve dont l'annonce parvient au Vivarais. Le 30 mai, les Etats catholiques de Viviers se plaignent que les huguenots ne l'observent pas. Les Etats protestants de Privas leur envoient aussitôt des députés (dont O. de Serres) pour déclarer qu'ils désavouent les fauteurs de troubles et que tout leur désir est « d'affir-

(1) Le Jean Olivier, de Villeneuve, qui a souvent assisté aux Etats protestants.

mir la trêve ». Des négociations se nouent et, finalement, le 15 juin, à Valvignières (entre Viviers et Villeneuve), un traité est conclu, arrêtant les hostilités (O. de Serres et d'Arcons le signent). On ose prévoir l'union prochaine de la région sous un seul gouverneur, mais on ne s'entend pas sur la religion dont il doit être.

En face de la Ligue

La mort de Henri III, laissant le trône à un roi protestant, accroît les difficultés en Vivarais. Les Etats catholiques gardent la paix de Valvignières, mais veulent que Damville supprime les Etats protestants. Les huguenots, d'autre part, refusent le chef provisoire que Damville a donné à la région pendant qu'il s'absente de la province : en janvier 1590, convoqués aux Etats catholiques de Lavoulte, ils protestent solennellement contre le bruit qui a couru « que Mgr de Tournon » voulait venir en cette présente assemblée avec certain nombre de gens de guerre pour se faire recevoir gouverneur indifféremment dudit pays » (1). Une autre affaire leur tient à cœur : les réformés d'Aubenas qui se sont réfugiés à Vals, ont demandé à Damville de pouvoir rentrer dans leur ville pour jouir des libertés qu'ils y avaient avant 1587 (de conscience et de culte), et sous un gouverneur qui ne soit pas Montréal, mais un « domestique » de Damville. Ce dernier a sollicité l'avis des Etats sur cette requête, et les députés protestants somment leurs collègues d'y répondre. Nous ignorons comment fut accueilli cet acte double, conçu en termes assez vigoureux, et qui porte, entre autres signatures, celle de de Serres (2).

Le 24 octobre, les Etats catholiques siègent à nouveau à Lavoulte. M. de Rochemore leur a été envoyé par Damville en vue de réconcilier, en Vivarais, la noblesse des deux religions. Montréal, très âgé, est près de sa fin. C'est à son fils, Sanilhac, que les Etats adressent Rochemore. Les députés protestants, qui arrivent alors à la session (d'Arcons et de Serres en sont), approuvent ce qui vient d'être résolu. Montréal et Sanilhac acceptent la paix. La trêve, le 20 mai 1691, est prolongée d'un an.

Mais voici une nouvelle question, délicate. Pour se con-

(1) Juste (IV) Louis, baron de Tournon, comte de Roussillon, déjà bailli du Vivarais.

(2) *Arch. de l'Ardèche*, C, 1035.

cilier les derniers ligueurs, Damville a commandé que le culte catholique soit rétabli à Villeneuve-de-Berg. Les autorités locales s'y refusent, alléguant qu'à Annonay le gouverneur qui a supprimé en 1584 le culte protestant, n'a pas voulu, depuis, revenir sur son ordre. L'assemblée se fâche, demande à Damville d'user d'autorité et, s'il le faut, de transférer ailleurs le siège royal de Villeneuve. Trois députés protestants (dont de Serres), venus de l'Assemblée réformée de Charmes), s'élèvent contre cette délibération. On a le sentiment que l'obstination des ligueurs à ne pas vouloir reconnaître Henri IV pour le roi légitime accroît la passion huguenote. En août 1591, ce sont les réformés qui troublent la paix, toujours à propos d'Aubenas. Ils s'emparent du château d'Ailhon, qui est une menace pour la ville. Le nouveau Montréal (Sanilhac, dont le père est mort et qui a pris son titre) adresse sa plainte aux Etats catholiques. Les Etats protestants reçoivent de Damville l'ordre de faire évacuer Ailhon. Au lieu de céder tout de suite, ils convoquent une conférence de députés des deux confessions. Mais Montréal, irrité, a mis ses soldats en campagne, si bien que les députés protestants, partis pour Villeneuve, sur le bruit que le Pradel a failli être surpris, s'en retournent chez eux. Il faut leur assigner un nouveau rendez-vous. Montréal réitère ses menaces. Aux Etats protestants de Baix (fin septembre), trois députés (d'Arcons, O. de Serres et le S^r de Saint-Pons) apportent le texte des décisions prises par eux et des catholiques dans une réunion à Villeneuve. L'assemblée l'approuve. Elle juge « réparables » (exigeant une réparation) les attentats commis par les protestants contre la trêve et, en conséquence, renvoie à Villeneuve, encore, quatre personnes dont d'Arcons et de Serres, pour une dernière entrevue avec les députés catholiques (1). Montréal, informé, écrit alors à de Serres et à d'Arcons qu'il refuse la trêve de quinze jours qu'on lui demande, mais qu'il consent à laisser les chemins libres huit jours pour les pourparlers de Villeneuve. Puis, le 13 octobre, il s'impatiente. Il parle de pillages et de cruautés dont des huguenots se sont rendus coupables. Du côté réformé, on ne juge pas ces soldats sans reproche, comme le prouve une lettre sans fiel, très calme, d'Olivier de Serres, qui contraste fortement avec le ton des billets de Montréal. Du 18 octobre 1591, elle part de Privas,

(1) Arch. de l'Ardèche, C, 1035. « Extrait des actes... de l'assemblée... tenue à Bays au mois de septembre 1591 ».

où se tient l'Assemblée protestante, et elle est adressée au syndic catholique Fayn (1).

Monsieur mon cousin, vous verrez ce que Messieurs de notre Assemblée vous écrivent, que me gardera de vous discourir plus longtemps de cette manière (matière ?).

Je vous redirai que le fort d'Ailhon se rendra, car c'est l'intention de tous les gens de bien, puisqu'ils l'ont promis par leurs députés, ôtées les difficultés contenues en la lettre qui vous est dépêchée, lesquelles sont ôtables sans grande difficulté (2). Cependant avec raison on craint que les courses qui se font de part et d'autre ne gâtent tout, à quoi principalement convient viser pour rabattre ce malheur. Je m'ose bien promettre que si M. de Montréal contenait ses gens, les autres en feraient de même.

En attendant la réponse de M. de Montmorency, notre prudence pourvoira à ce fait pour la commisération du peuple qui sans rémission s'en va ruiné si la guerre se rallume. Ce que Dieu ne veuille permettre, et vous tienne, Monsieur mon cousin, en sa sainte garde.

Votre très humble cousin et serviteur,

DES SERRES.

A Privas ce XVII^e octobre 1591.

Dix jours plus tard, du Pradel, où il est revenu. Olivier attend encore la réponse de Montmorency aux Etats, qui lui ont demandé l'amnistie pour les coupables qui évacueront Ailhon. C'est cette mesure, écrit-il à Fayn, qui mettra la trêve « à plein effet ». « Chacun la désire, dit-il, c'est-à-dire ceux qui aiment la paix pour avoir quelque relâche à nos misères. » « Personne ne bouge » dans son quartier, « au grand contentement du pauvre peuple, et Dieu veuille que ce silence dure longuement, dont il y a apparence, pourvu que ces Messieurs de la Ligue ne commencent de troubler » (3). Encore ici, la signature est suivie d'un mot charmant : « Au Pradel, *vo*tre maison, le XXVIII^e octobre 1591. »

Estimant que les Etats le faisaient trop attendre, Mont-

(1) Publiée par Mazon, IV, p. 41, en orthographe modernisée, sans indication de source.

(2) On souhaite que ceux qui ont pris Ailhon soient gardés contre la colère de Montréal.

(3) La lettre a été publiée par Mazon, IV, p. 42, puis par Mlle Lavondès (p. 303) qui, par erreur, la donne comme inédite. (Original aux *Arch. de l'Ardèche*, C, 1463). La lettre contient un mot que nous ne comprenons pas : « Je vous supplie avoir souvenance de mes affaires touchant la maison qui m'est décrétée, pour y trouver marchand, selon qu'il vous a plu m'en donner espérance... » (Le mot *décrété*, s'applique à un immeuble qui doit être vendu par autorité de justice.)

réal mit l'embargo, à Largentièrre, sur la « recette » du quartier. C'était la moitié des ressources de la région qui manquaient. Les Etats catholiques de Lavoulte, heureusement, reçurent le 5 novembre, de Montmorency, l'amnistie qu'ils avaient souhaitée pour l'affaire d'Ailhon. D'Arcons, informé du fait, avisa aussitôt O. de Serres et les consuls de Villeneuve, et déclara qu'ils tiendraient la main à ce que la volonté de Damville fût effectuée. Le fort fut donc rendu à Montréal. Mais les ligueurs ne se soumirent pas pour autant.

En 1592, les Etats catholiques, exceptionnellement, sont convoqués hors du Vivarais, à Villeneuve-lès-Avignon (28 avril). Des réformés (dont toujours d'Arcons et de Serres) s'y présentent, délégués par les Etats protestants de Villeneuve-de-Berg, afin de traiter des moyens de réduire à l'obéissance du roi les villes et châteaux tenus par la Ligue. Ils se plaignent à Damville que les ligueurs violent sans cesse la trêve. D'Arcons et du Pradel sont encore choisis pour une conférence avec Montréal.

L'année suivante (fin janvier), à Bourg-Saint-Andéol, de Serres demande aux Etats catholiques (où siègent aussi les protestants) qu'il lui soit payé 130 écus pour des soldats de Villeneuve. (Le manuscrit portait : *pour sa compagnie*, mais les mots ont été rayés, ce qui indique que de Serres n'était pas capitaine, mais seulement « receveur » pour la garnison.)

Le 14 décembre, une trêve générale fut décidée à nouveau entre Damville et Joyeuse, pour tout le Languedoc. En Vivarais, ce furent les huguenots qui la violèrent. La nuit du 5 au 6 février, le capitaine Chambaud (1) donna l'assaut à Aubenas et reprit la ville. Dans l'entreprise, qui, par son audace, rappelle celle qui, en 1573, avait rendu Villeneuve aux protestants, le pasteur Guérin (?), de Vals, tint le rôle qui, à Villeneuve, avait été celui de « Pradel », en prononçant la prière au milieu des soldats avant l'escalade. Là, de même qu'à Villeneuve 17 ans auparavant, la passion huguenote, furieuse contre la Ligue comme elle l'avait été contre les tueurs de la Saint-Barthélemy, s'emporta contre les prêtres, mais d'une façon plus triste, car si le curé de la ville fut tué pendant le premier tumulte, deux jésuites, le P. Salés et le Fr. Sautemouche, semblent bien avoir été fusillés de sang-froid par quelques soldats le 9 février, au

(1) Jacques de Chambaud, de Vacheyrolles.

sortir d'une longue controverse qu'ils avaient soutenue contre trois pasteurs (1).

Les Etats catholiques de Bourg-Saint-Andéol députèrent à Damville pour protester contre cette grave atteinte portée à la trêve et firent ouvrir une information judiciaire contre les meurtriers des jésuites. Tandis que, dans Aubenas, le château résistait encore, et que les ligueurs amassaient du monde pour reprendre la ville, Damville amorça des pourparlers entre catholiques et protestants afin que la place fût remise à Henri IV, avec la clause expresse que les deux cultes y seraient autorisés. Mais Chambaud réussit à demeurer maître de sa conquête.

Les protestants d'Aubenas plaidèrent, auprès du duc de Lesdiguières, et de Henri IV lui-même, la légitimité de leur expédition (2). Quelle fut, en ces circonstances, l'attitude des Etats protestants ? Nous l'ignorons, et nous ne pouvons dire comment de Serres a jugé Chambaud. Le nom du Sgr du Pradel reparait seulement au début de 1694 (11 janvier), quand les Etats de la province, siégeant une fois de plus en dehors du Vivarais, à Bagnols (Gard), le députent avec d'Arcons et des catholiques auprès de Montréal pour obtenir le ralliement de ce dernier. On mettait à leur disposition 15.000 écus. Montréal résistait encore le 14 juin, demandant justice pour la reprise d'Aubenas. Il se soumit enfin le 25 juillet, avant de connaître l'abjuration de Henri IV. Il n'abandonna ses dernières places particulières qu'en 1600, en échange de 35.000 écus, mais le Vivarais était pacifié dès 1594. Les dernières assemblées protestantes sont de 1597, et on n'en possède plus les actes. En 1598, c'est aux Etats « de la province » qu'Olivier de Serres demande, de la part de son frère Jean, l'historien, une subvention pour un volume où celui-ci entend rapporter « tout ce qui peut servir à la décoration du pays [de Vivarais] » (3).

Si maigres que soient les renseignements que nous venons de réunir, ils suffisent pour nous montrer que, pendant la période des dernières guerres religieuses du

(1) Voir dans MAZON, IV, p. 69 ss., le récit des faits d'après des sources catholiques, et dans MAZON, IV, p. 80 (ARNAUD, I, p. 192), la relation d'un protestant. Les deux jésuites ont été béatifiés en 1926.

(2) Nous ne savons par quels arguments. Henri IV leur garda rancune en refusant, en 1598, de comprendre Aubenas parmi les « places de sûreté ».

(3) MAZON, IV, 143 ; LE SOURD, p. 212. Les Etats (Joyeuse, 3 mars) promirent 50 écus quand l'ouvrage paraîtrait. Jean de Serres mourut le 19 mars suivant.

xvi^e siècle, Olivier de Serres a été dans sa province un agent très actif du protestantisme, qu'il s'est trouvé mêlé à toutes les négociations, et qu'il s'est donné de tout cœur à la défense des Eglises auxquelles il s'était rattaché. Mais il se présente à nous en même temps comme un de ces « gens de bien » dont il parle, qui désavouent les violateurs de trêve et qui, dans la bataille, n'ont cessé d'aspirer à la paix.

Les derniers descendants directs d'Olivier de Serres à Villeneuve-de-Berg

François de Serres

Le fils aîné d'Olivier de Serres, héritier du domaine du Pradel, dont nous suivrons la descendance sans nous occuper des autres enfants de l'agronome, épousa en 1594 Anne de Frise de Mondvisant (1). Quand celle-ci teste, le 30 juin 1615, un de ses enfants, Florimond, est mort ; un autre, Constant, est en nourrice, et il a un aîné, Franc, à qui sa mère laisse l'héritage qu'elle passe d'abord à son mari. Quand Daniel dresse lui-même son testament, le 15 décembre 1523, il a encore ses deux enfants, Franc et Constant (2).

Jean-François du Pradel, docteur en droit, que les actes notariés nomment généralement : Franc, s'allia, le 5 décembre 1624, à la famille protestante des coseigneurs de Mirabel, en épousant Louise d'Arlempdes, et nous reviendrons sur les Mirabel. Franc commandait, au Pradel, la petite garnison que le duc de Ventadour obligea à capituler le 8 mai 1628. Il avait alors un jeune fils en nourrice, Constantin, dont le grand-père, Daniel de Serres, dut prendre soin, après qu'il eut été lui-même chassé « en chemise » de Mirabel par Montmorency (3).

Passé de Mirabel à Privas, dans les troupes huguenotes, Franc des Serres rédige un premier testament le 8 mai 1629, dans la ville « menacée de siège ». Il échappe aux horreurs qui accompagnent la prise de Privas et, la paix faite, reste dans l'armée du roi. Le 10 mai 1630, il est dans le fort de

(1) Voir : Vicomte DE MONTRAVEL : « Les de Serres » (*Revue du Vivarais*, année 1909, p. 570). L'auteur ne dit pas où il a vu les documents qu'il transcrit ou résume.

(2) *Ibid.*, p. 571 (VASCHALDE, p. 198).

(3) VASCHALDE, p. 220. Daniel dit : « Mon petit Constantin » ; ce ne peut être que son petit-fils.

« Barrau », en Dauphiné, et y établit un second testament, au moment précis où va débiter l'invasion de la Savoie (1). Dans les deux actes, il fait sa femme héritière universelle à la charge de remettre l'héritage à Constantin, son premier enfant, mais, dans le second, il lègue 1.000 écus à une fille qui lui est née, dit-il, « depuis mon départ de ma maison », c'est-à-dire entre mai 1629 et mai 1630. Cette fille est Marie, demoiselle du Pradel, qui survivra seule à tous les siens, comme nous le dirons. Un troisième testament de Franc, de mars 1636, est en si mauvais état qu'on ne peut savoir où il a été écrit. Le testateur laisse 3.000 l. à Constantin, autant à Marie et, encore une fois, institue héritière universelle sa femme, qui remettra l'héritage à l'un des deux enfants. Franc, d'après M. de Montravel, serait mort dans les guerres d'Italie et avant 1651 (2).

Par un acte du 17 octobre 1662, sa veuve, Louise d'Arlempdes, passa l'héritage paternel, en même temps que le sien propre, à Constantin, à la condition qu'il eût à payer à sa sœur Marie les 3.000 l. à elle assurées par le dernier testament de Franc et, en plus, 3.300 l. à prélever sur les biens maternels (3). C'est en cette année 1662, le 12 novembre, que Constantin se marie avec Françoise de Roche-more d'Aigremont, d'une vieille famille huguenote du Bas-Languedoc (4). Le 20 janvier 1665, il teste une première fois. Il lègue à un fils naturel, né avant son mariage, Jacques des Serres, 300 l. et, outre ce, une somme pouvant aller à 30 l. pour qu'il apprenne un métier. Il n'a pas d'enfant de sa femme. S'il en naît, il laisse 1.000 écus à chacun. Sa mère, Louise d'Arlempdes, aura une pension annuelle de 200 l. Quant à « sa très chère sœur Marie », non mariée, qui a maintenant 35 ou 36 ans, il estime sans doute qu'elle est suffisamment dotée avec les 6.300 l. que lui assure le testament de leur mère, et il lui lègue 5 sols, juste ce qu'il faut pour qu'elle ne puisse prétendre avoir été oubliée. C'est sa

(1) DE MONTRAVEL, pp. 609-610. — Le Fort de Barraux (Isère), près de Montmélian, était à la frontière de la Savoie.

(2) DE MONTRAVEL, p. 610. Le testament de 1636 est signé d'un notaire nommé Veyren. On ne peut plus y lire le chiffre des 3.000 l. qui concernent Marie, mais la somme est ainsi indiquée dans la pièce de 1662 dont mention suit.

(3) Ce testament et ces stipulations sont mentionnés dans un acte du 5 mai 1702 passé entre Marie des Serres et Rostaing d'Arlempdes, qui nous fournira d'autres renseignements (Reg. du notaire Simon Jeune, de Villefranche-de-Berg, aux Archives départ. de l'Ardèche, notaires, 306).

(4) DE MONTRAVEL, p. 611.

femme qu'il institue héritière universelle ; elle remettra l'héritage à l'enfant mâle qui naîtrait d'elle ou, à défaut, à une fille, et si aucun enfant ne lui est accordé, « à qui elle voudra ». On se demande s'il n'y a pas là comme une nette intention d'écarter de l'héritage sa sœur Marie (1).

Quatre enfants naquirent ensuite dans le ménage : Marie, François, César et Philippe-Françoise. Lorsque Constantin écrivit de sa main un second testament, le 18 janvier 1672, trois vivaient encore, et avec eux son fils naturel Jacques, qui doit recevoir 300 l. quand il se mariera ou « lèvera boutique de son métier de cardeur ». Marie est morte ; César et Philippe-Françoise sont inscrits pour 2.000 l. chacun ; leur mère est encore désignée comme héritière universelle, devant transmettre les biens au fils aîné François, auquel César, puis sa sœur, seront substitués, s'il y a lieu (2).

A cette date de 1672, depuis une dizaine d'années, Constantin, nous l'avons dit, s'était fait reconnaître le droit d'avoir au Pradel, pour le culte protestant, un « exercice de fief ». Le pasteur logeait à Villeneuve et recevait ses « gages » de l'ensemble des réformés de la ville, dont un bon nombre étaient des notables. Le dimanche, il se transportait avec ses ouailles jusque dans le domaine où Constantin logeait l'été et où, l'hiver, il devait descendre avec ses coreligionnaires pour entendre « le prêche ». La communauté réformée sentait peser sur elle, à Villeneuve, une menace continue. Les capucins, établis dans la ville depuis 1625, multipliaient leurs missions. En 1658, 50 habitants catholiques, dont le premier consul, Chambon, demandaient par délibération que le nombre des religieux fût porté de 6 à 10 ou 12. Ils attribuaient à l'influence des Pères le fait que le culte réformé n'était plus célébré à Villeneuve (3). C'était grâce à eux, disaient-ils, que la religion catholique avait fait beaucoup de progrès dans la région et que plusieurs familles protestantes s'étaient converties (4).

(1) *Ibid.*, p. 612.

(2) *Ibid.*, p. 612.

(3) Depuis 7 ou 8 ans au moins. L'Eglise subsistait, avec son Consistoire, mais à l'occasion d'un procès qui n'était pas achevé, les catholiques s'étaient opposés par la force à la reprise du culte (ARNAUD, I, p. 635).

(4) Abbé MOLLIER : *Recherches historiques sur Villeneuve-de-Berg*, Avignon, 1866, pp. 223 et suiv. Cet auteur a pu consulter les registres de délibérations du Conseil de la ville, mais il ne dit pas où il les a vus. Ils ne sont pas à la mairie de Villeneuve.

Les résultats de cette propagande tenace et habile, à laquelle le roi et les magistrats prêtaient le secours de leur autorité, devaient éclater dans la famille même de Constantin. Mais la conversion de son fils François ayant été précédée de celle d'un jeune Mirabel, et les dossiers des deux affaires finissant par se confondre, nous parlerons d'abord d'Antoine de Mirabel.

Louise d'Arlempdes de Mirabel, mariée en 1624 à Franc du Pradel, avait un frère, Louis IV d'Arlempdes, fervent huguenot, qui commandait à Mirabel quand la petite place fut prise par Montmorency en 1628. Ce Louis d'Arlempdes eut deux fils, Jacques et Antoine.

Antoine, S^r de Vendrias (ou Vendriac), né en 1632, capitaine de cheval-légers en 1668, avait épousé, avant 1664, à Villeneuve, Bonne d'Ozil dont, à ce qu'il semble, il n'eut pas d'enfants. Sa femme et lui restèrent des protestants fidèles jusqu'en 1685, et n'abjurèrent que sous la violence des dragons (1).

Jacques d'Arlempdes, huguenot pareillement zélé, était, en 1659, un des « anciens » du Consistoire de Villeneuve et fut député alors par le Vivarais au Synode national de Loudun. Il mourut dans la foi réformée en 1673, laissant à sa femme, Jeanne de Beaumont, qu'il avait épousée le 12 janvier 1656, le souci de nombreux enfants à élever. D'après un relevé de son « livre-journal », il lui en était né neuf (2) : un premier fils (dont le nom n'est pas indiqué), le 15 novembre 1656 ; une première fille (c'est Jeanne), le 8 novembre 1657 ; Rostan (ou Rostaing)-François, le 26 (?) mai 1659 ; Antoine-Constantin, le 24 mai 1660 ; Anne, le 2 juillet 1661 ; Jacques (S^r de Chabreilles), le 20 dé-

(1) Le mari le 29 septembre 1685, la femme le 1^{er} octobre (Jacques Dupré, notaire). Les abjurations à Villeneuve ne furent pas alors enregistrées, comme ailleurs, à l'église catholique et sur le registre curial, mais par devant notaire, dans des actes isolés ou collectifs. On les retrouve aux registres des notaires Chautard, Jacques Dupré et Claude Dupré, conservés actuellement dans l'étude de M^e Marc Mirabel, dont l'extrême obligeance a facilité nos recherches. Nous avons pu relever 210 noms de réformés adultes qui déclarent du 29 septembre au 3 octobre 1685 passer au catholicisme. Mais quelques adjurations avérées ne se retrouvent pas dans ces registres. Y avait-il à Villeneuve, en 1685, un autre notaire — ou d'autres — dont les minutes, perdues, fourniraient d'autres noms ? — Antoine d'Arlempdes mourut « à 55 ans » en janvier 1687 et fut enterré par les prêtres de Villeneuve.

(2) Archives Nationales, TT, 449 A (ancien M, 665), dossier Ant. d'Arlempdes que *La France Protestante* de HAAG, IV, 181 n., a rapidement résumé (pièce signée le 27 juillet 1678 du notaire Raoulx et de

cembre 1662 ; David, le 6 janvier 1664 ; Margot (Marguerite), le 5 janvier 1665 ; enfin Antoine (S^r de Senouillet), le 4 mai 1667.

L'ainé de tous mourut, semble-t-il, de bonne heure, et ce fut Rostaing-François qui lui succéda dans ses droits. Il n'avait pas encore 16 ans quand un procureur du roi de Villeneuve, qui vivait à Paris, de son propre mouvement lui trouva « une place » chez M. de Turenne. Le fameux capitaine, comme on sait, était passé au catholicisme en 1667, et dès que le pasteur du Pradel, Jean Laget, apprit l'offre qui était faite à Mme de Mirabel, il trembla pour la foi de l'adolescent et pour celle des siens (1). En mai 1675, il s'adresse à un notable protestant d'Aubenas, André La Faïsse, à qui sa carrière d'officier, ses voyages et son dévouement à la cause protestante conféraient une autorité considérable, et il le prie d'intervenir : « Ma charge, lui écrit-il, l'affection que j'ai pour la maison de Mirabel, l'exemple de scandales arrivés en cette Eglise par des révoltes, m'obligent à vous conjurer, au nom de Dieu, d'employer tout votre zèle pour éviter un coup qui va perdre cette famille (2). » « Ce jeune gentilhomme s'expose à une tentation et à un danger infaillible selon toutes les apparences, de quelque soin que le Prince [Turenne] en dissuade Madame de Mirabel. » « Je travaillerais en vain », ajoute le pasteur, et il supplie La Faïsse d'agir auprès du marquis de Saint-Privat (Faret-de-Fournès, près d'Uzès), à qui Mme de Mirabel a demandé conseil, afin que ce dernier empêche celle-ci et son beau-frère, Antoine de Vendrias, d'accepter la proposition. Mais l'offre était si avantageuse pour l'avenir temporel de Rostaing qu'elle fut acceptée. Les craintes du pasteur furent justifiées par l'événement. Non seulement Rostaing se fit catholique, mais la conversion du fils aîné en entraîna d'autres dans la famille,

« Jeanne de Beaumont de Mirabel » qui ajoute : « Jay le riginal (*sic*) an mon pouvoir ». Cette copie est manifestement fautive par endroits. Nous avons pu presque partout en rectifier le texte. — Nous corrigeons ici les notices consacrées aux d'Arlempdes par *La France Protestante* (1^{re} et 2^e éditions) et par le baron DE COSTON (« André de la Faïsse », dans le *Bulletin de la Soc. d'Archéologie de la Drôme*, année 1886, pp. 13-20) et par ARNAUD, II, p. 377, qui reproduit de Coston.

(1) Jean Laget, du Buis, en Dauphiné, époux Marie Papon, avait été donné comme pasteur au Pradel en 1673. En 1677, il retourne au service des Eglises du Dauphiné.

(2) DE COSTON, art. cité p. 73. Nous ne savons rien des « révoltes » (conversions au catholicisme) qui ont alors scandalisé les protestants de Villeneuve.

car, en 1685, seules figurent, parmi les abjurations des « dragonnés », celles de la mère et de ses deux filles, Anne et Marguerite (1). En 1685, en tout cas, le dernier-né des enfants était déjà réuni à l'Eglise romaine et sa « révolte » avait provoqué un douloureux procès.

A suivre.

Charles BOST.

(1) Reg. Cl. Dupré au 30 sept. 1685. Jeanne vivait alors. Peut-être est-elle la « Jeanne de Mirabel » qui aurait abjuré au Château de Brison (elle était cousine des Brison) à une date que l'abbé Mollier écrit : 1655, mais qui pourrait être corrigée, car cet auteur nous paraît sûrement se tromper quand il dit qu'un François de Mirabel mourut catholique à Villeneuve en 1687 (p. 233). Anne épousa le S^r de Pallières ; Marguerite meurt à Villeneuve, en 1687 et est enterrée par le prêtre ; Jacques est mort avant 1698, date où sa mère, qu'il a faite héritière universelle, remet son héritage, comme il l'a souhaité oralement, à Rostaing et à Jeanne. Nous ne savons rien d'Antoine-Constantin ni de David.

Les éditions du « Théâtre d'Agriculture »

De nombreuses éditions du *Théâtre d'Agriculture* se succèdent depuis la première, parue en 1600, pendant le séjour d'Olivier de Serres à la cour d'Henri IV, jusqu'à la 21^e, due aux efforts de François de Neufchâteau, sous Napoléon I^{er}, en 1804.

La comparaison entre les exemplaires des différentes éditions : un in-folio de 1.000 pages, de volumineux in-quarto de 900 pages, est ardue, jusqu'au moment où l'on retrouve, consignés avec précision, dans la Notice bibliographique placée en tête du tome II de l'édition de 1804, les résultats de l'enquête poursuivie, à cette époque, par François de Neufchâteau. Grâce à ce guide, il est possible de reconnaître, d'une façon rapide et exacte, les différentes additions faites par Olivier de Serres aux éditions primitives pour former l'œuvre complète et telle qu'il l'a laissée.

La première édition (Métayer, Paris, 1600, in-folio) est la plus belle ; le titre est un frontispice finement gravé sur cuivre, « représentant un portique d'architecture d'ordre toscan » ; elle est ornée de culs de lampe et de lettrines, de seize planches gravées sur bois, et, en tête de chaque « Lieu », d'un charmant tableau rural, sur bois également. Mais, ainsi que nous l'avons dit, elle est incomplète.

Pour la seconde (Saugrain, Paris, 1603, in-4°), le frontispice a été regravé en plus petit. Cette édition a été revue et sérieusement augmentée. Les différents « Lieux » comprennent de nouveaux articles — variant de quelques lignes à une ou deux pages. On peut citer notamment : des détails sur l'histoire de l'introduction de la soie en France, un supplément à la culture des mûriers, un long passage sur les melons, la mention sur les arbres de Judée, les lilas, les seringas ; enfin, tout le chapitre XV du 5^e Lieu, sur la seconde richesse du mûrier blanc.

L'édition de 1804 a été copiée sur cette deuxième édition, avec quelques ajouts empruntés aux suivantes.

L'édition de 1802, prise sur la première édition, ne contient pas le chapitre XV.

La troisième (Saugrain, 1605) est semblable à la seconde, à part quelques augmentations et certaines lettrines qui ont été changées ; elle est faite avec les mêmes caractères, malheureusement usés.

La quatrième (Berjon, Paris, 1608, in-4°) comprend, pour la première fois, les poésies françaises et latines qu'Olivier de Serres lui-même y a fait ajouter. Le frontispice du titre a été regravé ; on y observe certaines différences. En général, cette gravure est moins fine et moins douce que les précédentes.

La cinquième (Berjon, Genève, 1611, in-8°), dernière édition revue et corrigée par l'auteur, est particulièrement intéressante ; elle est malheureusement difficile à lire, à cause de la finesse du caractère, due à son format.

Les éditions suivantes, dont deux faites à Paris, cinq à Rouen, six à Genève, se copient avec de légères différences.

La dix-neuvième édition (Lyon, 1675) est augmentée d'une Chasse au Loup.

Celle de 1802 (Paris, Meurant) est mise en français du temps, par Gisors, et perd ainsi beaucoup de charme ; tandis que la réédition de François de Neufchâteau (1804) est conforme au texte.

Enfin, le chapitre XV du V^e Lieu a été tiré à part sous le nom de « *La Cueillette de la Soie* », 1899, et le chapitre XVI du même Lieu sous le nom de « *La seconde Richesse du Mûrier blanc* ». Olivier de Serres nommait ces parties séparées, des « échantillons » du *Théâtre d'Agriculture*.

Ces échantillons furent traduits, le premier en allemand par Ratgerber (Tubingen, 1603), et tous deux en anglais, par Nicolas Geffe, qui les a unis dans un même recueil, en 1607.

Enfin, en 1785, on édita un opuscule de Richer de Belleval, professeur à l'Université de Montpellier au temps d'Henri IV, suivi du traité d'Olivier de Serres sur « *La seconde Richesse du Mûrier blanc* ».

*
**

Si, après cette étude un peu aride, nous revenons à la belle illustration de la première édition, nous sommes attirés par les jolies scènes champêtres qui surmontent le titre de chaque Lieu.

Le premier de ces frontispices représente une cour de ferme, attenante à un manoir ; un seigneur et sa femme, en costumes fort fantaisistes, y contemplent une scène pleine

d'animation : à l'intérieur d'une grange, située dans le fond, un homme semble battre le blé au fléau, un charretier, monté sur sa bête, ramène une voiture des champs ; la fermière tire de l'eau d'un puits, pour abreuver une vache impatiente ; une servante bat le beurre dans une laiterie, des enfants cavalcadent sur des cannes à tête de cheval, un chien jappe et voisine avec une famille de jeunes porcs groupés autour de leur mère et fouillant le sol de leurs groins.

Avant le Lieu second, nous voyons une scène de labour et de moisson : à gauche, les chevaux tirent une charrue à roue, fort curieuse ; autre part, on herse ; plus haut, on moissonne en pleine lumière ; puis des chars emportent les gerbes de blé, vers une maison qui apparaît dans le lointain.

Au troisième Lieu s'élève un vignoble en coteau, dominé par un petit moulin aux ailes prêtes à s'ébranler. Des hommes, enveloppés de longues tuniques souples, semblent se livrer au provignage de la vigne ; à grands gestes, à l'aide de crochets, ils tirent de gros ceps vers la terre ; à côté, des vendangeurs transportent les raisins dans des hottes, des serveurs manient un pressoir ou roulent des tonneaux.

Bien qu'Olivier de Serres ait certainement surveillé et approuvé l'exécution de ces vignettes, nous remarquons que, d'après les instruments employés (la charrue à roue, la hotte), elles représentent la vie rurale telle qu'elle était, non pas dans le Midi, mais dans la région parisienne. Pour ma part, je n'y vois ni mûriers, ni vers à soie.

Au quatrième Lieu, une scène pastorale : on traite une vache, un berger garde ses moutons à l'entrée de la forêt, un paysan fane, une femme, penchée sur une brebis, paraît la tondre.

En tête du cinquième Lieu est un très joli tableau où la vie de la ferme se mêle à celle du château. Un manoir se dresse tout près d'un colombier de forme ronde, d'où s'échappe une envolée de pigeons ; sur l'étang glisse une barque, à l'entrée du jardin s'étagent des ruches, en bonnets de paille pointus ; près d'une « mue » destinée aux poussins, la fermière distribue des grains aux poulets accourus auprès d'elle.

La scène qui accompagne le sixième Lieu est moins vivante, malgré l'activité des jardiniers qui bêchent la terre ou abattent un arbre. Mais les compartiments réguliers, aux dessins géométriques, qui confinent aux perspec-

tives agrestes d'un bois et aux lointains d'une paisible campagne, nous représentent d'une manière fort juste ce qu'était un jardin de la Renaissance.

Au septième Lieu est une forêt clairsemée, ainsi qu'elle devait se présenter aux abords des villages, où elle fournissait le bois pour le chauffage, les charpentes et les meubles ; deux ouvriers, en longs bonnets tombants, creusent un étroit canal et y posent une conduite d'eau, sous la surveillance du maître du domaine.

Dans la dernière partie, consacrée surtout aux occupations domestiques, on regrette qu'au lieu d'une scène d'intérieur on nous donne une partie de chasse évidemment assez décorative.

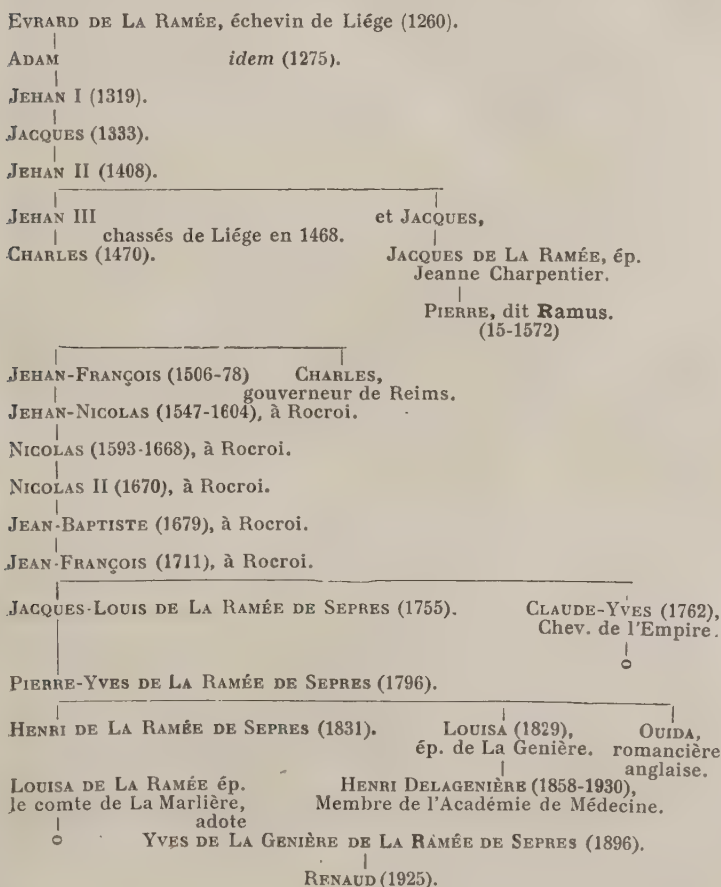
Ces scènes rurales, agrémentées de petits personnages saisis en pleine activité, me paraissent extrêmement rares à la fin du xvi^e siècle ; malgré de nombreuses recherches à la Bibliothèque nationale, au Musée Carnavalet, il ne m'a pas été possible d'en trouver d'autres jusqu'à présent. Peut-être la prochaine Exposition « *Les Travaux et les Jours* », qu'on prépare justement à la Bibliothèque nationale, en l'honneur du IV^e Centenaire d'Olivier de Serres, en révélera-t-elle. Celles-ci nous aident, en tout cas, à mieux nous représenter la vie dans nos campagnes, au temps du bon roi Henri.

A. LAVONDÈS.

DOCUMENTS

La famille de La Ramée du XIII^e au XX^e siècle

Un membre de notre Société, le D^r Yves de la Genière, membre associé de l'Académie de chirurgie, est le plus ancien des héritiers mâles subsistants de la famille de Ramus, et a repris légalement (en 1935) le nom de La Ramée de Sèpres, qui fut celui de son grand-oncle. Il nous a communiqué le tableau généalogique ci-après :



La famille La Ramée (1)

On dit généralement que les ancêtres du célèbre professeur devaient être originaires du pays liégeois. Cependant, je remarque que le nom de *La Ramée* apparaît à diverses reprises en Thiérache, au cours du *xvii^e* siècle. On trouve une *Marie La Ramée* à Esquehéries, en 1686 ; une autre *Marie La Ramée*, de Saint-Pierre près de Vervins, réfugiée en Hesse en 1692. Dans les dernières années du *xvii^e* siècle, *Matthieu* et *Pierre La Ramée*, laboureurs de la Bouteille, sont au nombre des réfugiés dans le Brandebourg, de même que le laboureur *Jean La Ramée*, venu de Thiérache, sans autre indication d'origine. Enfin, en 1624, on trouve une *Françoise La Ramette* à Marle.

Ne serait-il pas permis de supposer, par analogie, que les ancêtres de Pierre La Ramée sont Picards ?

P. BEUZART.

Archives de l'Eglise de Nérac

I. (1599) *Rolle du despartement fait pour le payement des gages de Messieurs les Ministres de la parole de Dieu servant en l'esglise Chrestienne Refformée de la Ville de Nérac, fait par nous, Oddet de Mazellères, Gaixiot de Larivet, Isaac de Pérès et Arnaud Dupuy, consuls de ladite Ville, en la présante année Mil cinq cens quatre vingt dix neuf.*

(Petit registre de 43 feuillets, couverts en parchemin écrit à l'intérieur d'une écriture du *xvi^e* siècle.)

II. (1612) *Original de l'imposition de Messieurs les Ministres fait en l'année Mil six cens douze. — 1612. — 2. 2.*

C'est le double du Registre de 1599, rétabli après l'incendie de l'Hôtel de Ville de Nérac, en 1611, le 8 janvier, rue de l'Ecole.

A l'intérieur :

C'est le Rolle du despartement fait pour le payement des gages de Messieurs les ministres de la parole de dieu servant en Lesglise chrestienne Refformée de la Ville de Nérac, fait par Nous : Jehan Du Venier, Jehan Roussanes, et Jacques Lormier, consuls de lad. Ville, en la présante année Mil six cens douze.

(1) Ci-dessus p. 63 et 163.

48 feuillets écrits et 21 blancs ; couverture parchemin. Le dernier feuillet écrit porte en bas le total des cotisations : 1789 livres, 0 sol, 1 denier.

En 1612, il y avait 690 familles ou individus cotisant dans l'Eglise Réformée de Nérac, donnant 1.789 livres, 1 denier, soit 2 livres 73 par souscripteur, en moyenne.

En 1580-1600, la livre tournois valait 6 fr. 50 en francs-or de 1913, et en francs papier de 1927 : 32 fr. 50, d'après le vicomte Georges d'Avenel (*Histoire de la Fortune française*, 1927).

Ainsi, en moyenne, une famille protestante de Nérac, en donnant à son Eglise, en 1612, 2 livres 3/4, souscrivait un don d'une valeur de 89 fr. 30 de 1927. — Et la somme totale de 1.789 livres représentait, en 1612, par rapport à 1927 : $1.789 \times 32,50 = 58.142$ fr. 50. Les pasteurs recevaient 200 écus par an.

En 1599, le registre recouvert en parchemin, sauvé de l'incendie du 8 janvier 1611, et dont les feuilles portent la marque de l'eau jetée sur le foyer, contient les noms et dons de 703 protestants. Le total des sommes n'est pas indiqué comme dans le registre de 1612. Entre 1559 et 1612, les souscripteurs ont diminué de (703 — 690) 13.

— Pour connaître le nombre total des Réformés de Nérac en 1599 et en 1612, il faudrait savoir le nombre des non-cotisants, pauvres gens ou indifférents.

J'ai trouvé ces deux petits registres des Impositions pour les pasteurs de Nérac dans des familles protestantes de cette ville ou de la campagne, ainsi que le suivant.

III. *Le Livre des Actes du Consistoire de l'Esglize refformée de Nérac, puis janvier 1613 jusques en 1636.*

200 feuillets environ ; les 58 derniers sont à moitié rongés par les rats. Ce Livre contient quelques précieux documents : le résumé du siège de Nérac en 1621, qui démontre que la ville n'a pas été prise d'assaut, selon la version officielle ; une supplique au Roy, avec réponses royales à chaque article (4 mars 1623) ; des actes de Synodes ; gestion intérieure de l'Eglise, admonitions pour divers scandales : danses, ballets, blasphèmes, conflits entre époux, etc.

Ces documents, cachés dans la période de la Révocation de l'Edit de Nantes (1679-1685), et laissés à ma disposition par les familles, je les donne à la Bibliothèque du Protestantisme, à Paris, où ils seront mieux à l'abri.

Félix MEILLON.

Les Dénombrements généraux de Réfugiés au Pays de Vaud et à Berne, à la fin du XVII^e siècle ⁽¹⁾

(Suite)

Bailliage de Morges

Deux états, contenus dans les pièces 16 et 19.

Morges

(PIÈCE n° 16). Au dos : *Estat des Refugiez qui sont à Morges. Envoyé dans la Lettre de M^{rs} les Directeurs du 30 7^{br} 1698.*

En tête : *Estat des Reffugies françois quy sont a Morges.*

Et premierement

2. Mons^r GUYON ministre de **Bourdeaux en Dauf.** aa. de 82 a., avec sa fille a. de 28 a.
4. Mons^r GRESSE ministre de **Die en Dauf.** aa. de 56 a., et Louyse REBOUL sa fme a. de 50 a., avec un fils et une fille de 22 et de 18 a.
3. Mons^r MORIN ministre de **Grenoble** aa. de env. 54 a., et Susanne DE BOIN sa fme a. de 48 a., avec un fils de 14 a.
4. Mons^r GUIRARD ministre de **Nismes** aa. de 35 a., et Anne RICHARD sa fme a. de 21 a. avec Susanne et Marie RICHARD ses sœurs de 10 et de 8 a.
2. Mad^e Marguerite CADORMARGUE, vefve de Mons^r PORTAL ministre, de **Montpelier**, a. de 70 a., avec Marie RIBERGUE sa niepse a. de 20 a.
2. Nobles Anne et Louyse DE LA CASSAGNE sœurs, de **Nismes**, a. de 22 et de 20 a.
10. M^r Pierre BRUN, capitaine de cavalerie, de **Nismes**, aa. de 45 a., et D^{10e} Marguerite et Marie AIGOIN sa fme et sa belle sœur, a. de 30 et de 25 a., avec 2 filles et un garçon de 8, de 5 et de 2 a., et dem¹⁰ Louyse DE BAUDAN (2) sa mere a. de 70 a., avec d¹⁰ Louyse DE BAUDAN sa cousine a. de 25 a. et Isabeau ROUGÉ et Marguerite JAYME de 29 a. chacune, leurs servantes.

(1) Voir *Bull. hist. pr. fr.*, 1938, p. 494.

(2) Sur la famille DE BAUDAN, voir *Bulletin*, 1912, p. 158-164. (Par la Baronne de Charnisay).

5. Mons^r VIRIDET Docteur medecin de **Paray le Moniel** aa. de 42 a., et Marthe VIVOT sa fme de mesme a. avec 2 filles de 8 et de 6 a., et Marie BERARD, costé de **Misouen en Dauph.** leur serv. de 45 a.

Marchands quy n'exercent pas à present leur proffection et autres quy vivent bourgeoisement.

6. Simon BERARD, costé de **Mizouen en Dauf.** aa. de 85 a. et Simon DELORT a. de 50 a. avec Marie BERARD sa fme a. de 40 a. et Marie et Isabeau VIEUX de 25 et de 14 a., tous ces neveux et nieces demeurant chez luy, et Marie PORTE leur serv. a. de 22 a., tous du **dit lieu.**
2. Pierre CASTANG de **Clarensa proche de Nismes**, aa. de 46 a., et Jeanne BONNET sa fme a. de 44 a.
1. Jaques MAZEL d'**Aulas en Sevenes** aa. de 54 a.
1. Thoinette DAUBESPIN vefve, de **Gignac en Lang.** aa. de 55 a.
2. Anne COING vefve DELORT de **Mizouen en Dauf.** a. de 50 a. et une fille de 15 a.
6. Paul FONT de **Mizouen en Dauf.**, en dernier lieu manufacturier en dentelles, aa. de 35 a., avec deux garçons et une fille de 5 et de 3 a., et Madelaine BETHON sa mere a. de 62 a. et Susanne PORTE de 36 a., sa serv.

Marchands

3. Estienne MARCHIER, marchand drapier de **Dieu le Fils en Dauf.** aa. de env. 30 a., avec sa sœur de 15 a. et Mathieu MONCHAND de 18 a. son parant. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 164. A Lausanne en 1710).
2. Daniel GAIGNAIRE de **Vilardon en Dauf.** aa. de 35 a. avec sa sœur a. de 25 a.
4. Pierre AMANIEU gantier de **S^{te} Foy en Guienne** a. de 36 a., et Marthe CLAIR sa fme a. de 24 a., avec deux filles de 21 mois et de six semaines.
5. Abraham FONT du **Frainet (Le Frenay) en Dauf.**, aa. de 40 a., et Marie GIRARD sa fme a. de 33 a. avec une fille de 4 a., Estiennette GIRARD sa belle mere, a. de 60 a., et Anne GIRARD sa belle-sœur a. de 32 a., de **Chattillon sur Loin.**
7. Paul BETHON de **Grenoble** aa. de 53 a. et Jeanne MAILAIN sa fme a. de 40 a., avec trois filles et un garçon de 8 a., de 6 et de 3, et de 14 mois, et Madelaine PORTE de 25 a. leur serv.

5. Pierre MAIN ; il est aussy pottier d'ettain, de **Giens sur Lhoire**, aa. 55 a., et Elisabet DU CHEMIN sa fme, de 35 a., avec deux garçons et une fille de 8 a., de 2 et de 10 mois, et la PONCET a. de 17 a. demeurant chez eux.
5. Pierre DURAND de **Nions en Dauph.** aa. de 48 a., et Marguerite BALOIRE sa fme a. de 38 a., avec 3 filles de 11, de 6 et de 4 a.
3. François ROLLAND chapelier de **Luc en Prouvance** et Madelaine ROBIN sa fme, agés de 65 ans chacun, avec un fils de 27 a.
5. Jereahme LENOIR orfebvre de **Giens sur Lhoire**, aa. de 46 a., et Susanne AVEIN sa fme a. de 32 a., avec trois garçons de 9 a., de 5 et de 3 mois.
6. Philipe LAVAL manufacturier en bas, de **Puy Laurens en Lang.**, a. de 30 a., et Marie LEBRE sa fme de mesme a., avec un fils et une fille de 6 a. et de 8 mois, et un aprantis de 18 a., et Susanne BERFRAND de 18 a., du **Dauf.**, leur serv.
3. Louys MAYER de (la vallée de) **Cairas (Queyras) en Dauf.** aa. de 58 a. et Marie BELON sa fme a. de 55 a., avec Daniel MAYER leur nepveu de 20 a.
4. Alexandre BOUVIER aa. de 26 a. du **poe Laval (Poët Laval) en Dauf.**, et Eve BRAY sa fme a. de 30 a., avec un garçon et une fille de 4 a. et de 6 mois.
4. Jean GENEVOIS, de **la Mure en Dauf.**, aa. de 67 a., et Philipe MARVIEUX sa fme a. de 40 a., avec un garçon et une fille de 18 et de 13 a.
3. Jeraume JALAP de **Roybon en Dauf.**, aa. de 55 a. et Marguerite BOREL sa fme a. de 30 a. et Jeanne CHARRIER sa niese a. de 20 a.
4. Alexandre ICHET confisseur de **Castres**, a. de 45 a., et Marie GUAN sa fme a. de 31 a. avec 2 garçons de 8 a. et de 15 mois.
3. David LAURIOL de **Chalancon en Vivarès** aa. de 28 a. et Olimpe GILBAUD sa fme a. de 35 a., et Catherine LAURIOL sa sœur a. de 15 a.
3. Samuel DU CHEMIN de **Giens sur Lhoire** aa. de 60 a. et Jeanne MIDRAY sa fme de Geneve a. de 55 a. avec un garçon de 17 a.
2. Claude HUSTACHE de **Mizouen en Dauf.** aa. de 69 a., et Madelaine GARCIN sa fme a. de 55 a.

4. Pierre MARCEL vendeur de verres et de potterie de terre, de **Bourdeaux en Dauf.** aa. de 55 a., et Enthoinete DESMARETS sa fme de mesme a. avec 2 filles de 22 et de 18 a.
2. Paul COLAS compagnon gantier de **Lyon** aa. de 70 a. et Marie BOUGUAIN sa fme a. de 60 a.
1. Judit NOUGUARET de **S^t Juillien en Sevenes** a. de 25 a.

La plus part de tous ces marchands ne sont que du plus bas degré comme colporteurs et revendeurs.

Chirurgiens.

10. Anthoine ARMENT de **Viguan en Sevenes** aa. de 38 a., et Catherine PEUDECHAIR de Lausanne sa fme, a. de 30 a., avec 5 enf. a luy et 2 a sa fme, nouvellement remariés, savoir 4 filles et 3 garçons de 15, de 13, de 10, de 8, de 6, de 5 et de 4 a., et Marie ARMENT sa sœur de 40 a.
4. Jean Jaques POYA de **Boffre en Vivarès** a. de 52 a., et Jeanne MARTINET sa fme a. de 38 a., avec un garçon et une fille de 2 et d'un an.

Apotticaires.

1. Pierre MOUSSON de **Mas d'Asils, Conté de Foy**, aa. de 30 a.
1. Pierre AIGUOIN de **Semaine (Sumène) en Lang.** aa. de 26 a.

Hostes:

7. François BARDE, a l'Ours, de **Valance**, aa. de 40 a., et Madelaine POUMEROL sa fme a. de 22 a., avec 3 garçons et une fille de 7 a., de 5, de 2 et de 9 mois, et Susanne POUMEROL leur belle mere a. de 45 a.
7. Hercule GARCIN de **Die en Dauf.** a. de 44 a. et Genevieve CHARBOUTIN sa fme a. de 32 a. avec 3 garçons et une fille de 11 a., de 9, de 3 et de 10 mois, et Jeanne ROUX de 30 a. leur serv.
4. Alexandre CHALVET de **Mens en Dauf.** aa. de 45 a. et Louyse BOREL sa fme de mesme a. avec un garçon et une fille de 18 et de 13 a.

Tailleurs

4. François ROUX, pour femmes, de **Massiliargue en Lang.** a. de 32 a. et Madelaine BEDELLE sa fme de 27 a. avec un garçon et une fille de 7 et de 3 a.

2. La vefve SAINTOUR, tailleuse pour enf., de **Grenoble**, a. de 40 a., avec un garçon de 16 a.

Taneurs.

5. Gedeon AGERON de **S^t Anthoine en Dauf.** a. de 45 a. et Louyse ISNARD sa fme a. de 30 a., avec une fille et un garçon de 3 a. et de 6 semaines, et Catherine VERSEL leur serv. de 28 a. — (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 326. De **S^t Antoine de Viennois en Dauph.**)
5. Pierre BAGEL de **Montauban** a. de 36 a. et Isabeau ROSET sa fme de 34 a. avec 3 garçons de 8, de 3 et d'un an.
2. Joseph DUPUY de **S^t Ipolite** aa. de 34 a., et Claudine DUMAS sa fme de mesme a.
1. Jean GUICHARD de **Fenils en Dauf.** compagnon a. de 23 a.
2. Isaac DELBEAUX absent et Marie BOUVIER sa fme de **poe Laval (Poët Laval) en Dauf.**, a. de 30 a., avec une fille d'un an.

Cordonniers.

5. Pierre COLOMB d'**Andeuse en Sevenes** aa. de 45 a. et Madelaine SEGUAIN sa fme a. de 36 a., avec un garçon et deux filles de 12, de 8 et d'un an.
5. Jean AYCHÉ de **Montauban** aa. de 42 a. et Marie MARMIER sa fme de 25 a. avec une fille et un garçon de 5 et de 3 a., et Pierre GAUTIER compagnon de 36 a.
6. Guillaume PERROT de **Corbany en Sevenes** (1) aa. de 40 a. et Susanne SAUVAGOT sa fme de mesme a. avec 3 garçons et une fille de 8 a., de 5, de 4 et de 15 mois.
4. Jean MORIN de **proche de Valance** aa. de 43 a. et Jeanne CRESPIN sa fme a. de 36 a., avec une fille et un garçon de 8 et de 4 a.
3. Elie DIET de **Gange en Lang.** aa. de 40 a. et Susanne BELLE sa fme de mesme a., et Jaques CAUSSE compagnon aussy **dudit lieu** et du mesme aa.
4. Paul CLAUDON de **Vaubecour en Barrois** a. de 42 a. et Marie HENRION sa fme a. de 38 a. avec 2 garçons de 8 et de 5 a.

(1) Semble être **Corbigny-en-Yvernois** ; voir un autre Guillaume PERROT, dans la pièce n° 17 (*Moudon*).

3. Charles BERNARD de **Dieu le Fils en Dauf.** aa. de 32 a. et Madelaine RICHARD sa fme a. de 22 a. avec un garçon de 3 mois.
5. Pierre SUREL de **Serberton en Dauf. (Salbertrand en Oulx ?)** aa. de 40 a. et Isabeau OLAGNIER sa fme de mesme a., avec deux garçons de 2 a. et de 3 mois, et François OLAGNIER sa belle sœur a. de 35 a.
2. Jean JULLIEN de **Chattilion en Dauf.** aa. de 26 a. et Merode ARMENT sa fme de mesme a.
5. Isaac COSTE de **Massiliargue en Lang.** aa. de 34 a. et Susanne FRESSEL sa fme a. de 30 a., avec un garçon et une fille de 3 a. et de 18 mois, et Isaac PANSEREAU de **Paris** son compagnon a. de 23 a. — (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste A, n° 65. Isaac P. est maître cordonnier en 1710).
4. Timotée ODO demeurant à Colombier, de **Gié en Champagne**, a. de 30 a., et Fleurestanne Elisabet ROUGÉ sa fme de 24 a., avec un garçon et une fille de 7 et de 3 a.

Boulangers.

5. Jean ALIBERT de **S^t Ipolite** aa. de 35 a. et Susanne CANREDON sa fme de mesme a., avec un garçon et une fille de 2 a. et de 7 mois, et Isabeau GOURDON leur tente de 56 a.
5. Charles MUNIER de **proche de Die** aa. de 40 a. et Marthe JUILLIEN sa fme a. de 35 a., avec deux garçons et une fille de 4 a., de 3 et d'un mois.
4. Barthelemy COUDOULOUS de **Montpelier** a. de 40 a. et Marie ESPAGNE sa fme a. de 30 a. avec une fille et un garçon de 12 et de 2 a.

Charpantiers.

4. Estienne CHAUFFER de **Dieu le fils en Dauf.** aa. de 30 a. et Gillete MABERNET sa fme a. de 28 a., avec un garçon de 2 a., et Paul CHAUFFER son frere de 25 a. travaillans ensemble.

Menuisiers.

2. Jaques THOMAS de **Guiras (Gluiras) en Vivarès** aa. de 32 a. et sa sœur a. de 30 a. Elle est revandeuse de fruit.

Maistres ou Maistresses d'école.

1. Jeanne VILOTTE de **Giens sur Lhoire** a. de 30 a.
1. Marguerite MOUTARDIER de **S^t Ipolite** aa. de 40 a.
3. Jean ROUGÉ demeurant a Colombier, de **Champagne**, aa. de 26 a., et Marie JANSON sa fme a. de 30 a. avec un fils de 2 a.

Brasseur de Biere.

5. Jaques ROUGÉ de **Montelou (Monteloup) en Champagne** aa. de 57 a. et Jeanne DANBONNET sa fme a. de 45 a., avec 4 enf. en ville dont il y a une fille chez M^r BRUN qui est desja inscrite ; les autres 3 sont un garçon et 2 filles de 18, de 15 et de 9 a.

Tisserants.

3. Jacob AUDIBERT de **S^t Ipolite** a. de 30 a. et Isabeau JERVUSSE sa fme a. de 24 a. avec un garçon de 2 a.
2. Isaac JOSSAIT de **Guise en Picardie** aa. de 38 a. et Madelaine TOUFFLET sa fme a. de 24 a.

Massons.

3. Gabriel BOREL de **Merindol en Dauf.** a. de 32 a. et Madelaine VERNET sa fme de mesme a., et Marie BOREL sa sœur serv. de M^r POYA de 22 a.
4. Estienne CAZALLET de **Ganges en Lang.** a. de 40 a. et Marie SABOURNE sa fme de mesme a. avec 2 garçons de 7 et de 2 a.
2. Jean MOREL de la **Faurie en Dauf.** a. de 28 a. et Anne COIN sa fme de mesme a.
6. David TOUCHET plâtrier, de **Montpellier** aa. de 36 a. et Claudine PITTET de Geneve sa fme a. de mesme, avec 2 garçons et deux filles de 11 a., de 9, de 5 et d'un mois. Il est aussy vendeur de potterrie de terre.

Travailleurs à la terre.

5. David VILARET **proche de Nismes** aa. de 40 a. et Marie BRESQ sa fme de mesme a. avec trois garçons de 6, de 3 et d'un an.
4. Estienne SOUVAN de **proche de Die** et Louyse DAUME sa fme a. tous deux de 30 a. avec un garçon et une fille de 6 et de 3 a.
2. Moyse PALADON de **proche de Nismes** aa. de 55 a. et Marguerite RENÉ sa fme a. de 30 a.

4. Paul AUBANEL de **Paunet (Ponet) en Dauf.** aa. de 45 a. et Susanne BERTHET sa fme a. de 40 a. avec une fille et un garçon de 4 a. et de 2 mois.
2. Pierre SERRE de **Marignat en Dauf.** a. de 26 a. et Jeanne SAUSÉE sa fme de mesme a.
4. Pierre BERTHET de **Paunet (Ponet) en Dauf.** aa. de 50 a. et Marguerite TOUFFET sa fme a. de 35 a. avec un garçon et une fille de 18 et de 6 a.
2. Anne BERARD vefve LORARD de **Mizouen en Dauf.** a. de 60 a., et sa fille aa. de 20 a.
1. Madelaine GRIMAUD de (la vallée de) **Quint en Dauf.** a. de 38 a.
3. Blanche DERLENDE de **Bourdeaux en Dauf.** a. de 55 a. avec deux filles de 17 et de 13 a.
2. Jean CHAUSIN de **Sauzet en Dauf.** aa. de 79 a. avec sa fille de 30 a.
2. Madelaine CHERUBIN fme de (en blanc) LA CHAPELLE de **Pontais en Dauf.** a. de 60 a., avec sa fille de 20 a.
2. Justine CHERUBIN fme de Jean Anthoine MARCEL de **Pontais en Dauf.** a. de 54 a., avec sa fille de 18 a.
1. Isabeau RICHARD vefve MONTEL de **Grenoble** a. de 55 a.
1. Susanne GARNIER vefve CLEMENT de **Die** a. de 70 a.
1. Louys DELORT d'**Arné le Duc en Bourgogne** aa. de 14 a.
1. Louys CARRIJOL de **Lyon** aa. de 22 a.
4. Marguerite GROS vefve VACHIER de **Valdromme en Dauf.** a. de 50 a., avec 2 filles et un garçon de 13, de 12 et de 6 a.
2. Louyse GROS vefve BEAUX de **Valdromme en Dauf.** a. de 48 a. avec sa fille de 18 a.
1. Anne PIC vefve de **la Grave en Dauf.** a. de 65 a.
3. Marie ARMENT vefve de **Taulinan en Dauf.** a. de 45 a. avec deux garçons de 14 et de 12 a.
3. Mathieu BERRION quy est a present soldat a la garnison de Geneve, de **Chalancon en Vivarès**, aa. de 55 a., et Marie PONTON sa fme, demeurant icy, a. de 40 a., avec une fille et un garçon de 18 et de 9 a.
2. Marie COURBONNE de **La Tour d'Aigue en Prouvance** a. de 60 a. avec une fille de 24 a.
1. Dianne SILVESTRE de **la Mure en Dauf.** a. de 28 a.
1. Madelaine MARCEL de **poe Laval (Poet Laval) en Dauf.** a. de 60 a.
1. Dianne LANTELME de **Boniel en Dauf. (en Pragela ?)** a. de 50 a.

1. Jeanne MARTIN de **Die** a. de 55 a.
1. Judit DELAPAINÉ de (en blanc) en **Dauf.** a. de 25 a.
1. Le petit M^r DE LA JULIERE aa. de 9 a., du **Dauf.**

Ceux cy sont tous des **Vallées** et pauvres :

2. La vve GRIOT et un jeune enf. de 3 a.
3. Abraham GRIOT, sa fme et un enf. de 3 mois.
3. La vve RAOUL et 2 jeunes enf.
4. La vve SERGENT et trois enf.
2. La vve JAYME et un enf.
7. BONNET, sa fme et 5 enf.
5. La vve PERROT et 4 enf.
2. La vve GUILHAUMONNE et un enf.
5. La vve PELENQ et 4 enf.
1. Catherine BERNARD.
1. Madeleine BRUN.
2. Les orfelins BOREL.

Nous avons aussi d'autres pauvres sur l'estat sans conter ceux qu'on a mis cy devant pele mesle avec les autres :

3. La vve PEYRA du **côté de Marseille** avec 2 jeunes enf.
1. Mad^{ie} HELENE de **Grenoble**.
4. REBOUL de **Dauph.** avec 3 enf.
1. Izabeau LOBONAT de **Dauph.**
3. La vve CARTON et ses enf.
3. La vve POITEVIN et ses enf.
1. Marie REVIOR aa. de 70 a.
1. Izabeau DELAPEYNE du **Dauph.**
6. Jean BOUCHARD de **Champagne** avec 5 enf.
2. Lidie GRAMMON et sa fille du **Lang.**
1. La vve MADIOT de **Gap**.

400

Rolle et villages voisins

(PIÈCE n° 19). *Estat et denombrement des refugies qu'y sont a Rolle et a l'Eglise de Bursin, Coinsin, Gili, Mont.*

1. Mons^r Anthoine GRISOT, Ministre de **Nimes** a. de septente a.
1. Mons^r VILLAR ministre.
7. Mons^r Jean VENEL ministre sy devient a **Villevielle en Lang.** a. de 60 a. et dem^{ie} Marguerite BLANCHET sa fme a. de 54 a. qu'y ont deux garçons et troix filles.
2. Mons^r BIBOT a. de 70 a. et Mad^{ie} sa sœur a. de 72 a. Et Madame DE LIGNON avec un filz et deux filles.

4. Mons^r DE SOSIGNY son frere a. de 60 a. madame sa fme de mesme a. avec trois dem^{ies} leurs filles l'une mariée avec M^r le chatelin de Mont (1) et les autres deux sont avec M^r leur père.
2. S^r Louis MARCHAND faiseur de Bas de **Nimes** a. de 27 a. Et Issabeau MIRABEAU sa fme a. de 32 a.
4. Pierre BERARD mar^{ant} de **proche Valence en d'auph.** a. de 50 a., et Ester TESSIÉ de **Macon** sa fme a. de 35 a., ilz ont deux petites filles.
1. Dem^{ie} Suzon BRUN du **dauph.** a. de 32 a. faizant profession de negosse.
4. André SOULERO du **diosse d'Uzes** a. de 34 a. et Jeanne COURCHA sa fme avec deux petites filles.
1. Jean Marq LARUE (DE LARUE) de **Coulonge (Collonges dans l'Ain)** travailleur a. de 50 a.
3. Pierre L'ORENGE de **Nyon en dauph.** m^e Bastier, veuf et fiencé il a unne fille de l'a. de 14 a.
2. Claire PEIRARDE veufve du **Vivares** a. de 35 a. avec unne fille de 10 a.
2. Anthoine CABROL, Cordonnier de **Nimes**, a. de 60 a. et margueritte GIMEL sa fme.
2. Jean CABROL filz dud., m^e Taneur a. de 22 a. avec sa fme de mesme a.
1. David SAL de **Sauve en Sevenes** m^e Taneur.
5. Pierre TRANCHA du **dauph.**, du lieu de **Dieulefilz**, Granger dez Utins, a. de 60 a. Et Judic BOUVIER sa fme a. de 54 a. ayans troix garsons de 24, 18 et 16 a. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n^o 59. Leur fils André TRANCHAND. Natifs de **Taulignan en Dauph.**)
3. André GOUILLAC du **pays de Ges** Tisserand a. de 30 a. Et Eslissabet DESCHANS sa fme et un petit garson.
1. Pierre GOUILLAC son frere a. de 26 a. tisseran.
2. Jaques DUBOIS hoite et pastissier, du **poussain (Le Pouzin) en Vivarès** a. de 30 a. Et Suzanne PELISSIER sa fme a. de 30 a.
4. David ROQUES mar^{ant} de la **Canne En lang.** a. de 60 a. et marie FROMEN sa fme a. de 50 a., avec un garson de 14 a. et unne fille de 18 a.
5. LABEAUCHE marechal a. de 35 a., sa fme et troix Enf.
5. S^r Henry GRISSOT mar^{ant} de **Nimes** a. de 32 a. Et dem^{ie} DE DURAN sa fme de 25 a. avec troix jeunes garsons.

(1) Une fonction, pas un nom de famille.

3. Marie IMBERT veufve du **montalimart en dauph.** a. de 44 a., faizant le mestié de tailluse avec un garson de 18 a. et unne fille de 13 a.
2. Jean MATHIEU de **la breme (La Bréole) En provence** a. de 30 a. et Glaudinne SAUVAN sa fme du **dauph.**
6. S^r HENRY Regent de la ville de **revel En Lang.** a. de 35 a. et sa fme du mesme a. avec trois garsons et unne fille.
1. Jeanne VILERETTE dud. **Revel** a. de 30 a.
1. Marthe GUERINNE de **Congen (Congénies)** a. de 18 a.
3. Charles COUDOUNGAN (1) du lieu de **Coudougnan (Coudognan) En Lang.** M^e Cordonnier a. de 33 a., et sa fme 30 a. avec unne petite fille.
2. Issaac MATHIEU de **la breulle (La Bréole,** sans doute le même lieu que pour Jean MATHIEU) **En provence** a. de 60 a. M^e cordonier et sa fme a. de 53 a.
8. Moysse MOURIÉ pastissier a. de 35 a., de **baiseluay (?) En dauph.,** sa fme a. de 34 a. avec 2. garsons et trois filles, et Pierre MAURIÉ (sic) son frere a. de 28 a.
1. Judic LAUVIE de **privas en Vivares** a. de 60 a.
1. Pierre MARSEILLE de **picardie** a. de 24 a.
1. Suzon PELISSIER du **pays de Ges** a. de 20 a.
1. Pierre GRUET de **provence** a. de 50 a. travailleur.
3. Mad^{me} DURAN veufve a feu M^r DURAN ministre a. de 60 a. avec deux filles, l'unne veufve a. de 35 a. et l'autre 18 a.
2. Mons^r DE MAZEL Colonel de **Fontaine François** a. de 65 a. Et madame sa fme a. de 30 a.
1. Issabeau GAUTIÉ de **St Sauveur en dauph.** a. de 25 a.
1. Rachel CAVOY de **Montauban** a. de 25 a.
1. Marie VEIRAGE de **nimes** a. de 18 a.
4. Suzenne MATHIEU veufve de **provence** a. de 60 a. avec un garson et deux filles.
3. M^r Imbert PERREAU notaire et ad^{at} de **Bussy (Buxy) en bourgogne** a. de 65 a. avec son fils ainé chirurgien et unne fille de 22 a.
3. Abraam, Estienne et Claude ANDREZ frères Travailleurs de Terre garsons de bon age.
5. Jaques VERNET M^e Tailleur, de **Floura en gibaudan (Florac en Gévaudan)** a. de 36 a. avec sa fme et trois filles.

(1) Dans *Bulletin*, 1913, p. 146, Charles CODOGNAN. (Par la Baronne de Charnisay).

3. Madame DUVAL de **Gez** a. de 60 a. avec deux filles unne de 26 a. et l'aut. 20 a.
1. Mathieu BOUNETON garçon Tailleur du **Vivarets** a. de 18 a.
7. Benoit CHARIERE M^e potier de **Voutte en vivares** a. de 48 a., avec sa fme et 5 garsons. (**La Voulte**).
4. Mathieu GAILLARD M^e Cordonier de **Nimes** a. de 30 a., sa fme et 2 jeunes Enf.
1. Jean Pierre NOGUIÉ de **quissa(c) En lang.** cordonier a. de 22 a.
5. Jean COUNAL chapellier du **dauph.** a. de 42 a. avec sa fme deux jeunes garsons et unne fille.
3. Jean François GRAISSE de **Cret En dauph.** a. de 35 a. avec sa fme et un Enf.
3. Jean BLANC de **Cort En dauph.** avec sa fme et un Enf., luy a. de 34 a. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 58).
1. Alexandre BLANC son frere a. de 22 a.
3. Mons^r GUICHANEAU (GUICHENON) ad^{nt} de **macon en bourgogne** avec sa fme et un garson.
2. Mons^r GUICHANEAU (*Id.* ; en 1693, frère du précédent) son beau frere chatelin de Begnin (1) a. de 45 a. avec sa sœur a. de 22 a.

Bursinel

1. Jean PAULHAN de **Nimes** facturier en soye et en laine a. de 25 a.
 2. Jean BARANDON de **Veauvert En lang.** tisserent en thuille a. de 40 a., Et sa fme mesme a.
 3. Pierre PERÉ (DERÉ ?) du **pays de Ges** Et sa fme, travailleur en terre a. de 35 a. avec un Enf.
 1. Jeanne Françoise MICHEAU du **pays de Gez**, a. de 18 a.
 1. Jeanne PLANCHE de **Bresse** a. de 70 a.
- 156 a Rolle.

Vilage de Bursin et de Veinsy et de Gili (Bursins, Vincy, Gilly).

1. Claude ROUSSEIN DE LA COMBE, chirurgien de **dye En dauph.** a. de 24 a.
2. Estienne MARSEL de **Marignac En dauph.** charpentier a. de 30 a. Et sa mere a. de 60 a.

(1) Une fonction, pas un nom de famille.

4. Issabeau DELAPEINE veufve, de **marignac En dauph.** a. d'anv. 60 a., Et son filz François ARMAN a. de 30 a. vigneron avec sa fme Et Jean ARMAN son frere a. de 20 a. travailleur de Terre. (En note dans la marge) : La meme est dans le Role de Morges.
5. Jean BRUN de (et ?) BERTON (1) de **Vacheres En Dauph.** a. de 40 a., masson, sa fme deux garçons et unne fille.
4. Pierre SOULIER Vigneron de **près de Valence en Dauph. Dauph.** a. de 30 a., Sa fme et un petit enf. et son frere a. de 25 a.
2. Anne GIRON veufve de Jean AUDO de **Gilié (Gillers) En champagne** a. de 65 a., son filz Claude AUDO a. de 25 a. travailleur.
3. Jean AUDO son frere cordonier a. de 27 a. avec sa fme et un petit Enf.
1. Charles GUERIN de **Die en dauph.** vigneron a. de 24 a.
1. Claude LAPEINE de **Mengla (Le Mainglas) En dauph.** fille a. de 50 a.
4. André ROUSSIN marechal de **Colonge** a. de 35 a., sa fme et deux Enf.
1. Issaac ROUX chirugien de **Montagnac En lang.** a. de 26 a. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 95).

Veinzel (Vinzel)

2. Gilles Fussy de **Vivares** a. de 45 a. travailleur avec sa fme.

Village de Gely (Gilly).

1. Barthelemy ROUVIERE travailleur de Terre a. de 60 a. du lieu de **St Jean de Serres En lang.**
2. Barthelemy ROUVIERE son filz a. de 30 a., marié avec Margueritte LARMETTE de **Veauvert En lang.**
3. Jean ROUVIERE son aîné a. de 40 a. sa fme et un petit enf.
3. La veufve POITAVIN de **Veauvert En lang.** a. de 40 a., avec une fille de 18 a. et un garçon de 7 a. (En marge : Est comprise au Rolle de Morges).

(1) Il semble que deux inscriptions aient été amalgamées, et de plus que BERTON ne soit autre que le Jean CARTON de la pièce n° 21 (à Bursins, bailliage de Romainmôtier) ; là aussi il y a une femme, deux fils, une fille, et les **Vachères** comme lieu d'origine.

La présence dans ce rôle n° 19 de quelques réfugiés de Bursins vient de ce que ce village est situé près de Rolle ; mais il faisait partie du bailliage de Romainmôtier (et Coinsins de celui de Nyon), tandis que Rolle était dans le bailliage de Morges.

5. Pierre MERGUE a. de 40 a., de **Sauve En lang.** sa fme et trois petis Enf.
3. Adam GERARD de **Trebe (?) En dauph.** a de 34 a. Et sa fme avec un petit Enf.
1. Jaques BERTRAN M^e d'escolle, de **dauph.** a. de 30 a.
1. Ester BALLON veufve de (la vallée de) **quint En d'auph.** a. de 40 a.
1. Jean SOULIÉ de **St Ypolitte En lang.** a. de 23 a.

Mont

1. Le S^r DUCROS regent dud. lieu.

51

Bailliage de Moudon

(Pièce n° 17). Ce rôle existe en deux exemplaires, l'un du mois d'avril, l'autre d'octobre, d'où de petites différences entre eux : âges augmentés, quelques morts, naissances, départs et arrivées. Le premier rôle porte : *Le V : (énéritable) Consistoire de Mouldon a par obeissance au mandat Ballival à lad. V : Chambre adressé, datté du 4^{me} Avril 1698, fait le Roolle des françois Refugiez qui sont riere son Diocese, comme cy apres. Il se termine par : Fait et passé Consistorialement audit Mouldon souz le sceau a ce requis et signature du secretaire sousigné ce 5^{me} Avril 1698. J. P^{re} DUPERRON.*

Le second rôle est aussi de la main de DUPERRON, mais non signé ; étant le dernier en date, c'est lui qui est reproduit ici.

(Au dos) : *Etat des Refugiez de Moudon. Reçu ce 15. d'octobre 1698.*

(En tête du texte) : *Roolle des Refugiés françois qui sont riere le Diocese de Mouldon sans comprendre ceux qui sont venus en dernier lieu des Vallées, fait le 5^{me} 8^{bre} 1698.*

Refugiés qui sont à la Charge de l'Estat.

Michel BOURLOT du **Pragelaz** aa. d'env. 67 a., Mannouvrier. Sa fme de mesme a. Et trois enf., l'aisné aa. de 33 a., l'autre de 23 et l'autre de 18 a.

La Vefve de Jean GUILLAUMONT du **Pragelaz** aa. d'env. 39 a. (Jean G., mercier, vivait encore au mois d'avril), Et trois enf., l'un aa. d'env. 9 a., l'autre de trois et l'autre d'env. 3 mois (pas encore né en avril).

Marie PINATTEL **dudit lieu** aa. d'env. 63 a.

Marie BERNARD Vefve **dudit lieu** aa. d'env. 65 a. et sa fille aa. d'env. 17 a.

La Vefve d'Esthienne GRIOT **dudit lieu** aa. de 63 a. et sa fille aa. d'env. 29 a.

Jean VALLON de **Gap en Dauph.** aa. d'env. 51 a., peigneur de chanvre, Sa fme aa. de 34 a. Et deux enf. l'un aa. de 7 a. et l'autre d'env. 3 a.

Judith BONTOUX sourde aa. d'env. 26 a. (**dudit lieu**). (Voir aussi p. 505, Judith BOUTU, BONTU).

Esthienne BOREL du **Pragelaz** aa. d'env. 43 a. Mannouvrier, Sa fme de mesme aa. Et trois enf., l'un aa. d'env. 15 a., l'autre de 7 et l'autre d'environ demi an.

Catherine BOURLOT **dudit lieu** aa. d'env. 31 a. (célibataire).

Michel CHAMP de **Fenestrelles** aa. d'env. 45 a., Tanneur et Mannouvrier, Sa fme aa. de 38 a. Et 4 enf. l'un aa. d'env. 12 a. l'autre de 10, l'autre de 7 et l'autre de 2 a.

Anne GARCIN Vefve de la **Vallée de Queyras** aa. d'env. 53 a., une fille aa. d'env. 15 a. (non recensée en avril) et un fils aa. de 13 a.

Isabeau OLIVE orpheline incommodée aa. d'env. 26 a.

La Vefve de Jaques FERRATTON du **Vivaretz** aa. d'env. 33 a. Et deux enf., l'aisné aa. d'env. 15 a. et l'autre d'env. 9 a.

Thomas PASSET du **Pragelaz** aa. de 43 a. Mannouvrier Et sa fme de mesme a.

Paul BARETH de **Corp en Dauph.** aa. d'env. 45 a. Extirpeur, Sa fme aa. d'env. 49 a. (en avril : 3 enf. de 11 a., 5 a. et 2 a. et demi ; pas dans le rôle d'octobre).

Jeanne BARETH aa. de 39 a.

Izabeau BARETH aa. d'env. 49 a., ses sœurs.

Izabeau TOUCHET de l'Eglise de **la Mure** aa. de 20 a.

Marie SEYMARD de **St Auban en Dauph.** aa. d'env. 33 a. incommodée.

Izabeau ROUX du **Vivaretz** aa. d'env. 43 a.

Esthienne BONNET du **Pragelaz** aa. d'env. 53 a. (maçon), Sa fme aa. de 51 a. presque tousiours malade, Et deux enf. l'un aa. d'env. 17 a. et l'autre d'env. 14 a.

Louise BOUSSELLER Vefve de Matthieu DEBUZ de **Chastillon sur Loin** aa. d'env. 68 a. Incommodée.

Catherine JORDAN de **Chastillon en Dauph.** aa. d'env. 38 a., son fils est à Berne.

Pierre BLANC de **Fenestrelles en Pragelaz** aa. d'env. 48 a. Esguilletier, Sa fme aa. de 39 a., alictee dès passé 2 ans pour une maladie incurable qu'elle a a une jambe, Et deux enf. l'un aa. de 7 a. et demi et l'autre d'env. 2 a.

Estienne BLANC son frere aussi Eguilletier aa. d'env. 23 a.

Paul SECON de **Meins (Mens) en Dauph.** aa. d'env. 75 a. (sans métier), sa fme aa. de 53 a. (En avril : deux fils, l'aîné de 21 a. fort incommodé de ses membres et atteint du haut mal, ayant une bageoire de pension par mois de LL. EE. ; l'autre fils de 16 a.).

Marie PELLAT aa. d'env. 9 a., petite orpheline. Elle a 3 livres 10 sols par mois de pension de LL. EE.

La Vefve de Jean CLARET de **Desagne en Vivaretz** aa. d'env. 32 a. 1/2. Et deux enf. l'un aa. de 6 a. et l'autre de 7 1/2 (un fils et une fille).

Catherine LAURENT Vefve de Claude RIPPET de **St Auban en Dauph.** aa. d'env. 81 a.

Izabeau HELENE Vefve, de (la vallée de) **Queyras** aa. de 63 a. Et son fils aa. d'env. 23 a. Cordonnier.

La Vefve d'Anthoyne PLAUTE de **Villeperly (Villeperdrix ?) en Dauph.** aa. d'env. 45 a. et une fille aa. d'env. 14 à 15 a.

Julie ROINE Vefve de Jaques GUILLERMON du **Pragelaz** aa. d'env. 76 a. Et sa fille aa. de 38 a. 1/2.

Marguerite COMTE **dud. lieu** aa. de 22 a. 1/2 orpheline et incommodée.

Marie Vefve de Moyse GUYOT malade des longtemps aa. d'env. 66 a., du **Pragelaz**, Et trois enf., le fils aa. de 15 a. 1/2, une fille aa. d'env. 27 et l'autre d'env. 17 a.

La fme de Felix PEREGRIN de **Montmerran en Dauph.** aa. de 39 a. Et trois enf. l'un aa. d'env. 5 a. 1/2, l'autre de 3 a. 1/2 et l'autre d'un an et demi. Led. PEREGRIN, vivant de son travail luy seul. La Mere dudit PEREGRIN aa. d'env. 93 a.

Jean PELOU du **Dauph.** demeurant avec David BOUILLIA-NOZ son parent, aa. d'env. 25 a., orphelin et incommodé du Haut mal.

Led. BOUILLIA-NOZ de (la vallée de) **Quinte en Dauph.** aa. d'env. 43 a. Sa fme aa. d'env. 38 a., Et trois enf., l'aisné aa. d'env. 8 a., l'autre d'env. 7 et l'autre de 3 a. et demi.

Anne TREMOLLETTE du **Vivaretz** vefve aa. d'env. 61 a.

Marguerite TREMOLLETTE sa sœur aa. d'env. 56 a.

La fme d'Hubert RICHARD de **Chaalon sur Saune** aa. d'env. 39 a. Et deux enf. le masle aa. d'env. 7 a. 1/2 et la fille d'env. 3 a. et demi, infirme. (En avril, parmi ceux qui ne sont point à charge, le S^r Hubert DE RICHARD, marchand

de **Chalon-sur-Saône**, sa fme et 3 enf. de 7 a., 3 a. et 18 mois).

Refugiés qui ne sont point à charge.

Jean BELON de la **Vallée de Queyras** aa. d'env. 43 a. Marchand Quincallier, Sa fme de mesme a.

Jean BOUTOUX de **Gap en Dauph.** aa. de 34 a. 1/2 Marchand, Et sa fme aa. d'env. 33 a.

Jaques BOUTOUX son frere aussi Marchand aa. d'env. 28 a.

Jeanne BOUTOUX leur sœur aa. d'env. 33 a.

Pierre MAUDUETZ de **Gap en Dauph.**, Cordonnier, aa. d'env. 28 a.

Le S^r Pierre LIONS d'**Embrun**, aa. de 65 a., Marchand, Et trois enf., le masle aa. d'env. 15 a., l'une des filles aa. d'env. 17 a. et l'autre d'env. 16 a. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 171. Marchand à Neuchâtel en 1710. Lui-même ou son fils ?).

Jean SEYMARD de **St Auban en Dauph.** aa. d'env. 35 a. negociant.

Pierre BERTHOUD du **Vivaretz** aa. d'env. 33 a. negociant.

Guillaume PERROT de **Corbigny dans l'Yvernois** aa. d'env. 86 a., Sa fme aa. de 79 a. Et un fils nommé Jean aa. d'env. 33 a. aussi Cordonnier.

Jacob LENTILLY d'**Is sur tilleès, duché de Bourgogne**, Serurier et Marchand aa. de 47 a. Sa fme aa. de 45 a. Et son fils aa. de 16 a.

Claude ROCHE du **Velé (Velay) près du Vivaretz** Marchand et Chappellier aa. de 37 a. Sa fme qui est du pays aa. d'env. 35 a. Et deux enf. l'un aa. de 5 a. et l'autre d'env. 2 a.

Paul ROCHE son frere aussi Chappellier aa. d'env. 49 a.

Izabeau ROCHE leur niepce Cousturiere aa. d'env. 23 a.

Henry FELIT du **Vivaretz**, Tailleur aa. d'env. 31 a.

Catherine PERRON Vefve de Daniel JOLY du **Pragelaz** aa. d'env. 53 a. Et Jean JOLY son fils Marchand aa. d'env. 25 a. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 51. De la **Rua en Pragela**).

Marie PERRON sa sœur aa. d'env. 50 a. Et Jaques JOLY son fils aussi Marchand aa. d'env. 23 a.

Charlotte DEBUZ de **Chastillon sur Loin**, aa. d'env. 31 a., Cousturiere.

Le S^r Pierre DELARBRE de **Sedan** aa. de 58 a. Armurier, Sa fme en secondes Noces aa. d'env. 41 a. Deux fils et une fille, l'un des fils aa. d'env. 19 a., l'autre de 15 a. et la fille de 19 a. Et deux orphelins enf. de sa fille, le garçon aa.

d'env. 9 a. et la fille d'env. 7 a. (En avril, ces orphelins sont appelés Samuel et Marie MORUS). (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste A. n° 102. DE L'ARBRE, de **Sedan**, armurier, habitant à Travers. Est-ce le même ?).

Le S^r Pierre LEAUTIER de **St Bonnet en Chanssau (Champsaur)** Marchand, aa. de 43 a. Sa fme aa. de 41 a. Et quatre enf. l'un aa. de 17 a., l'autre d'onze, l'autre de 6 et l'autre d'un an et demi.

Jaques PASTRE du lieu des **Granges en Dauph.** aa. de 55 a. Marchand, Sa fme aa. de 45 a.

Magdelaine PASTRE sa sœur aa. de 43 a.

Daniel BEDARD, d'**Ancelles en Dauph.** aa. de 38 a. Marchand, Sa fme aa. de 23 a.

Susanne BEDARD sa sœur a. de 18 à 19 a.

Jacob BEDARD son frere aa. de 32 a. aussi Marchand Et sa fme de mesme aa. Et un enf. aa. d'env. 1/2 a.

Anne MOREL du **Cordeac en Dauph.** orpheline aa. d'env. 30 a.

Justine REVOL de **Meins (Mens) en Dauph.**, aa. de 29 a., Cousturiere.

Le S^r CHOVENC (ailleurs, Achille CHAUVAN) Regent d'escole aud. Mouldon aa. d'env. 63 a., du **Vivaretz**.

La fille de la Vefve de Claude RIPPERT de **St Auban en Dauph.** aa. de 33 a.

Jean RIPPERT son frere, aa. d'env. 37 a., Cordonnier, et deux enf. l'un aa. de 6 à 7 a. et l'autre d'env. 8 a.

François CHAMP du **Pragelaz** aa. de 51 a. Mannouvrier Et sa fme aa. de 47 a.

Foelix PEREGRIN de **Montmerran en Dauph.** aa. d'env. 43 a. (laboureur) vit de son trav. mais sa famille est a charge comme est desja marqué cy devant.

Isaac ROCHEBLOINE de **Desagne en Vivaretz** aa. d'env. 41 a. Mannouvrier il vit de son Labeur.

Salomon VALON de **Gap en Dauph.** aa. d'env. 24 a. negociant.

Isaac VIRIDET de **Chaalon sur Saône** aa. d'env. 18 a.

Pierre LEOUSON de **Lauriol (Loriol) en Dauph.** aa. de 51 a. drappier, Et trois filles, l'une aa. de 14 a., l'autre d'onze et l'autre de 3 a. et demi. Ils sont sur l'état de L. E.

Louis HELANÇON de **Montelimar** aa. d'env. 61 a. drappier.

Pierre MAURIN de **Comboivin** aa. d'env. 40 a. aussi drappier.

Jaques EUSTACHE de **St Fortunat en Vivaretz** aa. de 27 a. drappier.

David TAPERON de **la Coucourde en Dauph.** aa. d'env. 32 a. aussi drappier.

Jaques DAISCOUR de **Bay sur Bay en Vivaretz** aa. d'env. 26 a. Chirurgien et perruquier.

Theodore LENTILLY de **Couche en Bourgogne** aa. de 22 a. Compagnon serrurier.

Michel CHIROUGE de **Valence en Dauph.** aa. d'env. 28 a. Cordonnier. Sa fme aa. de 25 a.

Jean BONTOUX de **Gap en Dauph.**, aa. de 27 a. Tanneur. Sa fme qui est du pays aa. de 26 a. Et une fille aa. d'env. un an et demi.

Jean BOURILLION d'**Auvergne** Sabottier, aa. d'env. 46 a. Sa fme en secondes Noces aa. d'env. 26 a. Et 4 enf., le plus petit estant fort jeune ; demeurant à Bressonnaz dessus.

Isaac GARIN de **Valence en Vivaretz (en Dauph.)** aa. d'env. 50 a., Cordonnier Et sa fme de mesme aa.

Demoiselle Susanne BLAIN d'**Aspre en Dauph.** aa. d'env. 25 a. fme de Mons^r Philibert DULAC aa. d'env. 45 a., de **Bonne (Beaune?), duché de Bourgogne**, Apoticaire, Associé avec M^r FABRY.

(PIÈCE n° 13). Au dos : 7^e Avril 1698. *Estat des Reffugiés dans les paroisses de Courtilles et de Mezières.*

*Estat des Refugiéz en la paroisse de Courtilles
du 7^{me} d'Avril 1698*

A Lucens.

Le S^r Gabriel GAUTIER, d'**Annonay**, aa. de 67 a., Regent d'Eschole, Demois. Helene DE S^t AMOUR sa fme de 42, nont rien aporté dans ce pays, Et quoy que de bonne famille ils sont extremem^t necessiteux. Jusques Icy Ils se sont entretenus par le moyen de la Regence qu'ils ont Exercée dans ce lieu l'espace de 13 ans au contentem^t du public, aujourd'hui a cause de leurs viellesse et grandes Infirmités ne peuvent plus exercer lad. Regence, suplient tres humblem^t d'estre mis sur l'Estat.

S^r Isaac VIRRAT (VEIRAT ?) marchand Confisseur de **Roybon en Dauph.** d'env. 35 a. ; Claudine PROVENÇAL sa fme aa. de 28 a. Ils ont une fille de 22 mois, s'entretiennent de leur negoce.

Maistre Jaques PASTRE Cordonnier de **Soucheres en Pragelaz** aa. de 43 a., et Marie PASSET du **mesme lieu** d'env. 36 a., avec trois Enf., dont l'ainé est de 12 a., le second de

huict et le dernier de 4 et demy. Il a avec luy Magdelaine PASSET sa Belle mere du **mesme lieu** aa. de 65 a. Il entretient toute sa famille par son métier.

Anthoine BESSAU de **Paillaz en Auvergne** aagée d'env. 70 a. fort Caducque, est entretenue par les Charités des particuliers.

Marie BILLAT de la **valée de Prazgelaz** aa. de 42 a. assés Infirme, avec sa fille Marie heue de Jean PRAZ son mary decedé dans leur pays avant quelle en sortit, entretenues à peu pres des Charités des particuliers.

Magdelaine BILLAT sœur de lad. Marie de 32 a., quy est aussy à peu pres entretenue des Charitéz des particuliers, comme aussy en quelque manière infirme.

Jean MATIGNON de **Maseres en Comté de Foix** de 51 a. Chirurgien de profession subsiste par sa vocation.

Jean LANTERME de **Soucherres en Prazgelaz** d'env. 55 a., Susanne PUSTE sa fme aa. de 52 a. Ils ont trois Enf., dont le premier est un garçon denv. 18 a., le second une fille de 16 a. et le dernier une fille d'env. 14 a. S'entretiennent en gardant le bétail du lieu, et par quelque autre travail.

Pierre FAURIER de **Baurepaire en Dauph.** denv. 14 a. orphelin de pere et de mere neantmoins sous le soin de dame Jeanne VERTILLAT quy a esté mariée dans le lieu dès son Refugie, à fut le s^r Claudy BADOUZ. Il tire du subside de L. Ex. un Escu et demy par mois dont sa grand mere l'entretient.

Elisabeht d'AUTENECOURT de **Sortilles (Is-sur-Tille) duché de Bourgogne** aa. d'env. 24 a. est en service chez le s^r David BALLIF.

Elisabeth CHAUMIER d'**Annonay au Vivarets** d'env. 20 a., est a service chez Mons^r le diacre FRANC.

A Forel

Mathieu MICHEL du **Marsel en Vivarets** garçon aa. de 36 a., na rien emporté et subs. par la Regence de l'Eschole quil a heu aud. Forel.

A Crémín

Anthoine CHAMPENDARD de **Paillaz en Auvergne** (1) denv. 36 a. n'a rien emporté et subs. par son trav. Il s'est marié Il y a env. 4 a. avec une fille refugiee de **Zeyrauan (?) en Lang.**

(1) Dans le dénombrement de 1693, **Paillat**, lieu d'origine, a été pris pour un nom de famille par les recenseurs. Voir *Bull.*, 1933, p. 211.

Elle sapelle Magdelaine RAIMOND., Ils ont un garçon d'un mois. Ils subs. par son metier de sabottier et par autre travail.

A Louvattens (Lovattens).

Jean BESSAU de **Zeyrauan (?) en Lang.** d'env 50 a., sa fme de mesme aa., Il est Sabottier, et est Berger du Betail dud. Louvattens, Ils ont deux garçons et deux filles, dont l'ainée est une fille de 18 a., le second est un fils d'env. 15 a., la 3^e une fille de 12 a., le dernier est un garçon d'env. 4 à 5 a., Ils ont esté entretenus jusques a present en partie des Charitéz des particuliers.

A Courtilles (Curtilles).

Une vielle et Ancienne fme fort aa. que Monsieur le Ministre CURCHOD a charitablement entretenu à ses frais chez luy dès plusieurs années et ou elle est encor presentement, ne pouvant plus gagner sa vie, estant de la derniere necessité de pourvoir à son Entretien pr. l'advenir. Elle s'appelle Judicht SEMUR, de **Dauph.**

A la paroisse de Mézières.

Isaac RAYMOND, aa. d'env. trois vingts a., sa fme d'env. cinquante, Ayans deux fils tous Sabottiers, l'ainé d'env. 22 a., Et l'autre d'env. dix neuf., vivans de leur trav. sans estre à charge à personne.

Jaqueline vefve de fut Jean ROUX de quarante a., un fils de 14 a. n'estans a charge a personne.

Marie CHAMPENDARD Vefve, de 50 a. avec trois filles et une niece toutes grandes lesquelles ne sont non plus à charge à personne.

Jean MENSER de Cinquante a., sa fme de quarante, avec trois filles, lune de 18 a., lautre de 14 et la troisieme de deux et demy. Ceste famille n'estant à charge a personne.

Catherine DORAND, aa. d'env. 55 a. avec son fils Mareschal de son metier d'env. 26 a., lesquels ne sont aussy à Charge a personne.

André MARTIN aa. de passé trois vingt a. presque aveugle, et fort Incommodé d'autre Coté qui est a Charge a l'Etat et aux particuliers. Et quy reçoit vingt batz par mois à Moudon de L. Ex. nos Souverains Seigneurs.

(PIÈCE n° 23). *Vilarzel (Villarzel), Touchant les Refugiés.*

En vertu d'un mandat Ballifval datté du 4^e du present mois ; portant que par ordre de Leurs Excellences de Berne

nos Souverains Seigneurs, L'on eût à dresser Incessamment un Roolle des Refugiés qui sont dans cette paroisse, specifier Leurs noms Leur aages Leur sexe Leur vacations, et en fin Ceux qui sont à Charge de L'état ou non,

En obtempération duquel Commandement enqueste ayant été faite pour sçavoir Les Refugiés qu'il pourroit avoir, et demeurant dans La paroisse de Villarzel ; Il ne s'en est point trouvé à La reserve d'une nommée Anne FRIDIT du **Vivaret**, se disant estre fme d'un nommé Anthoine RAND qui doit estre aux **vallées du piedmont**, Aagée d'env. 30 a., ayant une fille de L'aa. de sept a. qui va à L'aumone ; et Laditte mere va glaner et à esté assistée la presente année de quelque peu d'argent des pauvres ; ainsi expédié ce 5. Avril 1698 et par le Secretaire du Consistoire dud. Villarzel signé.

A. DE MIEVILLE.

Bailliage d'Orbe et d'Echallens

Une seule pièce, ne concernant que la ville d'Orbe :

(PIÈCE n° 18). Au dos : *Estat des Refugiés d'Orbe, Envoyé par M^r LAUTIER ce 12. 9^{bre} 1698.*

En tête : *Estat des Refugies D'orbe Ce 24^{eme} Juilhet 1698.*
Premier

Monsieur Le ministre PAGESY de **St André En Sevennes** aa. d'env. 53 a. et madame Son Epouse env. le mesme aa. et mademois^{ne} Sa filhe env. 15 a.

Jaques REINAUD Escuyier S^r de COLLENT de la ville du **pont de velle En Bresse, Gouvernem^t de Bourgongne**, aa. d'env. 54 a. et madame son Epouse de 60.

Le S^r Jean FRERE du **pont de velle En bresse**, D'env. 30 a. march^t Confisseur et sa fme de 25.

Louis GENEVOIS march^t Drappier aa. Denv. 45 a. du Lieu de **la mure En Dauph.** et marié LEGER sa fme aa. de 40 a. avecq 4 Enf. Scavoir 3 fils et une filhe lainé de 17 a. le second de 15 le 3^{me} de 2 et la filhe de 3. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 154).

Le Sieur Jean CHASEL du **Vivaraix** aa. D'env. 30 a. marchant Drappier .

Le Sieur Jean GAILLE march^t Drappier de **vesq En Dauph.** aa. Denv. 40 a. et sa fme Denv. 35 ayant 3 Enf. deux malles et une filhe le premier aa. Denv. 9 a. Le second de 7 et la filhe Denv. 2 a. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 201, Jean GUEILLE).

Le S^r Paul TOULOUZAN Marchant Toillier du Lieu de **vars en Dauph.** aa. Denv. 45 a. et sa fme de 30 avecq deux Enf. scavoir un fils et une filhe le fils Denv. 16 mois et la filhe de 4 mois.

Le S^r Daniel TOULOUZAN frere au susnommé aa. Denv. 40 a. du **mesme lieu** aussy march^t Toillier promis en mariage avec une Refugie de **Lormary (Lourmarin) en Prov.**

Le S^r Pierre GAILLE aussy march^t Toillier Du Lieu de **Vesq en Dauph.** aa. Denv. 45 a. et sa fme Denv. 40 avecq 3 Enf. Scavoir Deux fils et une filhe Lainé denv. 12 a. et lautre denv. 6 et la filhe denv. 8. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 200. Pierre GUEILLE, frère de Jean ci-dessus).

Le S^r Guillaume BERGETTON de **nisme En Lang.** march^t en mercerie aa. Denv. 35 a. et sa fme 40.

M^e François BENOIT de **la Tauesaire (?) en Auvergne** aa. Denv. 50 a. et sa fme 40 avecq Cinq Enf., march^t En Triege et autres Toilles du pays, Scavoir Deux fils lainé aa. de 16 a. et lautre de 15 mois lainée des filhes 15 a. la seconde 10 et lautre de 3.

M^e Marc Anthoine DELURE Courdonnier de **St Affrique En Rouergue** aa. Denv. 40 a. et sa fme autant ayant Trois Enf. scavoir deux fils et une filhe Lainé denv. 7 a. et lautre de 3 et la filhe de 10 ; plus a este obmis de mettre un (en blanc) de laa. de (en blanc).

M^e Pierre POGOL aussy Cordonnier de **St Affrique** aa. Denv. 35 a. et sa fme autant ayant deux Enf. Lun Denv. 4 a. et lautre 15 Jours. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 124. Pierre POUGEOL).

Honeste (en blanc) RIPER de **valdromme En Dauph.** aagée Denv. 80 a. et deux filhes de son pays qui font des Bouttons avecq elle, sœurs, Env. laa. de 25 a.

M^e Daniel REYMY Serrurier de **Champagne** aa. Denv. 50 a. avecq sa fme Denv. 45.

Iszac TARGES (du pays) de **Trieves En Dauph.** aa. Denv. 30 a. et sa fme Denv. autant vigneron avecq deux fils Lun de 2 ann. lautre de six mois. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 156).

Charles SIMARD de **Bourgongne** Laboureur aa. Denv. 25 a. sa fme autant.

Paul ALHAUT de la **vallée de Susanne (Césanne) En Dauph.** aa. Denv. 50 a. peigneur de Chanvre et sa fine de mesme aa.

M^e Mathieu FRANÇOIS Cordonnier de **Gié sur Sene En Champagne** aa. de 60.

M^e Jacob BALLAIX aussy Cordonnier du **pont de velle en Bresse** aa. Denv. 40 a. et sa fme originaire du pays avecq une filhe aa. de 3 a.

Catherine BOREL vefve de Louis MATHIEU de **Corp en Dauph.** aa. Denv. 50 a. ayant 3 enf. Scavoir un fils aa. de 25 a. une filhe de 18 et lautre de 10. (V. aussy M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n^o 43. Son fils Jaques MATHIEU).

M^e Ellie BALLAIX frere aud. Chasseur du **pont de velle En bresse** aa. Denv. 45 a. sa fme originaire du pays avecq (en blanc).

M^e Thomas PASTRE m^e Tableur d'habits du Lieu de **Souchieres Basses En prajella** aa. Denv. 47 a. et sa fme dautant ayant un fils aa. denv. 15 a. avecq un Garson apprentif aa. Denv. 18 a. et une filhe qui travaille aussy Chès Luy de laa. de 12 a. de plus une vefve nommée Magdelaine JAIME du **mesme pays** aa. Denv. 47 a.

M^e Anthoine DE LEYSERT (DELESSERT) de **la ferté sous Joire en la province de Brie** marechal ferrant aa. Denv. 48 a. et sa fme du mesme aa. ayant un fils aa. de 8 a.

M^e Pierre BRESSON de **Gange En Sevenes en Lang.** marechal ferrant aa. Denv. 45 a. ayant un fils qui est a l'ausanne de laa. de 20 a.

M^e TISSERANT du lieu de **la ferté sous Joire En la prov. de Brie** aa. Denv. 30 a. et sa fme du **mesme Lieu** aa. Denv. 40.

La Vefve (en blanc) du **mesme lieu** sœur des susnomés aa. de 50 a. avecq une filhe qui apprend la profetion de Talheuse aa. Denv. 18 a.

Le S^r Louis DE LEYSERT (DELESSERT) du Lieu de **la ferté sous Joire en la prov. de Brie** faisseur Dodevie (eau-de-vie) aa Denv. 45 a. avecq sa fme du mesme aa. et un fils aa. de 12 a.

M^e Jean PUECH menuziers de **Godognan (Codognan) En Lang.** aa. Denv. 40 a. et sa fme de mesme avecq un fils de 3 ann. et une filhe de 6 mois.

Le S^r BUISSON, Teinturier du **pont En Royant en Dauph.** aa. Denv. 45 a. et sa fme denv. 30 a. naturelle du pays avecq deux filhes lune de 8 a. et lautre de 6.

M^e Jean PRA, Laboureur des **Souchieres basses En prajella** aa. Denv. 43 a. et sa fme denv. 33 avecq Cinq Enf. Laine de 15 a. le second de 12 le 3^{me} de 8 le 4^{me} de 5 et le dernier de 7 mois.

M^e Pierre JOLLY, Tisserant du lieu de (en blanc) **En Champagne** aa. Denv. 45 a. sa fme ayant Resté en france, son fils avecq luy aa. de 18 a.

M^e Abram DES COTTES Laboureur aa. Denv. 50 a. avecq sa fme du mesme aa. avecq deux filhes la prem^{re} aa. Denv. 15 ann. et lautre denv. 20. Ils sont de **loisy En la prov. de brie.**

M^e Samuel DES COTTES avecq sa fme, naturelle du pays, Laboureur aa. Denv. 35 a. de **Loisy en a prov. de brie.**

François PELLICIER manœuvre aa. Denv. 32 a. du Lieu de (en blanc).

Anthoine SERRES boulanger de **Bedarieux En lang.** aa. de 26 a. Sa mere aa. de 45 et sa sœur de 18 a.

M^r Henry BERTRAND Medecin et apotic. demeur' aussi à Yverdun, Directeur de la Bourse, ayant 6 Enf. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste A, n^o 140, et liste B, n^o 50. Henry BERTRAND et son fils Jean-Elie. De **Nyons en Dauph.**).

Bailliage de Payerne

(PIÈCE n^o 18 bis). Au dos : *Rolle des Refugiez de Payerne. Reçu ce 5. 8^{bre} 1698.*

En tête : *Denombrement des familles refugiez, riere Payerne. Le nombre en chiffre marque les années de l'aage.*

7. Mons^r LATELLE, Ministre à **Tremigny (Tréminis) en Dauph.**, 70, et sa fme 50, un fils à Berne apprenti Teinturier, 4 filles, l'aînée gaigne sa vie, tailleuse, les 3 autres de 10 a 14 a., sont avec le pere, tire de pension de la Ville de Payerne 4 sacs, tiers froment, tiers messel, tiers orge, et 8 Ecus blancs.
5. Pierre AUDEOD, 36, sa Mere, 58, un frere, une sœur, 10 et 13 de **St Bonnet en Dauph.**, sa fme fille de Mad. MONTILLON, Marchand meslé paye 20 Florins de habitation.
5. Jean PERRON de la **Vallée de Pragelaz** 35, sa fme sœur d'AUDEOD, Estienne AUDEOD frere du precedent son associé, un valet de boutique Daniel MARTIN, de **Chanceau (pays du Champsaur) en Dauph.** ; Marchand meslé, paye habitation.
6. Noé DES COTTES 56, sa fme Louyse VIEUX de **Dauph.** luy est de **Loisi en Brie**, 4 filles la plus aa. 24, marchand meslé paye habitation.
8. Jean DES COTTES frere du precedent 47, sa fme Anne MAURUZ tous deux de **Loisi en Brie**, 2 masles 3 filles

depuis 1 an à 16, La sœur de sa fme, 45, marchand meslé paye habitation, a encor 2 enf. en Brandeb.

4. Mad. MONTILLON, 3 filles, la 4^{me} mariée au susnommé AUDEOUD, d **Annonay en Vivarets**.

Les suivants sont de la **Vallée de Pragelaz**.

2. Jaques TALMOND 42, sa sœur 46, souvent malade, luy est manouvrier, sa sœur a du pain à l'hospital, c. d. deux fois la semaine.
5. Pierre TALMOND 40, sa fme 40, 3 enf. 1, 3 et 8, les Enf. pain à l'hospital c. d. 2 fois la semaine, ce qui devra estre entendu de tous les autres qui y ont part. Il est manouvrier.
3. Margueritte BONNY 29, 2 sœurs 32, 46, gagnent leur vie par quelque besogne de filles.
3. Jean L'ANTELME 60, Cather. LANTELME sa fme 62, Thomas BONNY neveu du mari, avec luy, 20, sont Epinasseurs.
2. Marie et Susanne TURIN 30 et 40, gagnent leur vie.
2. Jean CANTON 25, Jeanne BISSON (BESSON ?) sa fme 40, a le pain à l'hospital, apprend le mestier de Cordonnier.
3. Marie CANTON, mere du precedent 57 a. 2 filles Susanne et Marie 15 et 17, pain a l'hospital.

Les susnommés sont tous de **Pragelaz**.

4. Felix PASTRE 55 a., de ces **vallées là de riere France**, a 3 enf. avec luy, Susanne, Jacob et Phillippe 9, 11, 14, il en a 2 avec les piemontois nouvellement arrivez, un autre en Aigle 27 Cordonnier, un autre a Manheim. Il a esté Cordonnier, mais depuis quelque temps est fort incommodé des yeux, ce qui l'empêche de gagner sa vie, ne tire rien.
3. Jean ARNAUD du **bas Lang**. 34, sa fme Susanne GARCIN de la **V. de Queiras** 24, un enf. 14 mois, travaille.
1. Jeanne MARTIN Mere de la fme du susnommé, 50, ne tire rien.
1. Catherine ROSSIER 38 a. de **Chaumont en la vallée de Cesanne en piemont**, est fort incommodée, tire tous les mois 15 batz de la Chambre des Refug. pain a l'hospital.
2. Pierre MARTIN de **St Laurens en Dauph.** 50, sa fme Margueritte LIEUTIERE, est Espinasseur.
9. Jean AVIENNE de la **Vallée de Queiras** 50, sa fme Marie MARTIN du **mesme lieu**, ont 6 Enf. le plus jeune 1,

le plus aa. 16, Espinasseur, 3 enf. et la Mere ont le pain a l'hospital.

Marie AVIENNE nièce du susdit 30.

4. Judith MARTIN de **Briançon**, 50, 2 fils 1 fille de 14 à 22, la fille incommodée tire par mois 15 batz de la Chambre des refug. et elle et ses 2 autres Enf. le pain a l'hospital.
7. Daniel ALAND du **Dauph.** 60, sa fme Marie LAGIER 40, 5 Enf. de 2 à 19 a., est Esserteur et manouvrier. La Mere et 3 enf. ont le pain a l'hospital, une de ses filles est servante.
2. Moyse VIGNAUX du **Lang.** chirurgien, sa fme est RAPIN de Payerne.
1. Catherine GROLLET de **Briançon** 80, ne tire que le pain de l'hospital, ne peut rien gagner, est fort incommodée ; son mary de 80, est aux Grisons ou mort.
1. Catherine AUBERT 36 de **Dauph.**, ne tire rien.
2. Margueritte BERTET 59, impotente, tire 15 batz de la Chambre, par mois, Marie PASTRE sa fille 19, a peine peut quitter sa Mere.
2. Catherine et Judith ROSSIER sœurs 38 et 40 de la **Vallée de Cesanne**, ont pain a l'hospital.
6. Jean GABIN de **Millau en Rouergue** 34, sa fme Marie Magdel. DELOZEA, du pays, 3 fils et une fille de 1 et 10 a., Marchand chapelier.
3. Jaques VIALET d'**Yssoire en Auvergne** 35, sa fme Anne TROY de **Montauban**, une fille 2 a. et 1/2. Tisseran drapier.
2. Le S^r David BOSSIERE, des **Sevennes**, de moyen aa., sa fme 60, de **Blois**. Il est regent de la dernière classe et chantre a Payerne.

Fait à Payerne le 1. de 7^{bre} 1698.

JORDAN Pasteur.

Monsieur,

J'ay fait toute la diligence possible, pour executer les ordres que j'ay receus. Je vous prie d'asseurer Messieurs les Directeurs de mes respects et obeissances. Je suis

Monsieur Vostre très humble et très obeissant serviteur

JORDAN.

P. S.

1. Pierre FONTAINE de **la Charité sur Loyre**, a été orphèvre et a une pension sur l'état.

106 personnes.

Bailliage de Nyon

(PIÈCE n° 20). Au dos : *Estat des François Reffugies au Bailliage de Nyon distingué par Chapitre suivant leurs qualités et conditions. Nion. Reçu le 1^{er} 8^{bre} 1698.*

En tête : *Estat des Refugies françois quy sont au bail-
lage de Nyon.*

Ministres et leurs veuves.

6. S^r Jaques ASTRUC, sa fme et 4 enf., a. 40 a. — (De **Sauve en Cév.**; sa fme était Espérance DE SALE). (1)
5. Dem^{lle} Dorothee PHARSY vve de S^r Pierre ROCH ministre au **païs de Gex**, a. 42 a., et 4 enf.
1. Dem^{lle} Marie DE MALEVAL vve du S^r Salomon PIFFARD ministre, 50 a., infirme.
3. Dem^{lle} PONCET vve du S^r Louis ROCH, ministre du **païs de Gex**, 2 filles.

Nobles

2. Anthoine DE LYRIS, Ecuyer, Seig^r du PERAS, de 68 a., et une fille, subsistant de son bien ou de ce qu'il reçoit de ses parents.
1. Anthoine DE FOURNIER, Ecuyer, seig^r de LHOMME, 50 a., subsiste par son bien ou de ce qu'il reçoit de ses parents.
3. Le S^r Samuel DE LIVRON, gentilhomme du **païs de Gex**, env. 50 a., et 2 enf., subs. par une pension de L. Ex.
4. Daniel DE PERSY, Ecuyer, 35 a., sa fme et deux enf., subs. a grand peine, et une sœur.
2. Dem^{lles} Catherine et Bernardine DE PRÉ, filles de feu Daniel DE PRÉS, Ecuyer, Seig^r de CRASSIER, subsistant par leur trav. ou une pension de L. Ex.
2. Henry DE FLOTTE DE MONTAUBAN, Ecuyer, env. 17 a., et dem^{lle} Blanche Justine DE MARTINEL sa tante, 24 a., subsistant par le secours de leurs parents. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 363. Blanche-Justine, fille de feu noble Laurent DE MARTINET. De **Saint-Paul-trois-Châteaux**. Demeurant à Genève en 1713).

Gens de Lettres et Bourgeois.

6. S^r Samuel JENTHIAL avocat, 80 a., et S^r Aymé JANTHIAL doct^r medecin son filz, 52 a., sa fme et 3 enf., subsistant par ce qu'ils ont de leur trav.

f (1) Nous complétons ainsi quelques inscriptions de cette pièce par des données d'autre provenance.

2. S^r Gedeon LEORAT avocat, 45 a., et une fille ; par ce qu'il reçoit de ses parents.
4. S^r Theodore GUILLAUMOT DE LA BARATERIE, 41 a., 3 enf., subsistant par son bien ou son industrie. — (De **Bourgogne**).
4. S^r Jaques DE CHOUDANT DE BADIAN, sa fme et 2 filles, 51 a., par son indust. et une petite pension de L. Ex.
6. S^r Jaques PORTAIL, 65 a., sa fme, S^r Jaques PORTAIL leur fils, 35 a., sa fme et un enf., et une petite fille, par leur bien ou indust.
1. S^r Jaques CALVET, 28 a., par son bien.
1. S^r Jaques Marcelin FONTANE, 25 a., par son bien.
4. S^r Estienne DE LA POYADE, S^r de LA TERRASSE, 47 a., sa fme et 2 enf., par son indust. ou quelq. secours de ses parents.
1. Dem^{lle} Olympe PAYAN, 26 a., fme du S^r VIGNE Capitaine au service de l'empereur, p. son bien.
2. Dem^{lles} Marg^{te} et Marie GRANIER, 26 et 24 a., filles de M^r Samuel GRANIER Conseiller secretaire du Roy.
1. Dem^{lle} DURANT, 80 a., par ce qlle reçoit de ses parents.
1. Dem^{lle} Izabeau GIRARD, 35 a., par ce qu'elle retire de France.
1. Dem^{lle} Suson VILLENEUFVE, 33 a., par son indust. ou quelque secours de ses parents.
2. Dem^{lle} BARRIE et D^{le} MONTEIL, par une petite pension de L. Ex. ou quelque secours que la dem^{lle} MONTEIL tire de France.
1. Marie BRETON, 25 a., par son bien ou secours de ses parents.
1. Dem^{lle} Lucresse GIROD, vve du S^r Jaques DE FINOD, 55 a., 4 enf., par une pension de L. Ex. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 89. Sa fille Jeanne DE FINOD. Du **Pays de Gex**).

Les Marchands.

4. S^r Jean TEISSIER le Pere, 60 a., Guillaume TEISSIER son fils, sa fme et un enf., marchand drapier, par leur négoce.
4. S^r Jean TEISSIER le Jeune, 30 a., marchand drapier, sa fme et 2 enf., par son negoce. — (D'**Anduze en Lang.**).
3. S^r François TEISSIER, marchand drapier, 32 a., sa fme et un enf., par son negoce.

3. S^r Pierre PAUL, march^d drapier, 47 a., sa fme et un enf., par son negoce.
1. S^r Anthoine MAZOYER, marchand meslé, 60 a.
3. S^r André Nicolas RONZEL, marchand, par du bien qu'il a situé en ce païs ou par son indust., sa fme, un enf.
3. S^r Pierre ARNAUD, marchand drapier, 30 a., sa fme, un enf., par son negoce.
4. La vve MATHIEU, marchande meslée, 50 a., et 3 enf. par indust.
2. La vve BOUCHET, marchande meslée, 67 a., une fille.
4. Le S^r CANEL, 50 a., marchand droguiste, sa fme et 2 enf. ; du bien qu'il a situé en ce païs ou son negoce.
5. S^r Pierre BARATIER, marchand confisiseur, 57 a., sa fme et son neveu, par son negoce ; et 2 enf. ses parents.
3. Moyse ACHAR, marchand mercier, 40 a., sa fme, un enf. ; par son negoce.
3. La fme de François ACHAR, 50 a., Jaques BERNAU (BARNAUD) son gendre, marchand mercier, 42 a., sa fme.
2. Marie ROUVIERE, vve de Pierre ARNAUD, marchande meslée, par son negoce ; et sa fille.
5. Jean GAUTIER, 45 a., marchand mercier, sa fme et 3 enf.
2. La vve TANNOT (en 1693, Philippes TANON, fme de Pierre BERNON, en réalité BARNAUD), 60 a., marchande merciere, et un enf. ; par son negoce. — (Pierre BARNAUD était de **La Mure en Dauph.**)
2. Douce JALABERTE, marchande meslée, par son negoce, et Jaques ROUX.
4. David VILLAME, de **Metz** (en **Lorraine**), marchand mercier, 30 a., sa fme et 2 enf.
1. S^r ASTIGALAS, 67 a., marchand, mais pauvre.
3. S^r BERNARD et deux enf., 35 a., marchand.

Artisans.

3. Dem^{lle} Jeanne ROUX, vve du S^r SCHOUDENS (CHOUDENS), et deux fils lapidaires de 32 et 37 a., par leur trav. subsistent.
6. Le S^r Louis MICHAUD, sa fme et 4 enf., 45 a., papetier.
4. Melchisedec MOQUIN, serrurier, 50 a., sa fme et 2 enf.
1. Jean FAURE, 30 a., cordonier.
4. Gedeon BURNET, savetier, 45 a., sa fme et deux enf.
2. Armand HUITENOD, cordonnier, 21 a., et sa mere.
3. Jaques BRIGAND, tisserant de toile, 55 a., sa fme et une fille.

5. Fils dud. BRIGAND, aussi tisserant, 35 a., sa fme, 3 enf.
Les susd. sont du **païs de Gex**.
4. Pierre GIRARD, taneur, 38 a., sa fme et 2 enf., du **Lang.**,
subsistent par son trav. et negoce.
3. Pierre TOURRE, taneur, 35 a., sa fme et un enf.
4. Henry POLGE (POUGE), cordonnier, 35 a., sa fme et
deux enf. — (De **Genouillat en Cév.** [**Génolhac** dans
le Gard]).
6. Jean SOULIÉ, tailleur d'habits, 35 a., sa fme, 4 enf.
6. Jaques LAFON, tailleur d'habits, 30 a., sa fme, 2 enf. ;
Louise GRASSETTE et Catherine ROQUETE ses appren-
tisses.
6. Anthoine BRESSON, taneur, 40 a., sa fme, 4 enf. — (De
St-Hippolyte. Il était corroyeur).
4. Izaac GLEISAC, chapelier, 35 a., sa fme et 2 enf. — (De
Privas en Viv.).
5. Jean ALARY, taillandier, 37 a., sa fme, 3 enf. et sa sœur.
3. DUMAS, masson, sa fme et un enf., 37 a.
4. Claude BOUCHET, cordonnier, 40 a., sa fme, 2 enf.
2. CASTILLON, tireur de pierre, 35 a., sa fme.
2. Pierre PATTU, cordonnier, 35 a., sa fme.
3. Theodore RAISON (?), boulenger, 60 a., 2 filles.
1. TRESFONS, boulenger, 35 a. Tous les susd. sont du
Lang. Du Dauph.
9. Pierre MANUEL, sa fme et 7 enf., 50 a., chirurgien. —
(De **Pontaix en Dauph.**).
4. Paul AUBERT, hoste, 60 a., sa fme et 2 enf. — (De **Va-
lence**).
4. Jean AUBERT son fils, aussi hoste, sa fme et 2 enf.
4. Jean BRUN, chamoiseur, 40 a., sa fme et 2 enf. — (De
Dieulefit).
6. David XAINTOUR (SAINTOUR), taneur, 43 a., sa fme et
4 enf.
3. Autre XAINTOUR (SAINTOUR), 35 a., taneur, sa fme et
un enf.
3. Salomon T..TANT (?), cordonnier, 32 a., sa fme et un
enf.
2. Mathieu GRANGEAN, charpentier, 42 a., sa fme.
2. Jaques SOREL, charpentier, 32 a., sa fme.
1. David PIFFARD, charpentier, 35 a.
2. Jaques BRUN et son frere, 35 a., servant des gentils-
hommes.
1. Jaques AUBERT, cordonnier, 20 a.

7. Jeremie FREMY, tonnelier, 46 a., sa fme, 5 enf. ; de **Bourgogne.**
6. Jacob NAZ, potier de terre et tuilier, 45 a., sa fme, 4 enf. ; de **Bourgogne.** — (De **Mâcon**).
2. François BOUQUIN, marechal, 41 a., sa fme ; de **Bourgogne.**
2. Jaques BUCHET, charron, 48 a., sa fme ; de **Bresse.**
3. La vve LETAING 50 a., et 2 fils taneurs, 18 et 27 a. **Orléans.**
3. Les trois sœurs BOUCHETTES, tailleuses d'habits pour fmes, 25, 28, 30 a. **Orléans.**
1. MILLET cordonnier, 45 a., de **Champagne.**
7. S^r Jean GALANT, apoticaire et chirurg., 35 a., sa mere, sa fme, et 4 enf. ; il est aussy Regent d'Ecole a Arsier. Du **Dauph.**
6. David MARTIN, meusnier, sa fme, 3 enf. et une sœur. De **Lang.**
1. Jean MOREAU, tailleur d'habits, 29 a., **Lang.**
2. Gabriel GUIBERT, 28 a., orfevre, et sa sœur, des **Cev.** ; il travaille aussi la terre.
5. Pierre CALVET, 41 a., sa fme, 3 enf. ; faiseurs de sonnetes. **Lang.**
2. Jean COING, 29 a., et sa fme ; mercier. **Dauph.**
1. Jean GÉSY, 24 a., apoticaire chirurg. **Guienne.**
3. Anthoine GAPIAN, 35 a., tailleur d'habits de fme, et une tante. **Dauph.**
4. Michel ROLET, tisserant de toile, sa fme et 2 enf., du **païs de Gex.**
1. Pierre EINARDON, 23 a., tisserant. **Dauph.**
6. Alexandre JORDAN, 44 a., sa fme, 4 enf., tisserant. **Dauph.**
6. Mag^{ne} PONCET, vve de FOURNET, couturiere, 5 enf. ; **Dauph.**
1. Louis VERCHERE, lapidaire, 45 a. ; du **païs de Gex.**
2. Daniel CHAPON, 60 a., menuisier, une fille. **Cevennes.**
3. S^r Pierre CHAUMEL (ailleurs CHOMEL) tenant des fermes, 38 a., sa fme, un enf. **Guienne.**
2. Pierre MOQUIN 41 a., menuisier et laboureur, et sa sœur, de **Gex.**
2. M^{re} Jean FRANÇOIS, menuisier, sa fme, du **Dauph.**
8. S^r François CHES dit LAPLACE, 48 a., sa fme, 6 enf., autrefois libraire, à present hoste. **Dauph.**
2. Jean CONTE, muletier, 38 a., sa sœur. **Dauph.**
11. Abraham BONET muletier, sa fme et 9 enf. **Dauph.**

6. Maurice FAURITE hôte, 58 a., sa fme, 4 enf.
2. Alexandre DIANOU m^{re} bottier, 30 a., sa fme.
1. Mathieu COMBIER cordonnier, 40 a.
6. Abraham BERTCHET 38 a., sa fme, 4 enf.
6. Gabriel MANDRY boucher, 34 a., sa fme, 4 enf.
2. Aimé BRAMERÉ masson, 43 a., et sa fme. — (De **Croset au Pays de Gex** ; sa fme était Jeanne-Louise DEVY, probablement DEVILLE). (1)
5. S^r JAQUY horloger, 50 a., sa fme, 3 enf.
4. S^r Jaques GIROD horloger, 40 a., sa fme, un enf., et sa sœur.
4. Charles DALBERTY hôte, sa fme et 2 enf.
2. S^r Jean BESSONET hôte, 47 a., sa fme. **Dauph.**
4. Abraham PASSET muletier, 40 a., sa fme, 2 enf.
1. Anne BONNET couturière.
2. Philippe DE LAGRANGE tisserant, 50 a., sa fme.
3. Jean GUILLAUMON hôte, 40 a., sa fme et sa sœur.
5. Michel BLANC muletier, 30 a., sa fme, 3 enf.
3. Estienne BONNET muletier, 60 a., 2 filles.
3. S^r Jaques BERENGER fermier, 55 a., sa fme et un enf.
2. S^r Jean SERVET fermier, sa fme.
2. Gaspar VAUTIER, tisserant, 30 a., sa fme.
8. Jean François BRY tailleur d'habits, 36 a., sa fme, 6 enf.
3. Castalin DE CRÉ, charron, 33 a., sa fme, une enf.
2. S^r GIROU lapidaire, 40 a., sa fme, du **païs de Gex**. Lesquels susd. subs. par leur trav.
5. S^r ALIOD, 50 a., 4 enf., fermier ; subsistent par une pension de L. Ex.
2. François SAYE tailleur d'habits et trav. la terre, 60 a., sa fme, du **païs de Gex**, assez pauvres.
4. Le S^r LA COMBE, apothicaire, chirurg., sa fme, 2 enf.
1. Daniel SABY garçon chirurg., 25 a.
4. Sieur MOREL, sa fme et 2 enf., hôte.
4. Paul GOIRAN maréchal, 30 a., sa fme et 2 enf. **Dauph.**
8. Izaac BURLAT 43 a., sa fme, six enf., de **Bresse**.
4. Alexandre ROURE, sa fme, 2 enf., 28 a., cordonnier. **Lang.**
7. M^{re} JEAN fontanier et laboureur, sa fme et 5 enf., du **Dauph.**, 40 a., demeure à Begnin.
3. Pierre, vigneron de M^r DE COTAN (COTTENS), sa fme, 40 a., de **Bourgogne**.

(1) Aimé BRAMERÉ et sa femme comptent parmi les trisaïeux d'Alexandre VINET. Voir Em. Piguet, *Recueil de Généalogies vaudoises*, tome II, 4^e fascic. (1935) ; Vinet, de Crassier, p. 284, note.

3. Le S^r LE CHAIN, sa fme, un enf., 50 a., hoste, de **la Rochelle**.
1. S^r RONZEL le Jeune, faiseur des bas, 31 a., du **païs de Gex**.
3. Simeon CHABRIER (1), 60 a., foulon, sa fme et une fille ; pauvre.
1. Pierre ARNAUD faiseur de bas, 20 a. **Cevenes**.
1. Izaac ARNAUD facturier drapier et faiseur des bas, 45 a. **Cevenes**.
2. La vve CAZALET fileuse, 50 a., et son fils faiseur des bas, 23 a.
1. ALLIERE fileuse, 40 a., **Lang**.
1. Susanne REVIOUSE fileuse, 30 a., **Cevenes**.
3. S^r MOURGUE faiseur des bas, 45 a., 2 enf., **Cevenes**.
1. Marie VALETTE, 30 a., fileuse, **Cevenes**.
2. Lucresse BONNET et une fille, 50 a., fileuse, **Dauph**.
2. S^r BELON marchand facturier en laine, 50 a., sa fme, **Dauph**.
2. Jeanne MARCHAND vve, 35 a., un enf., fileuze, **Dauph**.
3. Jeanne NICOLAS et deux enf., 33 a., fileuse. **Lang**.
6. S^r Jean LA SALLE manufacturier, 48 a., sa fme, 2 enf., faiseur des bas, et 2 filles fileuses. **Cevenes**.
1. Jeanne PERIER, 31 a., fileuse, **Cevenes**.
1. Olympe fileuse, **Lang**.
1. Jeanne LAPORTE 31 a., fileuse.
2. Jeanne GARDESSE et sa sœur, fileuses.
1. Anthoinette GALERINE, 32 a., fileuse.
2. Anthoine GAUTIER, 31 a., manufacturier en laine, et sa sœur fileuse ; travaille aussi la terre. **Cevenes**.
2. Anthoinette CHAMBON et sa sœur, fileuses.
7. Anthoine POUGET, peigneur de laine, 40 a., sa fme, 5 enf. Il est aussy laboureur. **Cevenes**. — (De **Durfort en Lang**. : sa fme était Catherine CAZALITTE).
2. Henry SOUGEOT, 35 a., avec sa fme, peigneur de laine et laboureur. **Cevenes**.
2. Louise RAUZIÈRE et Marie COMBETTE, 28 et 30 a., fileuses. **Cevenes**.
1. Judith du **Montelimar**, 30 a., fileuze.
3. Pierre BOISSIER, sa fme et un enf., 30 a., peigneur de laine, **Bresse**.
1. Louis VIDAL, 30 a., peigneur de laine. **Cevenes**.

(1) Dans *Bulletin*, 1912, p. 535. Les mêmes CHABRIER ? (Par la Baronne de Charnisay).

2. Jean MASBON, tisserant en laine, 35 a., et sa sœur fileuze.
1. Jeanne ROUSSE fileuze.
1. Suson BLACHERE fileuse et servante.

Regens d'Ecole

5. Le S^r MIGNERET a Nyon, sa fme, 3 enf. 40 a.
1. Le S^r ALRIC a Nyon, 60 a.
1. Le S^r GOUT, 40 a., a Cran (Crans).
5. Le S^r MANTE, 40 a., sa fme, 3 enf.
1. Le S^r DUBA (sans doute DEBAR), 30 a., à Crassier.
4. Le S^r MENARD, 40 a., sa fme et enf. à La Ripe (La Rippe).
1. S^r METGE, 35 a., a Chiserex (Chésereux).
2. S^r HORTET, 30 a., sa fme. Il est marchand drapier, mais pauvre.
4. S^r GIRARD, sa fme, 2 enf., a S^t Cergue (S^t-Cergues).
2. S^r GABANON, 35 a., sa fme, a Prangin (Prangins).
1. Judith BERNAU (BARNAUD), maitresse d'Ecole a Nyon.
1. Jaques MONDON, 52 a., a Bretigny.
4. S^r André SECOND, sa fme et 2 enf., à Bassin (Bassins).
1. (nom manquant) maitresse d'Ecole à Duillier.
1. Jean EMailLAT, Regent a Aizein (Eysins).

Laboureurs et gens de service.

2. Jean Baptiste BURON, 45 a., sa fme, de **Bourgogne**.
4. Jeanne PERNETTE, vve d'Amy CONTE, 45 a., 3 enf., pauvre. **Gex.**
2. Alexandre VOIRIÉ, vve, 80 a., pauvre, et Lazare VANIER son fils, 35 a., laboureur. **Gex.**
2. Jeanne PERNEY, vve, 60 a., pauvre, et une fille pauvre. **Gex.**
5. Jacob FRARY, 45 a., sa fme et 3 enf. Laboureur. **Gex.**
3. Deux filles et un fils de ROMANET (REMANEZ), 25 à 30 a. **Gex.**
3. Anthoine DEVILAR, 37 a., sa fme, un enf. ; laboureur.
- 2 (3). Jean, Pierre et Raimon BRAMERÉ, 37, 30 et 25 a., valets.
4. DAREY, laboureur, 30 a., sa fme et 2 enf.
1. Gedeon DAREY, valet, 28 a.
1. Jeanne Louise ESTEVAU, 50 a.
1. Françoise ANGELY, orfeline, 6 a., faizant des dentelles.
1. Susanne VINCENT, servante.

2. Les deux VANTETS, petites orfelines pauvres, de **Gex**.
Les susd. (sic) du **Lang**.

1. Marie DONADIEU, estropiée, 34 a., pauvre.

2. Anthoinette et Marg^{te} GOURDONS sœurs, 42 et 32 a.,
pauvres.

5. Moïse COUDERC, 34 a., travailleur de terre, sa fme et
3 enf.

1. Marg^{te} BERTIER, serv., 35 a.

2. André VEDEL, 50 a., et son fils, laboureur, du **Dauph**.

5. S^r OLIVIER, 50 a., sa fme et 3 enf., laboureur.

2. OLIVIER fils dud., 25 a., et sa fme, laboureur.

1. Toussaint CHAPUY, 40 a., travailleur de terre.

1. Jean BOUILLANE, travailleur, 30 a.

2. Abraham CLAVET, 30 a., et sa fme, travailleur.

1. Jaques ALIGNEU, 60 a., pauvre.

1. GUERMANDE, orfeline, pauvre.

2. Susanne et Claudine CARRÉE, sœurs, 30 et 33 a. **Bour-**
gogne.

2. Louis BUCHET, 62 a., et son enf., travailleur. **Bour-**
gogne.

1. La vve GUILLETAT, 67 a., pauvre.

1. La vve SUCHAN, 60 a., pauvre.

1. La vve OBERT, serv.

2. Marg^{te} FAIZANDE et un enf., pauvre.

3. Catherine GUIOT, Jean GUIOT et Louis SERG (?) ses
neveux, pauvres.

1. Jeanne FAURE, orfeline, pauvre.

4. Jean GRIOT, 55 a., sa fme et 2 enf., travailleur a la
terre, pauvre.

1. Mag^{ne} BRUN, 25 a., pauvre.

3. Le nommé JAIME et deux nieces, pauvre, travailleur.

5. Marc SOUVEIRAN, 45 a., une fille, deux neveux et une
niece. Laboureur.

2. Estienne DELAPORTE, 31 a., sa sœur, travailleur. **Ce-**
venes.

1. Jean MONTET, 40 a., travailleur, **Cevenes**.

3. Pierre AUDIBERT, sa fme, une fille, travailleur.

1. Dem^{ne} PLANTAT, vve, 50 a., pauvre.

2. Jacob PIECH (?) et David son frere, 30 et 35 a., travail-
leurs.

1. Jaques AIORY (?), 36 a., travailleur, **Cevenes**.

1. François DEZONS, 33 a., laboureur.

2. Jaques BRUNET, 60 a., sa fme, travailleur.

6. Pierre AIGUILLON, 40 a., sa fme et 4 enf., laboureur.

3. Pierre GRANON, 28 a., sa mere et son frere, laboureurs.
1. Marthe BERTIER, 29 a.
1. Jean HEBRARD, 29 a., travailleur.
4. Jean RIVIOR, 40 a., sa fme et 2 enf. laboureurs. —
(Jean RIVIÈRE, de **Gien-sur-Loire**).
8. Laurent BLANC, 40 a., sa fme et 6 enf., laboureur.
8. Pierre REVERDY, 61 a., sa fme et 6 enf. laboureur.
3. Barthelemy PLANEL, 45 a., sa fme et une cousine, laboureur.
2. Jaques RAIMON, 32 a., sa sœur.
1. Salomon REINAUD, 27 a., travailleur.
3. Jean CARLE, 40 a., sa fme, un enf., travailleur.
1. Louis LAGARDE, 40 a., travailleur.
6. Pierre CAMPREDON, sa fme, 42 a., laboureur.
5. Jaques LABRIE, 39 a., sa fme, 3 enf., travailleur. —
(De **Sauve en Lang.** ; sa fme était Susanne GREF-FEUILLE).
3. Claude MARTIN, sa fme, un enf., travailleur.
1. Daniel SAUGE, 32 a., travailleur.
2. Jean CORNILLAT, 35 a. et sa cousine, travailleur.
2. Jean LAMBERT, 39 a. et sa fme, travailleur.
2. Pierre VINCENT, 28 a., et sa fme, travailleur.
5. André ROME, 45 a., sa fme, 3 enf., laboureur.
5. Claude PERIER, 46 a., 4 enf., laboureur.
2. Jaques SOULIER, 33 a., sa fme, laboureur.
2. Jean NICOLAS, 42 a. et sa fme, travailleur.
3. Jean OLIVE, 45 a., sa fme, une fille, travailleur.
6. Pierre OLIVIER, sa fme, 4 enf., laboureur.
1. Didier LOMBARD 32 a., travailleur.
2. Jean PELEGRIN, 39 a. et sa fme, travailleur.
2. Pierre LUYA, 50 a., sa fme, travailleur. (V. aussi M^{me} A. de Chambrier, *loc. cit.*, liste B, n° 368. Jean LUYA, cordonnier à Neuchâtel en 1714, fils de Pierre L. habitant à Genève et de Claudine SERRE. De **Mens en Dauph.** Sont-ce les mêmes ?).
2. Jaques MELGUE, 40 a., sa fme, travailleur, et tisserant en laine.
1. Marthe BERTIER, pauvre.
2. Anthoine AUBE, 40 a., sa fme, jardinier et travailleur.
1. Jean Jaques AUBE son frere, jardinier et valet dans un château.
5. Paul BENOIST pere et fils, leurs fmes, et un enf., laboureurs.
3. Elie PIOLA, 60 a., sa fme et un enf., laboureur.

1. Jean BOUVEIRON, 63 a., travailleur.
3. Mathieu BONIOL, 45 a., laboureur, et deux enf. l'un mercier et l'autre apprenti cordonier.
6. Jean François RAMUSAT avec 3 filles et Claudine RAMUSAT sa sœur et Gabriel GRUA son beau-frère. Laboureurs.
4. Louis LE COURT, 38 a., sa fme, 2 enf., travailleurs.
5. Mathieu MASSON, sa fme, 3 enf., 50 a., laboureur.
4. Jean DROGUE, 33 a., sa fme, 2 enf., travailleur.
1. Marie RIVIORE, servante.
1. Jean Jaques MARTIN, valet, 24 a.
1. Jean REINCY, valet, 28 a.
1. Pierre PELAUZAN (1), 30 a., valet.
3. Jaqueline DU CIMETIERE, 60 a. et 2 enf., vve pauvre.
4. Gabrielle PONTAT, vve, 50 a., 3 enf.
5. Jeanne LA MOUILLE, 40 a., pauvre (et, semble-t-il, omission de 4 enf.).
3. Pernette CUATIER, vve, 45 a. et 2 enf.
2. Jean Anthoine PATROY, 48 a., un enf, vve (?).
5. Estienne COURRIEU, 46 a., sa fme, 3 enf., laboureur.
1. Lucresse BRESSIAD (BRERRIAD ?), serv.
8. Jaques LAMBERT, sa fme, 6 enf., 40 a., laboureur.
2. Pierre BRAMERÉ, 40 a., valet et sa sœur serv.
3. Jeanne ROCH vve, 33 a., 2 enf.
1. Estienne OLARD, valet, 36 a.
3. Simon BROCHU, laboureur, 25 a., sa fme, un enf.
2. Doucette DE VILLE, vve, 40 a., un enf., pauvre.
6. Anne JUVENAL, vve de Michel BLANC, 60 a., 5 enf.
3. Anne COMPTE, vve de Pierre BONET, 2 enf.
3. Marie VINCENT vve, 40 a., 2 enf., pauvre.
3. Guillaume BONNET dit LIVRON, 60 a., sa fme et une fille, pauvre.
1. Marie CROZAT, 25 a., serv.
2. Estienne CONDE, laboureur, 35 a., sa fme.
4. Pernette CHAPUY, vve, 53 a., 3 enf., pauvre.
6. Humbert NARFIN, laboureur, 40 a., sa fme, 3 enf.
5. Marie BERNARD, 4 enf., son mari en France, pauvre.
2. Samuel TERROU, laboureur, 30 a., sa fme.
3. La DECRÉ et 2 filles, pauvres.
9. Pierre SAGE, 45 a., sa fme et 7 enf., laboureur, pauvre.
2. Deux frères PIGNOLATS, laboureurs.

(1) Dans *Bulletin*, 1936, p. 432, Pierre PELOUZET. Le même ? (Par la Baronne de Charnisay).

1. ROMIEU pauvre fille, 40 a.
1. POURPOIX pauvre fille, 40 a.
2. BERARDE, vve, 50 a., sa fille, pauvre.
2. Moïse GAILLÉ et sa fme, 40 a., travailleur de terre.
1. Jaques GAILLÉ son neveu, 22 a., marechal.
2. Pernette CARPIN, 70 a., et une fille, pauvre.
3. François FIMER, 35 a., sa fme, un enf., laboureur et cordonier. **Dauph.**
3. Barthelemy DE PLANCHE, sa fme et un enf., vigneron et charron, de **Bresse.**
2. Jean VINCENT et sa fme, vigneron, 30 a., **Dauph.**
4. Jean MICHEL, sa fme et 2 enf., 45 a., de **Gex.** Laboureur.
7. Les freres HEBRARS, leurs fmes et 3 enf., laboureurs.
10. Les freres CABUSSATS, leurs fmes, chacun 3 enf., du **païs de Gex**, 34, 36 a.
1. Le S^r DESCHAMPS, du **païs de Gex**. 70 a., pauvre.
1. Abel ROGER, 50 a., pauvre, du **païs de Gex.**
7. TALENT, sa fme, 70 a., 5 enf. garçons dont le plus jeune a env. 28 a. ; tous laboureurs.
2. David MICHEL, laboureur et sa fille, 55 a.
1. Paul FAURE, 50 a., valet.
2. Jeanne et Marg^{te} GONGARNIS.
1. Marthe REVERDY, servante.
2. La vve PHATY (PHASY ?), sa fille, vieille fme, pauvre.
1. Claudine CHAMPAGNOLE, du **païs de Gex**, vve de BRUN.
3. M^{re} ANTHOINE et deux enf., laboureur, **Gex.**
1. Anthoine VAGNIER, **Gex**, laboureur.
1. Renet PLATERET, 50 a., de **Vivarets.**
1. Judith MATHIEU, serv., demeurant à Eizin.

S. JANTHIAL

pere, Secr^e de la Direction des Reffugiés
François a Nyon.

Sommaire dud. Etat.

Ministre	1
Veuves de ministres et leurs familles.....	3
Gens de qualité ou vivant bourgeoisement.....	22
Medecin	1
Avocats	2
Regens d'Ecole	16
Chirurgiens et Apoticaire	5

Marchands, droguistes, confisseurs, drapiers, merciers, Manufacturiers de laine, de bas et autres choses, et autres Negocians :

13 Marchands de toutes sortes.

39 Manufacturiers en laine, de bas.

Laboureurs, vigneron et travailleurs de terre, et gens de service	143
Veuves et leurs familles	3
Lapidaires	3
Papetier	1
Serrurier	1
Cordonier	11
Tisserand	7
Taneur et chamoiseur	7
Tailleurs et tailleuses, couturieres, etc.....	13
Chapellier	1
Taillandier	1
Masson	2
Hôtes	10
Boulangers	2
Tireur de pierre	1
Tonnellier	1
Marechaux	2
Menuisiers et charpentiers	6
Potier de terre	1
Munier	1
Charrons	2
Orphevre	1
Faiseur de sonnetes	1
Fermiers	4
Muletiers	5
Bouchers	1
Horloger	2
Bastiers	1

(A suivre.)

E. PIGUET.

Testament d'un fonctionnaire protestant comprenant un legs en faveur de l'Eglise de Paris (1613) (1)

Ce jourd'hui seizième juillet mil six cens treize, Jean-Barthelemy Vivian, c^{er} du Roy, lieutenant général de l'admirauté de France en Guyenne au siège de la Table de marbre du Palais à Paris, estant par la grâce de Dieu sain et dispos d'esprit et de corps, considérant mon âge (ça est de soixante-huit ans ou environ), et l'incertitude de l'heure de ma mort quand il plaira à Dieu m'appeller en son repos, comme ne voulant décéder sans disposer du peu de biens que Dieu m'a donnés pour passer cette vie, après avoir adoré et invoqué son saint nom, j'ai fait, escript et sousigné de ma propre main ce mien testament pour estre l'ordonnance de ma dernière volonté si je ne le révoque, ou que j'y adjoint ou diminue.

Lequel j'ai rédigé en la manière qui suit :

En premier lieu je veux et ordonne que mes dettes soient payées par les exécuteurs de ce présent testament ci-après nommés ;

Item, je donne et lègue à Suzanne Lalizeau, fille de Sébastien Lalizeau, frère de ma mère, cent livres par chascun an, de sa vie durant seulement ;

Item, à Marie Lalizeau, fille de feu Charles Lalizeau, fils de André Lalizeau, frère de ma mère, vingt-cinq livres de rente au taux du vin[gt] rachestable qui lui sortiront nature de propre ;

Item, à G. Harcambault, fils aîné de Pierre Harcambault, demeurant à Montargis, fils de Marguerite Vivian, sœur de mon père, et aux héritiers légitimes dudit fils, six vingt cinq livres tournois de rente ressortissant nature de propre ;

Item, à Jacques Harcambault et ses sœurs, à chacun d'eux, vingt cinq livres de rente ressortissant nature de propre, pour eux et leurs héritiers du côté Vivian ;

Item, à Antoine et Michelle de Nainville, enfants de Michelle Harcambault, sœur dudit Pierre, et à chacun d'eux, vingt cinq livres de rente ressortissant nature de propre pour eux et leurs héritiers du côté Vivian ;

Item, à Nicolas Corbon, fils de G. Corbon, fils de Crestienne Vivian, sœur de mon père, deux cent livres de rente, et à chacune de ses sœurs vingt cinq livres de rente ressortissant nature de propre pour eux et leurs héritiers du côté Vivian ;

Item, à Jehan de la Balle, fils de Florent de la Balle, fils de

(1) Tables de Compardon, Y, 155, f^o 247^{vo}, 7440. Ces documents nous ont été communiqués par M. H. Patry de la part du D^r Vivien.

Charlotte Vivian, sœur de mon père, cent cinquante livres de rente, et à sa sœur vingt-cinq livres de rente ressortissant nature de propre pour eux et leurs héritiers du côté Vivian ;

Item, aux enfants de feu Michelle de la Balle, sœur dudit Florent, Nicolas Jehan et ses héritiers, hormis Francine Marie le Joubert, et à chacun d'eux, vingt cinq livres de rente ressortissant nature de propre pour eux et leurs héritiers du côté Vivian ;

Item, je donne à mes serviteurs cent livres à partager entre eux ; je comprends la servante domestique.

Le surplus de mes biens je le donne à l'église en laquelle je fais profession, pour estre employés et distribués aux pauvres selon qu'il en sera donné par le Consistoire de Charenton.

Je nomme et ordonne pour exécuteurs de mon testament les anciens du dit Consistoire, les priant d'accepter la dite charge.

(Signé) VIVIAN.

Ce testament ayant été « représenté » aux notaires *Le Bon et Germain* le 8 juillet 1614, le testateur n'a survécu que quelques mois.

C'était peut-être un petit-fils de Thielleman Vivian, libraire, et Michelle Lalizeau, tenant boutique trois quarts de siècle auparavant, rue Saint-Jean-de-Latran, à l'enseigne de la Rose Rouge ; le 6 octobre 1540, « considérans entre » eulx la grande amour, delection, priveté, curialité et » familiarité, qu'ilz ont eues par cy devant, ont encore de » présent, et espèrent avoir ensemble au temps advenir ; » ... et aussi considérans les grandes peines et travaux, » labeurs et diligences qu'ils et chacun d'eux auraient euz » et soutenez pour gagner et acquérir les biens que Nostre » Seigneur leur a permis et donnez en ce mortel monde, » ils se font donation mutuelle. » (Archives nat. Y 86, f. 342).

Ce personnage, devenu veuf, serait-il entré dans les ordres ? On serait amené à le supposer par un autre document des Archives Nationales (LL 757, fol. 77) : le 31 mars 1565 (nouveau style). Inhumation de « Thielman Vivian, prêtre de la dite église », à l'église Saint-Hilaire (à l'angle des rues Valette et de Lanneau).

Enfin (Arch. Nat. S. 1653, f°. 65 v°, 3^e série), le 25 janvier 1572, Barthélemy Vivien, avocat au Parlement, vend le quart de la maison de la Rose Rouge. Parmi les charges figure une rente aux héritiers de François Lalizeau.

A la même enseigne de *la Rose rouge*, dans la même rue (aujourd'hui rue de Latran, parallèle à la rue des Ecoles

et aboutissant à la rue Jean-de-Beauvais), donc probablement dans la même maison, le libraire protestant Jean Jannon eut ses presses à partir de 1609 (cf. J. PANNIER, *L'Eglise de Paris sous Henri IV*, p. 536).

Inscriptions protestantes au Château de Vincennes

Les psaumes

Voici l'origine des inscriptions de Vincennes précédemment signalées (1) : Psaume 130, verset 3 et psaume 34.

Farie cite ces deux psaumes dans la version de Marot et Bèze, à cette époque encore souvent préférée.

La version dite de Conrart (2) était déjà assez répandue : Constantin de Renneville, prisonnier à la Bastille, se plaint que les officiers ne veulent pas lui rendre ses psaumes de la version de Conrart ; « Pour mes pseumes, ils furent jugés apocrifes » (3).

J'ai identifié deux autres inscriptions d'un prisonnier protestant anonyme citant les psaumes dans la version de Conrart (Châtelet du donjon, premier étage, tourelle N.-E.) :

D'abord, sur une inscription mutilée, on ne lit plus que : « ...entation », puis le psaume 25 :

A toy mon Dieu mon cœur monte
en toy mon espoir j'ay mis.

Donjon, troisième étage, tourelle S.-E., « Chambre du secret » Psaume 6 :

Seigneur tu vois ma peine
ne me prends point en haine
cesse d'être irrité
en ta juste colere
ne sois pas si severe
que je l'ay merité.

La pierre a été polie avant d'y graver l'inscription ; les lignes suivantes sont préparées, mais le prisonnier n'a pas continué. Ce psaume fait suite sur le mur au psaume 6 en

(1) *Bull.*, 1938, p. 61.

(2) Cette version, publiée par La Bastide en 1677 et 1679, est différente du manuscrit de Conrart (Cf. *Bull.*, XXXVIII, p. 506).

(3) *L'inquisition française*, Amsterdam, 1715, I, p. 59.

latin : « Domine ne in furore... », psaume qui termine une longue inscription en français et en latin, où un catholique — un janséniste sans doute — a gravé des citations de la Bible et de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

La citation du psaume 6 présente quelques différences avec le texte de l'édition de 1677, qui dit :

Seigneur qui vois ma peine,
Ne me pren point en haine,
Cesse d'estre irrité !
Dans ta juste colère
Ne sois pas si sévère
Que je l'ay mérité.

Pour les psaumes 25 et 6, la version de Marot disait :

A toi mon Dieu mon cœur monte,
En toi mon espoir ai mis (1) !
Ne veuille pas, ô Sire,
Me reprendre en ton ire !

Ces quatre inscriptions tirées de différentes versions sont de nouveaux témoignages de l'importance des psaumes dans la piété des protestants persécutés.

V.-A. LE RENARD.

Le mariage de Cambronne (1820)

Notre *Bulletin* a rappelé comment le maréchal Marmont, duc de Raguse, avait épousé une protestante neuchâteloise, Mlle Perregaux (2). Un autre maréchal de France, Cambronne, a, de son côté, épousé une presbytérienne, une veuve écossaise. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à Nantes, et, d'après les registres paroissiaux, M. le pasteur de Saint-Etienne a récemment publié cet acte (3).

Le mardi dixième jour du mois de mai l'an de grâce mil huit cent vingt, J'ai béni le mariage de M. Pierre-Jacques-Etienne Cambronne, baron, maréchal de camp des armées du

(1) Conrart, dans le manuscrit, modifiait ainsi le psaume 25 :

A toi mon âme s'adresse,
En toi j'espère, Seigneur !

(Bull., XXXVIII, p. 516.)

(2) 1930, p. 192. Le maréchal Soult avait aussi épousé une protestante.

(3) *Lien Fraternel*, Nantes, avril 1939.

Roi, l'un des commandeurs de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Nantes, et de dame Anne-Marie Osburn, veuve Sword, native de la ville de Glasgow en Ecosse, rentière, etc.

WILSON, *président du Consistoire.*

Le baron de Cambronne était alors âgé de cinquante ans, et en retraite à Saint-Sébastien, près de Nantes, où il était né. Cambronne est un village entre Compiègne et Noyon ; aussi fut-ce dans la cathédrale de Noyon qu'une bénédiction catholique fut ensuite donnée par l'abbé Druon, oncle du marié.

Un tableau de famille (1563)

Sous ce titre, M. le comte R. de Moucheron vient de publier (1) une intéressante notice sur sa famille, dont le *Bulletin* a naguère parlé (2). Nous le remercions de nous avoir autorisé à reproduire un tableau du Musée d'Amsterdam dont une copie existe au château de Maisons-Maugis (Orne).

Pierre de Moucheron (exactement contemporain de Calvin) est né en 1508, au château du Boulay, près de Boissyle-Sec, entre La Ferté-Vidame et Verneuil (en Eure-et-Loir, mais à la limite de l'Orne). Il y avait un pasteur à La Ferté-Vidame en 1562 (3). C'est une trentaine d'années auparavant que P. de Moucheron était devenu membre de l'Eglise réformée, peut-être au moment de son mariage, en 1534, avec *Isabeau de Gerbier*, fille d'un réfugié français aux Pays-Bas.

A la droite de P. de Moucheron, on voit son gendre, *Alard* (4), et ses neuf fils ; à la gauche de sa femme, neuf filles. Mme Alard tient un enfant sur ses genoux.

(1) *Bulletin de la Société historique de l'Orne*, t. LVI (1938), p. 1 à 6. Le tableau dont M. de Moucheron nous a prêté le cliché réduit mesure 2 m. 46 de longueur. Depuis la rédaction de son article, M. R. de Moucheron a appris (par les archives d'Utrecht et le *Nederland's Patriciaat* de La Haye) que le dernier fils de Pierre s'appelait *Thomas, Adrian* était probablement un neveu. M. de Moucheron corrige ainsi ce qu'il avait écrit page 4.

(2) 1934, p. 148 et 377.

(3) H. LEHR : *Réforme en Eure-et-Loir*, p. 575. Les réîtres parcourent cette région du Perche en 1563 (*Histoire ecclés.*, II, 254). P. de Moucheron fait un séjour au Boulay, en 1560 (*Bull. de l'Orne*, p. 3).

(4) De famille provençale ou dauphinoise semble-t-il (*France prot.*, 2^e éd., I, 71).



UNE BELLE FAMILLE HUGUENOTE : P. DE MOUCHERON ET SES 18 ENFANTS

Le septième fils, *François*, représenté contre le bord du tableau, né vers 1557, épousa une *Martin*, de La Rochelle, et y mourut.

Marguerite de Moucheron épousa Guyon Le Fort, seigneur de la Veillonnière (1) et vint habiter près de Vitré, où elle mourut en 1614.

Marie épousa Martial Parenteau, secrétaire du prince de Condé, en secondes noces marié à une fille du pasteur Perrucel, et massacré à la Saint-Barthélemy (2).

Isabelle épousa un armateur, Jeronimo Andrea, seigneur de Petrieu (3).

Le célèbre amiral *Balthazar*, né en 1551, cinquième fils, qu'on voit probablement dans l'angle supérieur gauche, fit sculpter ses armes sur une poutre de sa maison qu'on voit encore à Middelbourg (4).

Serment à prêter par les réfugiés

avant leur départ pour le Sud de l'Afrique (1687)

Notre *Bulletin* a publié en 1901 (p. 33) le *Règlement de l'Assemblée des Dix-Sept, qui représentent la Compagnie des Indes Orientales des Pais-Bas, suivant lequel les Chambres de la ditte Compagnie auront pouvoir de transporter au Cap de Bonne Espérance des Personnes de tout sexe de la Religion reformée, entre autres les réfugiés de France, et des Valées [sic] de Piedmont*. C'est une affiche en deux pages (recto et verso) mesurant 285 mm. × 185 mm., insérée dans les *Papiers Court*, t. 17, v, f. 207 et 208, à la Bibliothèque de Genève. A la suite (f. 208 *bis*), sur même format, se trouve la formule ci-après, que nous remercions le conservateur d'avoir bien voulu faire photographier pour nous.

(1) Il ne figure pas parmi les Lefort que renferment les registres de Vitré publiés par M. l'abbé Paris-Jallobert (Rennes, 1890).

(2) *Bull. hist. prot.*, 1860, p. 40.

(3) Serait-ce Petriers, près Châtillon-sur-Loing ?

(4) Noordstraat 131.

S E R M E N T,

doivent prêter les Personnes libres & étant hors le service de la Compagnie, qui vont au Cap de Bonne Esperance avant que de partir de ce païs.

Promets et jure d'estre soumis et fidelle à leurs hautes puissances et Generaux des Provinces Unies, nos Souverains Maistres et Seigneurs, à Messie, Monseigneur le Prince d'Orange, comme Gouverneur, Capitaine et General, et au Directeurs de la Compagnie Generale des Indes Orientales de Pareillement au Gouverneur General des Indes, ainsi qu'à tous les Gouver-Commandants, et autres, qui durant le Voyage par Mer et ensuite par terre commandement sur nous.

Je j'observeray et executeray fidellement, et de point en point, toutes les loix et ordonnances, faites ou a faire tant par Messieurs les Directeurs, par le Gouverneur et par les Conseillers, que par le Gouverneur ou Commandant du lieu de destination, et de me gouverner et comporter en toutes choses comme un bon et loyal sujet.

Ainsi Dieu M'aide.

Lu et arrêté dans l'assemblée des Dix-sept le 20 Octobre, 1687.

VARIÉTÉS

Société huguenote de Londres

L'assemblée du 10 mai a été présidée par M. Ern Carrington Ouvry, qui a fait une intéressante conférence sur le siège de La Rochelle en 1628, d'après un journal contemporain, déposé au British Museum.

Ensuite, Miss Susan Minet a été élue présidente, Notre Société — représentée là par son secrétaire — ne peut qu'applaudir à un tel choix. Miss Minet, longtemps collaboratrice de son père, a déjà doctement annoté une quinzaine de volumes dans la précieuse collection de registres d'Eglises du Refuge publiée par la Huguenot Society.

La sépulture de Laudonnière (1)

Les Laudonnière étaient une branche de la famille bretonne de Goulaine. Jean de Goulaine, sieur de Laudonnière, avait épousé en 1554 la fille du sieur de Vieilleville (2).

On connaît quelques détails de la vie de son parent, l'illustre explorateur de la Floride, mais on sait peu de choses de ses dernières années.

L'envoyé de Coligny en Floride qui signait *René de Goulaine de l'Audonnière* (3) fut inhumé près de son château à côté de Vieilleville (Loire-Inférieure).

M. le docteur Marcel Baudoin a bien voulu nous communiquer les intéressants renseignements ci-après :

« Sur la carte de Cassini, feuille 131, au sud de Nantes, on trouve le château de Laudonnière au nord-ouest du bourg de Vieilleville (aujourd'hui dans la Loire-Inférieure, à la limite de la Vendée). Dans le parc, de plan carré, se trouvait la tombe de R. de Laudonnière, au pied d'un if légendaire.

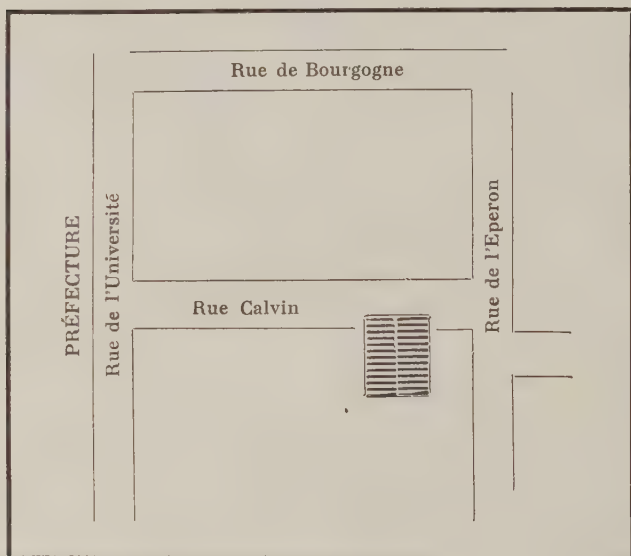
(1) *France Prot.*, 1^{re} éd., V, 326.

(2) Cf. *Bull.*, 1931, pp. 158 et 161 ; 1936, p. 194, etc.

(3) Cf. *France prot.*, 1^{er} éd., V, 326.

Une rue Calvin à Orléans

Etudiant à Orléans, habita, en 1531, la maison de N. Duchemin, dont le *Bulletin* (1932, p. 41) a montré l'aspect extérieur. Elle est sur une voie parallèle à la rue de Bourgogne, et qui débouche rue de l'Université, en face de la préfecture.



MAISON DUCHEMIN A ORLÉANS

Cette voie s'est appelée *rue du Pommier* jusqu'en 1938, où elle a reçu le nom de *Jean-Calvin*.

La rue Calvin à Genève

Il y a trente ans que les autorités s'occupent de mettre, sur les plans du moins, une certaine ordonnance dans la vieille ville.

Dans le projet actuel d'aménagement, les églises, les monuments publics, l'Hôtel de Ville, les maisons de la rue des Granges, de la *rue Calvin* et des environs ne sont pas touchés.

Histoire d'une plaque en l'honneur de Calvin

Le *Bulletin* a signalé en 1924, p. 31, le fait que l'aumônier Cadier, arrivant à Noyon le 20 mars 1917, avait eu la surprise de voir une plaque neuve, en marbre blanc, sur une maison de la place au Blé, avec cette inscription :

ICI EST NÉ
JEAN CALVIN
EN L'AN 1509

Un visiteur suisse, M. le professeur Blanke, a eu la curiosité de rechercher l'origine de cette plaque. « L'initiative en revient à M. Karl Flothmann, maintenant dépositaire de journaux en Rhénanie, qui passa deux ans à Noyon comme lieutenant adjoint au commandant de la place. Son père, membre zélé d'une Eglise réformée, l'incita à rechercher la maison natale de Calvin. Il la trouva et le commandant, à sa demande, fit apposer une plaque de marbre blanc avec inscription en lettres d'or » (*Neue Zürcher Zeitung*, 24 mars 1939).

Un Nouveau Testament d'E. Dolet retrouvé (1541)

Dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 11 mars, M. Abel Lefranc a fait une communication sur une édition latine du Nouveau Testament, imprimée et publiée par Dolet en 1541, et dont la trace était perdue depuis 1709. M. Lefranc en a retrouvé un exemplaire. Il suppose que cette édition, bien qu'elle n'ait été ni censurée ni condamnée, fut détruite comme l'ont été les autres publications de Dolet, relatives à l'Ecriture Sainte, celles-ci toutes censurées et condamnées (1). Parmi ces dernières figure une édition, en français, du Nouveau Testament, publiée en 1542.

Le texte latin est celui de la Vulgate. Il paraît d'une parfaite orthodoxie, mais le nom de l'éditeur suffit sans doute à le rendre suspect.

(1) *Bull. h. p.*, 1881, p. 394 ; 1885, p. 23, etc.

M. Lefranc a ensuite signalé une dédicace d'Etienne Dolet, restée inconnue, qui constitue, selon toute apparence, le seul autographe connu de cet humaniste. A la dernière page du premier ouvrage de Dolet : *Orationes duæ in Tholosam*, publié en 1534, au-dessous de sa devise Dolet a écrit : *A mon très honnoré seigneur Monsieur Maystre Iehan Pelisson*. Ce Pelisson, né à Condrieu, près Lyon, se lia dans cette ville avec Dolet, qui lui dédia un des premiers ouvrages qu'il écrivit et imprima, en 1538 : *Catonis Disticha*. Pelisson, professeur au collège Coqueret, à Paris, puis au collège de la Trinité, à Lyon, devint, en 1536, principal du collège de Tournon ; en 1560, il se retira, en raison des difficultés religieuses. Il mourut en 1567. Pelisson ne fut pas seulement « le Lhomond de son temps », mais aussi, dit M. Lefranc, « un humaniste d'une haute valeur et d'une belle conscience ».

En l'honneur d'Ambroise Paré (1)

Pour honorer un illustre Lavallois, l'Association amicale des blessés de guerre de la Mayenne a voulu commémorer le quatrième centenaire de la première campagne de Paré. Cette solennité s'est déroulée le 6 septembre, sous la présidence du médecin général Julien, directeur du service de santé de la 4^e région, et du maire de Laval.

Le cortège se rendit au Bourg-Hersent. Il y a là une vieille bâtisse que les guides signalent comme la maison natale d'Ambroise Paré ; mais le maire, M. Beck, nous assure qu'en sa jeunesse il vit démolir sur cette place le logis auquel une tradition plus avérée rapportait cet honneur. C'est sur une façade empruntée qu'on a apposé cette inscription :

AMBROISE PARÉ
ILLUSTRE CHIRURGIEN
BIENFAITEUR ET AMI
DES SOLDATS BLESSÉS
EST NÉ ICI
AU BOURG-HERSENT
VERS 1510

(1) Cf. *Bull. h. pr.*, 1938, p. —

La « cour du Prêche » à Châtellerault

On détruit actuellement de vieilles maisons de Châtellerault autour de la « cour du Prêche ». Là, en effet, se trouvait le temple détruit par ordonnance de M. de Bâville en date du 3 juin 1685. La charpente, vendue 450 livres, fut employée à la construction de l'Eglise Saint-Romain. Le journal *Centre-Ouest*, du 16 avril 1939, a publié une vue de ce vieux quartier.

A propos d'une « Méthode d'enseignement primaire » (1)

La méthode d'enseignement primaire à l'usage des soldats inventée par Etienne Roland, est une adaptation de la méthode dite « d'enseignement mutuel », ou « lancastérienne ».

Cette dernière permettait à un seul instituteur, aidé de moniteurs, d'apprendre les éléments à des centaines et jusqu'à un millier d'élèves à la fois, et cela grâce à une « automatisation » parfaite de tous les gestes des enfants.

« Au milieu de la salle, écrit O. Gréard (2), dans toute la longueur, des rangées de tables de 15 à 20 places chacune, portant à une extrémité, celle de droite, le pupitre du moniteur et la planchette des modèles d'écriture, surmontée elle-même d'une tige ou télégraphe qui servait à assurer, par des inscriptions d'une lecture facile, la régularité des mouvements... Au fond de la salle, sur une vaste et haute estrade, accessible par des degrés et entourée d'une balustrade, la chaire du maître qui, s'aidant tour à tour, suivant des règles déterminées, de la voix, du bâton et du sifflet, surveillait les tables et les groupes, distribuait les encouragements et les réprimandes et réglait, en un mot, comme un capitaine sur le pont de son navire, toute la manœuvre de l'enseignement. Dans ce cadre solennel tout se passait avec solennité. Les mouvements, transmis par le moniteur général avec une mimique expressive, étaient exécutés par la troupe des enfants avec une exactitude ponctuelle. La préparation aux exercices avait ses règles comme l'exercice lui-même. On passait des groupes aux bancs, de la lecture à l'écriture, de l'écriture au calcul, non seulement en ordre, mais en mesure. Les moindres préliminaires comportaient toute une série d'attitudes soumises aux règles d'une sorte de tactique.

« C'est ainsi que, pour faire commencer à toute l'école, au même instant, l'exercice d'écriture, il ne fallait pas moins de

(1) *Bulletin*, 1939, p. 60.

(2) *Dictionnaire de Pédagogie* de Buisson, 1^{re} partie, t. II, p. 1998.

quinze mouvements préparatoires commandés par le moniteur général, de son bureau, à l'aide de coups de sonnette, de coups de sifflet et de gestes conventionnels des mains et des bras » (1).

Inventée en Angleterre à l'usage des enfants des hospices et des dépôts de mendicité, et d'abord appliquée en France au même public scolaire, cette méthode y connut le plus vif succès sous la Restauration et la Monarchie de Juillet ; les résultats étaient tellement supérieurs à ceux du lent « enseignement individuel » des écoles publiques (qui traitait à part chaque enfant et négligeait les médiocres) que des élèves « payants » furent admis dans ces cours de charité et bientôt des écoles privées adoptèrent en grand nombre l'enseignement mutuel.

Or — et c'est en ceci qu'elle nous intéresse particulièrement —, la méthode nouvelle était considérée comme proprement protestante. Elle l'était en effet par ses origines, par les pasteurs, les éducateurs et les philanthropes qui la répandirent chez nous, par la faveur que lui montra Guizot, par l'accueil qu'elle reçut dans nos écoles. Celles-ci l'adoptèrent presque exclusivement et elle s'y maintint, plus ou moins modifiée, tant qu'elles restèrent assez nombreuses pour avoir une physionomie propre : celles du Gard, par exemple, l'employaient encore après la guerre de 1870.

Ce caractère protestant de l'enseignement mutuel était enfin souligné par l'opposition que lui firent le clergé et les écoles catholiques, qui le dénoncèrent comme étranger et hérétique, essayèrent d'en empêcher l'adoption dans les établissements publics, et lui préférèrent la « méthode simultanée », qui finit par triompher et est actuellement partout appliquée sous le nom d'enseignement collectif.

E.-G. LÉONARD.

Centenaire du Temple d'Orléans

Le 7 mai 1839 on écrivait d'Orléans aux *Archives du Christianisme* : « Un temple élevé aux frais du gouvernement, de la commune et des fidèles a été consacré à Dieu le 2. (2.000 francs avaient été accordés par le ministre de la justice et des cultes). Ont assisté les pasteurs de la consistoriale sauf le président, M. de Kerpezdron, retenu (à

(1) L. LETERRIER et J. LEMARCHAND : *Historique de l'Ecole normale d'instituteurs du Calvados* (Caen, 1933, in-8°), p. 23.

Aulnay, près Mer) par le mauvais état de sa santé : MM. Rosselloty (Orléans), De Bray (Orléans-campagne), Duvi-
vier (Asnières-lès-Bourges), Cazalis (Sancerre), Née (Mar-
sauceux), Croll (Châtillon-sur-Loire), Mark Wilks et Grand
Pierre (Paris), Porchat (Gaubert), Hine (Guernesey). Le pas-
teur GrandPierre a consacré le nouveau temple au Seigneur
par la prière. M. Rosselloty a prêché, sur 1 Tim. II, 1 à 8,
un sermon à la fois simple et de bonne doctrine. Le lende-
main les pasteurs ont consacré au saint ministère M. Jean
Nogaret. »

Le temple était construit sur l'emplacement de l'ancienne
église de Saint-Pierre-Empont (Eminens Pontifex). L'usage
de ce temps était de faire ressembler aussi peu que possible
un temple à une église catholique. L'architecte orléanais
avait donc pris pour modèle un édifice consacré peu avant
l'ère chrétienne à tous les dieux païens, le « Panthéon »,
l'un des plus célèbres monuments de Rome, de plan cir-
culaire, éclairé seulement aux sommets de la coupole par
une baie circulaire ouvrant sur le merveilleux ciel pur de
l'Italie. Septime Sévère le restaura. Au VII^e siècle, le pape
en fit une église consacrée à la Vierge, d'où le nom actuel
de Santa Maria Rotonda.

Jacques-Paul Rosselloty, né vers 1790, était un disciple
des doctrines du Réveil. Consacré en 1818, il fut d'abord
pasteur de Châtillon-sur-Loire où son zèle eut aussitôt oc-
casion de se manifester. « Le service divin », disent les
Archives, dans un de leurs premiers numéros, « se célèbre
dans une salle basse, humide, beaucoup trop petite pour
contenir tous les fidèles de cette Eglise où le zèle religieux
se ranime de jour en jour par les pieux efforts de M. le
pasteur Rosselloty ».

Non content de pourvoir l'Eglise d'un temple, en 1821,
le jeune pasteur fonda à Châtillon un établissement destiné
à former des instituteurs et institutrices, et à élever des
orphelins. Rosselloty publia vers la même époque deux
recueils de cantiques, l'un pour les adultes, l'autre pour les
enfants (1).

*
* *

Les 29 et 30 avril 1939, l'Eglise d'Orléans a célébré le cen-
tenaire de la dédicace de son temple, par des réunions
soigneusement préparées d'avance et admirablement réus-

(1) On trouve d'intéressants détails sur ces diverses activités dans les
Archives du Christianisme (1833, p. 113).

sies. Evocation du passé, du présent, de l'avenir, tel était le programme élaboré par M. le pasteur Mercier et le Conseil presbytéral.

Le 29, M. le pasteur Pannier rappela les origines de la Réforme en Orléanais, depuis le temps où Calvin, étudiant, habitait une maison encore existante dans la rue Pommier qui, depuis l'an dernier, s'appelle rue Jean-Calvin). Après l'édit de Nantes, le culte est célébré à Bionne ; un jour, la vache d'un catholique nommé Colas Pannier entre dans le temple : les réformés la tuent et la mangent, d'où la locution : « être de la vache à Colas ». Après la Révocation, les protestants orléanais, comme les autres, se réfugient aux quatre coins du monde.

Le 30, le temple est archicomble. Aux premiers rangs prennent place : le ministre de l'Education nationale, député d'Orléans ; le maire, les représentants du préfet, du général, de la magistrature ; M. G. Puaux, ambassadeur de France, haut-commissaire de la République en Syrie, arrière-petit-fils du pasteur Rosselloty. Il y a, comme en 1839, des pasteurs des environs et de Paris.

Parmi les membres du Consistoire se trouve un descendant d'un des pasteurs présents en 1839 : M. Née.

M. Mercier présida la partie liturgique, M. Berton fit la lecture de la Bible et la prière. M. Boegner prononça un sermon de circonstance sur l'exhortation de saint Pierre (I, 5) : « Comme des pierres vivantes, formez une maison spirituelle, etc. ».

Au Musée du Désert

Le 21 mai, le mouvement « pro-France » avait adressé convocation aux Eglises de la région.

Le matin, prédication du pasteur Rohr : Dieu sauve et appelle le racheté par le sang de Christ à servir « à la louange de Sa gloire » (Eph. I, 7-12). L'après-midi, un service de Sainte Cène termina le culte. 1.200 personnes écoutèrent pendant deux heures les pasteurs Cadier, de Montpellier, et Lauriol, de Nîmes.

La Maison de Marie Durand

Le 29 mai a eu lieu, au Bouschet de Pransles, l'Assemblée annuelle du lundi de Pentecôte. Le culte, suivi de la Sainte

Cène, a été présidé par M. le pasteur Rohr. L'après-midi, M. le pasteur Pannier a parlé du premier psautier réformé (celui de Calvin, à Strasbourg, en 1539), d'Olivier de Serres, né en 1539 à Villeneuve de Berg, et de Boissy d'Anglas, député de la sénéchaussée d'Annonay, en 1789, qui participa au vote du 23 août, insérant dans la Déclaration des Droits de l'Homme un article proclamant la liberté de conscience et de culte.

Il faisait très beau temps et, malgré un vent violent et froid, l'assemblée était nombreuse.

Etaient présents dix-sept pasteurs.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS

W. NIESEL : *Die Theologie Calvins*, Chr. Kaiser ed. Munich, 1939, 233 p.

Ce livre fait partie d'une collection : *Introduction à la théologie évangélique*. Elle se propose de mettre à la disposition des lecteurs des aides pour l'étude des grandes questions intéressant les églises évangéliques. Ce ne sont pourtant ni de simples précis, ni des abrégés destinés à donner des impressions superficielles. Elles n'ont pas non plus la prétention de traiter à fond toutes les questions du sujet envisagé.

En particulier, le livre de W. Niesel n'est pas un exposé systématique de la doctrine de Calvin : celui-ci se trouve dans l'*Institution*. Le but de l'auteur est beaucoup plus un examen et une mise au point de la position réelle prise par Calvin dans les solutions qu'il a données aux principaux problèmes de la Théologie. Cette mise au point l'amène à considérer un certain nombre de fausses interprétations données par un trop grand nombre d'auteurs de ces dernières décades à la pensée véritable de Calvin sur ces problèmes. On ne peut songer même à énumérer simplement ici ces différents problèmes ; ce que W. Niesel fait magistralement ressortir tout au long de l'ouvrage et presque à chaque page, pourrait-on dire, c'est ceci : Calvin n'a voulu être qu'un pasteur et un docteur fidèle à la Révélation de Dieu dans l'Écriture Sainte. Et cette révélation, c'est Jésus-Christ.

Le livre de W. Niesel est court, bien articulé et divisé, d'une lecture facile, même pour ceux qui ne sont spécialistes ni de la langue allemande, ni des questions théologiques. Il serait à souhaiter qu'il pût trouver un traducteur en France. Ce serait pour le bénéfice certain, non seulement des étudiants en théologie et des pasteurs, mais de beaucoup de chrétiens et des Églises réformées de France en général.

J. MÜNTZ.

Dr. Gotthold RIEMANN : *Der Verfasser der « Soupirs de la France esclave qui aspire après la liberté » (1689-1690). Ein Beitrag zur Geschichte der politischen Ideen in der Zeit Ludwigs XIV.* Berlin, 1938, 143 p.

Le problème que pose et que veut résoudre l'excellente thèse de M. Riemann pourrait sembler bien mince, s'il ne touchait de très près l'évolution des idées politiques au temps de Louis XIV. Parmi les publicistes qui se sont distingués dans la critique de l'absolutisme royal chaque fois qu'il portait atteinte aux droits de la conscience, Jurieu tient une place de choix. Certains critiques lui ont attribué le recueil des « *Soupirs de la France esclave* » qui semblait reproduire ses idées et sortir de sa plume. Publiés mensuellement de septembre 1689 à septembre 1690, les mémoires qui le composaient pouvaient faire suite aux « *Lettres pastorales* » dont la publication s'était arrêtée en 1690. C'est ce que soutenaient Michelet, Rébelliau et Frank Puaux, s'appuyant sur le témoignage de Bayle, paru dans ses petits écrits polémiques : « La cabale chimérique » et « La Chimère de la Cabale de Rotterdam ». Certains, plus hésitants, faisaient de J. non plus l'auteur mais l'éditeur d'un manuscrit venu de France. Certains enfin, plus catégoriques, frappés de la ressemblance des « *Soupirs* » et de « *l'Histoire de Louis XIII* », de l'oratorien Michel Le Vassor, voyaient en ce dernier leur auteur certain (Barbier, Nodier, H. Martin, H. Sée).

C'est cette dernière thèse que M. R. s'attache à démontrer avec un extraordinaire luxe de preuves qui, pour le moins, fait honneur à sa sagacité. Voici son argumentation :

1) Les « *Soupirs* » ne peuvent être attribués à J. Si, en effet, on y retrouve sa théorie de la souveraineté populaire et de la limitation des droits de l'Etat, l'auteur s'applique à défendre dans de savants exposés les droits des « ordres privilégiés » (parlements, villes, noblesse, etc...), ce qui est tout à fait étranger aux préoccupations dominantes de J. De plus, si J., relativement libéral, reconnaît les droits de l'absolutisme royal dans la mesure où sont respectés les droits de la conscience religieuse des sujets, l'auteur des « *Soupirs* » repousse par principe cet absolutisme comme contraire aux « anciennes libertés de la nation ».

D'autre part l'attitude de Jurieu et celle de l'auteur des « *Soupirs* » divergent dans la question des rapports de l'Eglise et de la royauté. J. prend position pour la royauté

dans le conflit qui l'oppose à l'Eglise romaine. Au contraire, l'auteur des « *Soupirs* » fait entendre une note ultramontaine. Si J. est d'accord avec lui pour condamner la persécution religieuse et en démontrer les funestes conséquences politiques et économiques, la question de la responsabilité de la Révocation les sépare. Celui-là voit dans l'Eglise, celui-ci dans le roi l'origine et la responsabilité de la persécution. Enfin, si l'un et l'autre s'accordent à prévoir la fin de l'absolutisme royal, J. attend l'instauration d'un royaume protestant français (cf. son « Accomplissement des Prophéties »), l'auteur des « *Soupirs* » la fin du gallicanisme et la restauration de l'autorité papale en France.

Après avoir insisté sur ces divergences qui excluent la possibilité de considérer J. comme l'auteur des « *Soupirs* », M. R. montre que l'attribution erronée qui fut faite provient du témoignage de Bayle : témoignage sans valeur parce que nécessairement partial. Mais, M. R. admet que J. a pu être l'éditeur des « *Soupirs* ».

2) *L'auteur en est Michel Levassor*. Né en 1648 à Orléans, oratorien, professeur de théologie de 1675 à 1680, date à laquelle ses opinions cartésiennes le font destituer, il quitte les ordres en 1690, ayant déjà écrit un estimable « *Traité de la Véritable Religion* » (1688) et des commentaires du Nouveau Testament (1689). Il émigre en 1694, séjourne quelques mois à Rotterdam chez Bayle, et se rend enfin en Angleterre où il se convertit à l'anglicanisme. Il écrit alors un « *Traité de la manière d'examiner les différents de religion* » (1697) et sa monumentale « *Histoire de Louis XIII* » (1700-1711). Sa destinée aventureuse (il meurt en 1718) est le reflet d'un esprit politiquement cosmopolite et religieusement instable comme il en existait tant dans ce siècle si troublé par l'évolution des idées, et donne un aspect concret à ce qu'appelait M. P. Hazard « la crise de la conscience européenne ».

Pour quelles raisons doit-on lui attribuer les « *Soupirs* » ? M. R. souligne d'abord, comme l'ont fait d'autres, l'origine catholique du pamphlet. Il précise en indiquant le caractère janséniste de l'ouvrage, où Louis XIV et les jésuites apparaissent comme les bourreaux, non seulement des protestants, mais aussi de Port-Royal. Or, un prêtre de l'Oratoire, où la tendance janséniste prédominait, pouvait parler dans ce sens. Si Levassor fut destitué de ses fonctions de professeur pour sa tentative de fusion de la métaphysique cartésienne et du christianisme augustinien, il

n'en est pas moins demeuré membre de l'Oratoire jusqu'en 1690.

D'autre part, si certains accents protestants se font remarquer dans les « *Soupirs* », n'est-ce pas parce que Lev. a pénétré, grâce à ses études bibliques, dans un cercle de pensées réformées, qu'il souhaite l'union des Eglises, qu'il est sur le point de se convertir, que tout cela le pousse à parler un langage teinté de protestantisme ?

Mais il y a plus : il y a l'« *Histoire de Louis XIII* » qui est sans contestation l'œuvre de Lev. C'est l'élément de comparaison fondamentale dont se sert M. Riemann.

Il remarque tout d'abord, en donnant de nombreux exemples très précis sinon concluants, les ressemblances de style, et spécialement la similitude de construction de certaines phrases dans l'une et l'autre œuvre. Il en est de même de la méthode historique (compilation) et de la source commune des deux ouvrages (*Recherche de la France* de Pasquier, 1607). Enfin les rapprochements qui peuvent être faits sur le plan politique entre Lev. et l'auteur des « *Soupirs* » doivent être concluants pour l'identification de Levassor. Dans les deux ouvrages en effet se révèle une tendance pacifiste et cosmopolite, opposée à la politique d'hégémonie de Louis XIV ; l'exposé de la théorie du pouvoir royal est parfaitement parallèle. Au principe admis par la Cour de France « que le Prince est tout, que le peuple n'est rien, et que tout doit tendre à la grandeur du Roi », Levassor oppose « que le bien de l'Etat et du public doit être la souveraine loi ». L'exacte similitude littéraire et la parfaite parenté spirituelle des « *Soupirs* » et de l'« *Histoire de Louis XIII* » ainsi démontrées, entraînent la conclusion formelle de M. R. : Levassor est l'auteur des « *Soupirs* ».

Dans un Appendice, M. R. tente d'éclairer la question de savoir si J. a édité les « *Soupirs* » et si l'accusation de Bayle selon laquelle J. aurait eu quelque part dans leur publication est fondée. Quoique estimant la chose possible, il n'en a trouvé aucune preuve certaine, la question demeurant ainsi toujours ouverte.

La thèse de M. R. appelle certaines observations. L'auteur aurait pu joindre à son étude une bibliographie détaillée des diverses éditions et traductions des « *Soupirs* ». L'ouvrage est très rare, et en général difficilement accessible. Il ne suffisait pas de reporter le lecteur à celle très incomplète de Kleyser (*Der Flugschriften-Kampf gegen Ludwig XIV zur Zeit des Pfälzischen Krieges*. Berlin, 1935).

Certains des arguments présentés par M. R. sont faibles : ainsi celui de la similitude de style ne saurait prouver grand'chose. Chauffepié remarque très justement (*Dictionnaire*, I/136a) : « Il n'y a rien de plus incertain que les conjectures tirées de la différence ou de la conformité du style pour reconnaître l'auteur d'un livre anonyme », et Bayle dans sa « *Cabale chimérique* » (p. 204) : « Je sais par expérience que tous les écrits d'un homme ne se ressemblent pas ». Il eût été plus prudent d'insister moins que ne l'a fait M. R. sur ce point là.

Ce que M. R. appelle les présomptions théologiques en faveur de l'attribution des « *Soupirs* » à M. Lev. se heurte à des dates qui excluent ses conclusions trop hâtives et catégoriques. En 1688 Lev. écrit son « *Traité de la Véritable Religion* » où il combat R. Simon et affirme sa fidélité catholique. Ce n'est qu'un an après la date des « *Soupirs* » qu'il quitte l'Oratoire. Il ne découvre ses tendances conciliantes (« *Traité de la manière d'examiner les différends de religion* ») que trois ans après sa conversion (en 1697). Or les « *Soupirs* » sont de 1689 !

M. R. n'a pas très nettement distingué les tendances ecclésiastiques des « *Soupirs* » : tantôt jansénistes, tantôt ultramontaines ; ce qui est contradictoire.

Par ailleurs M. R. croit pouvoir soutenir que J. aurait été incapable de rédiger « *Les Soupirs* » parce qu'aucun de ses écrits ne témoigne des connaissances historiques authentiques. Il avoue pourtant que les « *Soupirs* » sont une compilation de sources diverses partout où il y a démonstration historique. J. en eût certes été capable, lui dont les lectures étaient extraordinairement étendues. D'ailleurs une étude attentive de son « *Histoire du Calvinisme* » (1683) (Cf. Van Oordt : *Jurieu historien du Protestantisme*) nous révèle un historien très sérieux partout où la passion n'aveugle pas l'auteur (cf. par ex. les excellents chap. sur les croisades que confirment les études les plus récentes sur ce sujet).

Bref l'ouvrage de M. R. apporte une précieuse contribution à l'histoire des idées politiques à la fin du XVII^e siècle. Mais si la tentative que fait l'auteur de fonder sur de solides arguments l'attribution des « *Soupirs* » à Levassor se justifie, l'ampleur même de son argumentation montre la place que J. a prise dans l'évolution des idées politiques et que, s'il n'écrivit pas les « *Soupirs* » ou même ne les corrigea pas, il en fut pour le moins le père spirituel. E. KAPPLER.

P. FARGUES : *Histoire du Christianisme*. T. V. *De l'Edit de Nantes à la Révolution*. Paris, Fischbacher, 1938, 22 fr.
T. VI. *Le XIX^e siècle et les temps actuels*, 1939, 25 fr.

Ces derniers volumes d'une *Histoire* qui, commencée en 1929 et précédée d'une *Introduction à l'Ancien Testament* (1923) et d'*Origines du Nouveau Testament* (1928), forme un cours complet d'histoire ecclésiastique, présentent plus encore que les précédents, et surtout le VI^e, deux mérites considérables. Ils permettent au lecteur des comparaisons entre l'évolution de l'Eglise catholique et celle des Eglises protestantes que ne facilitent guère les manuels d'inspiration catholique qui paraissent de nos jours. Sans doute la part de l'Eglise romaine y est-elle un peu réduite, mais l'on sait assez où chercher ce qui la concerne et l'on a surtout besoin, à son sujet, de l'indication des grandes tendances et de l'amorce des confrontations utiles. Par contre, l'absence d'ouvrages généraux récents et commodes sur l'histoire protestante dans les différents pays du XVII^e siècle à aujourd'hui rend extrêmement précieuse l'abondance de détails qui s'y rapportent. Nous avons désormais, dans l'*Histoire du Christianisme* de M. Fargues, une sorte de pendant de l'*Avenir du Christianisme*, de M. Dufourcq.

Sans doute pourrait-on y proposer des corrections et des additions de fait. Il n'est pas de manuel qui n'en exige, et l'important est que la vision d'ensemble y soit suffisamment exacte et riche, et que la bibliographie permette, au besoin, au lecteur, de pousser plus loin, de compléter et de corriger. On pourrait également discuter certains jugements, en particulier du dernier volume, M. Fargues ayant donné à son livre cet agrément et ce mérite que l'on y trouve un homme, avec ses expériences et ses opinions en matière ecclésiastiques. Il n'y a pas ici de ces prétéritations volontaires qu'affectionne une habileté bien intentionnée, traitant en manière de discussion ce qui était et ce qui est fidélité à la vérité. Et l'impression qu'emportera le lecteur de cette histoire du protestantisme, en particulier au XIX^e siècle, sera celle d'un bouillonnement d'idées, de tendances, d'œuvres d'une magnifique richesse, et, dans la lutte et par la lutte, d'une franchise, d'une liberté et d'une consécration qui sont, me semble-t-il, proprement la part de l'homme dans la tâche de l'Eglise de Dieu.

Emile-G. LÉONARD.

C. BARBAGALLO, *Storia Universale*. T. IV, I^{re} partie. *L'Età della Rinascenza e della Riforma* (1454-1556), Turin, U. T. E. T., 1936, in-4°, XIII + 672 pages, 100 liras. II^e partie. *Controriforma e Prerivoluzione* (1656-1699), 1938, 688 pages, 110 liras.

M. Barbagallo, directeur de la *Nuova Rivista storica*, a entrepris de doter d'une histoire universelle le public italien que ne satisfaisait plus la traduction de l'énorme collection d'Oniken ou celle, parue après la guerre, de l'Histoire publiée sous la direction de Pflugk-Harttung, et il s'est chargé de toute la tâche.

Représentant le plus connu de l'école économiste ou materialiste de l'historiographie italienne contemporaine, il insiste surtout sur les causes économiques et sociales et sur les manifestations humaines et politiques de l'histoire. Il s'en explique d'ailleurs ouvertement dans des préfaces assez batailleuses. « Je n'ai pu me persuader, écrit-il, (I, p. XII), que l'on puisse arriver à penser que des multitudes, en tel ou tel pays, aient pu s'intéresser aux subtilités théologiques d'un Luther, d'un Zwingle, d'un Mélanchton, d'un Écolampade, qui sont à peine comprises des professionnels de la théologie... J'ai donc considéré la Réforme non comme un phénomène substantiellement théologique, mais comme expression, aspect, déguisement religieux de la crise que chaque pays d'Europe traverse dans la seconde moitié du xvi^e siècle. » En conséquence, les conceptions théologiques de Luther seront réglées en treize lignes (I, p. 345), celles de Calvin en cinq, tandis que cinq pages sont consacrées à sa politique (p. 529-534). Leurs adhérents, hors de « croyants » sans intérêt, sont des « déshérités » qui veulent « corriger par une violente palingénésie sociale toutes les injustices de ce monde » (p. 475) ou plus tard des féodaux en révolte contre l'Etat (II, p. 103, etc.).

En tête du second de ces volumes : « Si, comme je cherchais à le démontrer, ce phénomène européen que l'on a coutume de nommer la Réforme ne fut pas suscité par des causes religieuses..., la Contre-Réforme fut, à son tour, non plus un travail de reconquête catholique de la Société..., mais un effort de restauration de l'ordre ancien jugé en péril. » D'où une « Contre-réforme protestante », dont l'un des chefs est Calvin (p. 66-67), parce que opposé aux anabaptistes et aux libertins. Et lorsque l'histoire des huguenots ne semble plus présenter d'aspect économique ou

social, il n'en est plus parlé : trois lignes (p. 560) sur la politique antiprotestante de Louis XIV, contre quatorze pages sur le colbertisme.

La bibliographie, assez développée ordinairement, est ici à l'image du texte : l'auteur ne trouve pas à citer un seul ouvrage concernant spécialement Calvin.

Non qu'il ait un parti pris spécial contre la Réforme. Le fait religieux ne l'intéresse pas et lui semble sans importance historique : son *Medio-Evo* ne montre nul souci de la spiritualité catholique, et l'on a pu lui reprocher de n'y avoir pas cité saint Anselme ! Mais il est piquant de voir le porte-parole de ce matérialisme historique qui depuis assez longtemps est considéré en Italie comme dépassé (et y est remplacé par un néo-idéalisme d'aloi plutôt impur) se flatter d'avoir donné de la Réforme « un exposé totalement divers de ceux auxquels on est habitué » (I, p. XII). La considération exclusive de l'économique et du social est une des deux ou trois « fausses positions » du problème protestant bien connues et définies. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on explique la Réforme par les préoccupations matérielles, de la chair ou de la fortune. Avant d'être reprise par le matérialisme, ç'avait été la trouvaille de l'histoire catholique, et cette négation de l'esprit y était plus choquante.

Cette limitation marquée, les livres de M. Barbagallo sont dignes des éloges les plus vifs. Ils sont extrêmement intéressants, le développement procédant par tableaux fort bien faits, pleins de détails précis et parlants ; des illustrations très abondantes, souvent peu connues (la photographie du début du discours du recteur Nicolas Cop, par exemple) ajoutent vraiment au texte et font de ces ouvrages des albums précieux. En définitive, ne reprochons pas au savant italien de nous avoir donné une histoire exclusivement humaine de la Réforme et de ses suites. Il n'est pas indifférent de bien connaître cet aspect de notre passé. Et que ceux qui se réclament de l'Esprit fassent aussi bien son métier qu'il a fait le sien.

E.-G. LÉONARD.

H. SÉE et A. RÉBILLON : *Le XVI^e siècle*, 412 p., Paris, Presses universitaires, 50 fr.

La précieuse collection *Clio*, « introduction aux études historiques », est maintenant complète en 10 volumes, dont celui-ci est le 6^e. Une abondante bibliographie générale et,

pour chaque chapitre, des indications particulières sur les sources, et l'état actuel des questions, fournissent aux étudiants — et aux professeurs — un excellent instrument de travail. Une place très grande — trop grande peut-être — est accordée aux questions économiques (H. Hauser est l'auteur le plus fréquemment cité), cependant, au temps de la Réforme, il fallait bien traiter amplement des questions religieuses, et cela est fait avec toute l'impartialité désirable. Il faut souhaiter que *Clio* ait le succès qu'elle mérite, non seulement dans les Universités de notre pays, mais à l'étranger, où elle donne une bonne idée de la science historique française.

Eugénie DROZ : *Salomon Certon et ses amis*, 18 pages, Paris, 1939.

Ceci n'est pas seulement une *contribution à l'histoire du vers mesuré*, selon le sous-titre choisi par l'érudite historienne, mais une contribution intéressante à toute la littérature protestante de cette époque. Un manuscrit inédit (Odes, etc.) est publié en appendice.

E.-H. BROADBENT : *Le Pèlerinage douloureux de l'Eglise fidèle à travers les âges*, traduit de l'anglais (par F. Berney), Editions *Je Sème*, Roulet, Yverdon (Suisse), 1938, 448 p., 5 francs suisses 50 ; relié 7,50 ; remise importante aux acheteurs français.

Ce n'est pas à proprement parler une Histoire de l'Eglise, depuis les origines jusqu'à nos jours ; et cependant il n'est guère de tout petit groupe de chrétiens, restés dans l'Eglise ou sortis de l'Eglise, qui n'y soit mentionné. Le titre anglais : *L'Eglise en pèlerinage*, a été très exactement paraphrasé, à l'instigation de M. R. Saillens (qui préface la traduction) en ces mots : *Le Pèlerinage douloureux de l'Eglise fidèle* ; « douloureux », car l'auteur s'attache avec prédilection aux persécutés pour « hérésie » ; « fidèle », car pour lui la fidélité consiste à trouver dans les Ecritures, et dans les Ecritures seules, le guide pour vivre au milieu du monde, en se sentant uni à tous les « frères ».

Le désir d'instruire et d'édifier est si vif chez l'auteur et le traducteur qu'on a scrupule à présenter quelques critiques de détail : trop peu d'ouvrages français ont été consultés (on aurait pu les ajouter dans la traduction) ; en

fait d'Histoire de la Réforme, on s'en tient à Merle d'Aubigné, on ignore Viénot ; à propos de Calvin (dont les dates de naissance et de mort manquent), on ignore les volumes de Doumergue ; à propos de Labadie (présenté avec une sympathie marquée), les études de Mlle Salomon ; la part de l'*humanisme* n'est pas suffisamment marquée (le mot même manque à l'index : lacune significative) ; Lefèvre est censé avoir « enseigné dix-sept ans à la Sorbonne » (p. 210), et Calvin aurait « donné d'abord le nom de *Jésuite* » à la Société de Jésus (p. 154) ; enfin, puisque les sectes les plus modernes étaient mentionnées, le « pentecôtisme » avait droit à une petite place... Concluons d'ailleurs qu'un étudiant, et même un professeur, qui saurait tout ce que renferme ce volume, saurait beaucoup de choses utiles.

Maria HOLBAN : *Autour du Livre d'Heures de Marguerite de Valois*, Bucarest, 16 p., 1934.

Savante étude illustrée d'une miniature de la Bibliothèque nationale, où l'on voit Marguerite d'Angoulême amenant à Jésus-Christ crucifié François I^{er} âgé de dix-huit ans (ms. lat. 8396).

Em. MAGNE : *Images de Paris sous Louis XIV*, 2 hors texte, 1 fac-similé, Paris, Calmann-Lévy, 210 p., 1938, 22 fr.

La collection *Notre vieux Paris* s'enrichit d'un volume d'après des documents inédits, pittoresquement mis en valeur comme sait le faire M. Magne. Il nous promène dans les quartiers et les milieux les plus divers : Parisiens, provinciaux, étrangers ; artisans, bourgeois, grands seigneurs, défilent tour à tour. Comme noms de familles protestantes sur lesquels il y aurait ici du nouveau, je ne vois guère que *Lecoq de Corbeville* et Henriette de Coligny, comtesse de la Suze. Le *Bulletin* a publié (1905, p. 481) des extraits d'un livre de raisons de Mme d'Espesses (1650-1661) qui confirment plusieurs des détails ici rapportés.

M. FAVONE : *Histoire de la Marche*, Paris, Dorbon aîné (s. d.), in-8°, 354 p.

Ce gros ouvrage est une intéressante étude de l'histoire d'une de nos petites provinces françaises. La Marche, frontière entre le Poitou, le Limousin, le Berry et l'Auvergne,

doit une importance particulière à cette situation. A côté du *Marchois* type, appartenant au groupe *dolichocéphale*, on y trouve des émigrés des régions voisines, des *Anglais* restés après la période d'occupation, surtout des *Sémites* : *Arabes* venus à l'époque de l'invasion sarrasine et au temps des Croisades, *Juifs* chassés de la péninsule ibérique au xv^e siècle. Tous se sont fondus dans la population. Ce mélange explique le caractère spécial des Marchois, qui, d'émigrés, sont devenus émigrants : maçons et tapissiers portaient volontiers leurs produits et leurs talents à l'étranger, d'où ils rapportaient des idées ou des doctrines nouvelles. C'est ainsi que la Réforme pénétra dans la Marche, où elle se répandit grâce à *Joachim du Chalard* et *Pardoux-Duprat*. Le chapitre consacré aux Huguenots marchois contient des passages curieux, glanés dans les pièces conservées aux Archives nationales. L'auteur étudie en détail les deux grands corps de métiers, déjà cités, de la province, et montre la diffusion de leur influence. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire des localités, et surtout à la biographie des Marchois qui se sont rendus célèbres à des titres divers, du xvi^e siècle à nos jours. Les Conventionnels et les Parlementaires tiennent la place la plus considérable dans cette étude si documentée. Chaque chapitre se termine par une bibliographie très complète, qui rendra les plus grands services à ceux qui voudront se reporter aux sources.

F.-C. G.

Claire-Eliane ENGEL : *Figures et aventures du XVIII^e siècle*, voyages et découvertes par l'abbé Prévost. Préface de Paul HAZARD, professeur au Collège de France, 1 vol. in-8° de 272 pages, « Je Sers », Paris, 1939.

L'abbé Prévost tente les biographes. Seul ou à peu près parmi la multitude des romanciers, journalistes et folliculaires de son temps, il survit par l'histoire de Manon Lescaut. Mais la vie de Prévost est mal connue ; de temps à autre un chercheur projette de la lumière dans un coin d'ombre ; un petit problème est résolu, qui en pose de plus importants. Avec une patience infinie, à travers les archives d'Angleterre, de Hollande et de France, Mlle Engel a suivi Prévost dans ses voyages. En reconstituant une partie de sa vie, elle a pu, en une certaine mesure, expliquer l'œuvre.

Novice chez les jésuites, Prévost les quitta pour l'armée ;

ensuite, il se fit moine bénédictin et fut ordonné prêtre. Mais il n'était pas fait pour écrire des vies de saints : il s'enfuit de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés et, menacé du bras séculier, c'est-à-dire d'un exempt muni d'une lettre de cachet, il se hâta de passer la Manche.

L'Angleterre d'alors, comme la France d'aujourd'hui, était terre d'asile accueillante aux opprimés. D'autres motifs que des scrupules de conscience poussaient quelquefois les étrangers à se réfugier à Londres : les aventuriers n'y manquaient pas. Pour éviter d'être confondu avec ceux-ci, Prévost fréquenta les huguenots, si bien que le bruit se répandit de sa conversion. Comme la plupart d'entre eux, il vécut de sa plume et enseigna le français. Avant de nous décrire Prévost dans ses pérégrinations à travers la capitale, la banlieue de Londres, les campagnes, Mlle Engel a tracé un tableau rapide de la société anglaise de 1727 à 1740 et a résumé les tendances littéraires de l'époque. Avec le recul des siècles, nous voyons, mieux que les contemporains, que les deux principaux événements sont la fondation d'un Empire colonial et le début du mouvement méthodiste. Le hasard qui plaça Prévost comme précepteur dans la famille d'un administrateur de la Compagnie des Indes attira son attention sur la littérature des voyages alors à la mode en Angleterre. Il exploita le nouveau filon jusqu'à épuisement : la mer, les tempêtes et les naufrages, les îles inconnues et désertes, les pirates et les sauvages, tout le brie-à-brac de de Foë et de ses précurseurs et de ses imitateurs, alimente *Cleveland, Lade* et *L'Histoire du Commandeur*. Il paraît ne pas s'être douté du mouvement méthodiste : il est excusable puisque les historiens de profession ont attendu le vingtième siècle pour en comprendre la portée.

Une mode littéraire l'attira, c'est le roman sentimental. Mlle Engel signale des rapprochements curieux entre le *Doyen de Killerine* et *Moll Flunders* de de Foë, entre *Manon Lescaut* et un roman de Pénélope Aubin.

En 1730, Prévost quitta l'Angleterre pour la Hollande, où il séjourna jusqu'en 1733. Il revint alors à Londres et, en 1734, il s'avisa qu'il pouvait retourner en France. Grâce au prince de Conti, il trouva un dernier refuge à Chantilly. Malheureusement pour sa mémoire, il lui était arrivé quelques mésaventures au cours de ses voyages. Lui qui avait fui la France pour éviter la Bastille, il connut les prisons étrangères. A Londres, une affaire de faux faillit le mener

à la potence. Pour un crime analogue, le docteur Dodd, précepteur chez les Chesterfield, sera pendu en 1777.

Il faudrait pouvoir insister sur les séjours de Prévost en Angleterre, sur ses rapports avec les réfugiés, et notamment avec d'Avessens de Moncal, dont Mlle Engel a pu reconstituer la vie, sur les vingt volumes du journal *Le Pour et le Contre*, sur la part que Prévost a prise au mouvement pré-romantique, et sur l'influence qu'il a exercée sur J.-J. Rousseau. Mais, quand on parle de Prévost, on revient toujours à *Manon*. Après avoir signalé ce que le chef-d'œuvre doit à tel roman anglais depuis longtemps oublié, Mlle Engel s'arrête ; elle sait qu'elle ne peut expliquer pourquoi, dans tout le fatras que nous a laissé Prévost, seul subsiste ce récit : « C'est le sanctuaire du génie qui ne s'explore pas. » Prévost, en parlant de sa première jeunesse, rappelle « la malheureuse fin d'un engagement qui le conduisit au tombeau », il entend par là le couvent. Une autobiographie romancée, voilà ce que paraît être le fameux conte. Le jour où il l'écrivit, il fut sincère et il fut vrai ; à des personnages que son imagination tirait de la réalité, il réussit à communiquer l'étincelle de vie.

Il y a peu d'observations à faire sur ce livre qui est le fruit d'un prodigieux labeur. Qu'on nous pardonne de signaler quelques fautes de détail : p. 53, lire *bagnio* ; p. 60, 1726 ; p. 63, *une* haine ; p. 27, *wrapping* ; p. 82, *voirie* ; p. 85, depuis 1654, la Jamaïque est anglaise ; p. 149, *histoire* ; p. 151, lord *Kenmure*, *Jack Sheppard* ; p. 157, *l'exorcise* ; p. 181, *Mr. Lluelling* ; p. 234, *perfectibilité*.

Mlle Engel s'est déjà fait connaître par des études de grand mérite, telles que *La Littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, par des traductions, par des articles de revue. Son dernier ouvrage se présente sous les auspices de M. Paul Hazard, qui en a écrit la préface.

Ch. BASTIDE.

Henry van ETTEN : *Chronique de la vie quaker française de 1750 à 1938*. Paris, Société des Amis, 12, rue Guy-de-la-Brosse, in-8°, 317 p., illustrations, avec un *Supplément* de 10 p., 22 fr.

Cette histoire du quakérisme français, qui reprend et complète le livre d'Ed. Jaulmes sur *Les quakers français* (Nîmes, 1898), est à la fois une étude d'histoire religieuse locale et celle d'un mouvement religieux.

De 1750 à 1907, en effet, il n'y a guère eu, chez nous, de quakers, qu'à Congénies (Gard), et dans quelques autres villages de la Vaunage. Par là, cette modeste agglomération a eu et garde dans le monde anglo-saxon le renom que le méthodisme (et l'eau minérale de même source !) ont valu à telle autre localité de ce pays. Un livre comme celui-ci peut faire réfléchir sur l'éminente dignité des « petites Eglises » et des Eglises rurales. Pour moi, qui viens de raconter l'histoire de mon village d'Aubais à la même époque, il m'est précieux de trouver là une partie de celle du village le plus voisin. Une partie, car, au siècle dernier, les quelques centaines d'habitants de Congénies se partageaient, dans le respect mutuel et l'émulation, entre au moins trois confessions protestantes (1). Il est intéressant de voir d'ailleurs comment ces milieux très pieux co-existaient sans se confondre (2), les « paysans » qui les composaient appréciant à leur juste valeur les différences de principes qui les distinguaient.

Un quart de village à peine, le grain de sénévé : tout un mouvement religieux. M. van Etten en trouve avec raison les origines dans l'antiecclesiasticisme des « inspirés » du début du XVIII^e siècle, et en indique les rapports avec le quiétisme. Nous voyons ensuite les *gounflaire* ou *boufnaire* (soupleurs) de Congénies établir la liaison avec les quakers anglais et américains, grâce à Jean Lecointe, de Marsillac, le fils de l'ancien introducteur de Rabaut auprès du prince de Conti (3), puis avec les béguins de Saint-Etienne et de Saint-Jean-Bonne-Faud (Loire), qui représentent en marge du catholicisme la même défiance pour le sacerdotalisme et le sacramentalisme, finalement le quakérisme éteint en Languedoc renaît à Paris avec une activité sociale et pacifiste. Livre plein, honnête et fidèle : livre « quouacre ».

E.-G. LÉONARD.

(1) Consacrant une grande partie de son livre à Congénies, M. van Etten aurait pu insister davantage sur l'histoire des autres milieux religieux de ce village pour mieux situer les « inspirés » parmi eux. Le livre aurait également gagné à ne pas être écrit d'après les seules sources « quakers ». Du moins faut-il remercier l'auteur de nous avoir révélé celles-ci, peu connues et très riches : on y trouve même de très curieux témoignages sur la France révolutionnaire.

(2) Les protestants d'Aubais, qui furent sous une influence méthodiste, ne furent pas touchés par le quakérisme, bien qu'ils en eussent eu connaissance, semble-t-il, dès 1750 (cf. notre *Village d'opiniâtres*, p. 65, note 2).

(3) Préparant une étude sur cette famille, je serais très reconnaissant à qui pourrait m'indiquer des documents en provenant.

E. DECORVET : *La Lumière qui ne s'éteint pas*, Musée du Désert, 1939, 102 p., 9 fr.

C'est l'histoire très documentée de l'Eglise de Saint-Geniès-de-Malgoirès, avec quelques indications sur la Réforme en Uzège et en Gardonnenque. Notre président, M. de Witt-Guizot, a écrit la préface, car le premier temple de Saint-Geniès fut construit en 1561, sur un terrain appartenant à la famille Guizot, et Jean Guizot fut proposant, puis pasteur du Désert, au milieu du XVIII^e siècle. Louis Guizot, maire de Saint-Geniès, et André, périrent sur l'échafaud en 1793 et 1794. André était le père de François qui, ministre de l'Instruction publique, intervint en 1835 pour la construction du temple actuel.



Cliché Decorvet

TEMPLE DE SAINT-GÉNIÈS
inauguré en 1838

Histoire des souffrances du sieur Elie Neau sur les galères et dans les cachots de Marseille (1701). Nouvelle édition, avec introduction et notes par G. TOURNIER. Publications du Musée du Désert, 296 p., 13 illustr., 1939, 15 fr.

Plusieurs catégories de lecteurs, au moins, doivent, en raison de la publication de ce livre, une très vive reconnaissance à M. Tournier, auteur déjà de tant de volumes documentés sur l'histoire du protestantisme.

Ce sont d'abord et surtout ceux qui aiment trouver, dans les biographies, non seulement des récits émouvants, mais de nobles modèles de courage et de piété. Que l'on se sent petit à côté de cet homme qui, pendant cinq ans (1693-1698), a subi de si affreux tourments, persévéré dans sa foi, encouragé ses compagnons de misère, formé une héroïque association « pour se servir mutuellement de pasteurs ».

Les cinquante pages d'introduction de M. Tournier intéresseront, d'autre part, les Saintongeais et les Marseillais amateurs d'histoire locale.

Les spécialistes d'histoire coloniale et économique considéreront en Neau le marin de Saint-Domingue, le commerçant de Boston.

Les amis des missions aimeront le catéchiste des nègres et des Indiens à Boston, après sa libération. Ils constateront, une fois de plus, que les protestants français n'ont pas attendu le xx^e siècle, comme on le leur a calomnieusement reproché, pour se préoccuper de l'évangélisation des païens ; les premiers pasteurs débarqués en Amérique, au temps de Calvin et de Coligny, n'avaient-ils pas déjà commencé à agir parmi les indigènes aussi bien que parmi les colons, en qualité de ministres de Jésus-Christ ?

Les Sociétés huguenotes d'Amérique, les Eglises françaises, celle de New York en particulier, considéreront avec un nouveau respect la tombe encore visible dans le cimetière de la Trinité.

La Société d'histoire, enfin, conçoit une nouvelle fierté, à la pensée de conserver, parmi tant d'autres dépôts sacrés, l'unique exemplaire connu en France du volume de 1701 si opportunément réédité par M. Tournier. Elle est heureuse, mais non surprise, que cette publication soit faite, avec tant de notes instructives, par un membre associé du Comité qui lui a déjà donné tant de preuves de son dévouement. Elle enregistre avec grande satisfaction l'annonce

que bientôt, par les soins du même diligent annotateur, et dans la précieuse collection du Musée du Désert, paraîtra de nouveau l'histoire des souffrances d'un autre galérien : Isaac Le Febvre.

Souhaitons que, lorsque le malheur des temps ne s'y opposera plus, mainte publication du même genre soit faite par d'autres membres de notre Société. Rien n'est mieux fait pour justifier son existence, pour rendre nos Eglises fières de leur passé et désireuses d'en être moins indignes. Car (ce mot du pasteur de l'Eglise française de New York, M. Maynard, sert à juste titre d'épigraphe au présent volume), d'un homme tel qu'Elie Neau, l'Eglise romaine « aurait fait un saint » (1). J. P.

Annuaire protestant, 57^e année, Paris, Fischbacher, 1939, 738 pages, 28 francs (port en sus).

Fondé par notre président F. Puaux, le précieux annuaire est maintenant rédigé par H. Dartigue, autre membre de notre Comité. Il est vraiment « revu et augmenté » cette année, et est pour nos contemporains une précieuse source de renseignements pratiques, en attendant d'être un document de première valeur pour les historiens futurs. Que ne donnerions-nous pas pour avoir 350 annuaires protestants avant celui-ci !

G. NAMBLARD : *Histoire de l'Eglise réformée de Bolbec*, 82 p., Bolbec, 1939.

Combien il serait désirable que chaque pasteur s'intéresse au passé de sa paroisse, consulte les ouvrages généraux et utilise les archives locales et consistoriales comme vient de le faire si diligemment M. Namblard pour une des plus notables Eglises de Normandie ! De 1528 jusqu'à nos jours, ce ne sont pas seulement des éphémérides détaillées, mais, çà et là, des renseignements précis par lesquels l'auteur fait œuvre d'édification en même temps que d'instruction, et atteint ainsi le double but qu'il s'est proposé !

(1) M. Tournier cite abondamment notre *Bulletin* (XXIII, p. 529 ; XXIV, p. 273 et 428 ; XXXIII, p. 3 ; L, p. 393, etc.

CORRESPONDANCE

Pierre de Loriol (1)

Pierre de Loriol, seigneur de Gerland et de Corrobert en Bresse, est mort à Paris en 1625.

Il fut le père de *Louise de Loriol*, demoiselle de Saint-Floret, de *Paul de Loriol*, baron de Saint-Floret et Rambon (mort à Paris le 18 août 1680, à l'âge de 58 ans), et de *René de Loriol*, baron de Digoine, seigneur de Gerland et de Corrobert, né en 1623, décédé à Vevey en 1711 (2).

Sa femme était dame de Digoine et s'appelait *Françoise Le Loup* (*Dict. de la Noblesse*), ou bien *Françoise de Malin* ou *Malan* (d'après Haag), et elle avait apporté dans la famille de Loriol, de Bresse, la terre et seigneurie de Saint-Floret, en Auvergne, héritée de sa mère, *Louise de Bellevave*. Cela explique pourquoi on retrouve en Auvergne une branche de la famille bressanne de Loriol.

Quant à Louise de Bellevave, je la crois petite-fille (et non fille, comme l'écrit Haag) de *Charles Du Broullat* (3), seigneur de Montjay, et d'*Antoinette d'Angennes*, qui testa à Lizy-sur-Ourcq en 1575 (*Bull.* 1884, page 86) et mourut en 1578, à quatre-vingt-six ans. La fille d'Antoinette, *Madeleine* (et non *Louise*) *Du Broullat*, épousa, le 4 août 1539, *Louis Jean, seigneur de Bellevave en Bourbonnais*, et ce serait la fille de ceux-ci qui pourrait être Louise de Bellevave, épouse de *René Le Loup*, baron de Digoine et grand-mère de Louise de Loriol, demoiselle de Saint-Floret.

DE LORIOL.

(1) Voir *Bulletin*, 1938, p. 154.

(2) *Bulletin*, 1934, p. 301.

(3) Il était le frère de *Jacques Du Broullat*, archevêque d'Arles et le père de *Jacques Du Broullat* qui épousa *Charlotte de Pisseleu*, laquelle veuve était, en 1590, membre de l'Eglise Française de Bâle. *La France Protestante* a confondu ces deux Jacques et n'en fait qu'un seul personnage.

QUESTIONS POSÉES A NOS LECTEURS

Traduction de la Confession de Westminster (1646)

Une traduction allemande (1652) que possède la bibliothèque de l'Université de Glasgow est faite d'après une édition française imprimée à Sedan : de celle-ci quels sont le titre et l'auteur ? (J. de la Marche ? S. de la Place ?).

S. W. CARRUTHERS, M. D.
50, Belvedere Road, Londres S. E. 19.

SÉANCES DU COMITÉ

18 avril

Présidence de M. Ch. Schmidt.

Présents : MM. Beuzart, Bost, Braun, Burnand, Corday, Eggimann, Lecerf, Monod, Patry, Pannier.

M. Schmidt exprime les vœux du Comité pour le rétablissement du président, et souhaite la bienvenue à M. Burnand.

L'Union des Eglises protestantes de Belgique invite à son centenaire. Un délégué sera envoyé. De même (un missionnaire du Lessouto, probablement) pour le 250^e anniversaire du Refuge au Sud de l'Afrique.

Sur la proposition du doyen Strohl, un prix est décerné à M. le pasteur Högye. Aucune proposition n'a été reçue de Montpellier.

Le Comité approuve l'organisation d'une assemblée au Musée du Désert, le 21 mai.

Il décide qu'en raison de la situation internationale troublée, les livres précieux seront placés dans les coffres-forts.

M. Bost, ayant comparé le livre de raisons d'O. de Serres (ms. de notre Bibliothèque) avec les extraits publiés jadis par M. Vaschalde, conclut que, dans l'intervalle, les pages renfermant des citations bibliques ont disparu.

16 mai

Présidence de M. de Peyster, puis de M. Ch. Schmidt.

Présents : MM. Bernus, Beuzart, Bost, Braun, Cordey, Eggiman, Lecerf, Monod, Patry, Pannier.

Le secrétaire annonce le décès du président, M. de Witt-Guizot, et exprime les profonds regrets du Comité. Quelques instants de recueillement sont observés, et la séance est levée en signe de deuil.

Deuxième séance

M. de Peyster signale la prochaine ouverture d'un collège protestant à Sainte-Foy-la-Grande. Le Comité félicite les organisateurs d'un établissement si conforme aux traditions protestantes.

Le secrétaire rend compte des entretiens qu'il a eus au sujet des papiers de Rabaut-Saint-Etienne, sans réussir à les voir. Il signale l'intérêt que présente un placard illustré de 1539, relatif à la Réforme à Montbéliard, qu'il a vu au British Museum.

La Commission des publications du 4^e centenaire d'O. de Serres, présidée par M. P. Champion, président de la Société de l'Histoire de France, n'a pas obtenu du Comité national les crédits nécessaires pour une réédition du *Théâtre d'Agriculture*.

L'Assemblée annuelle aura lieu à Noyon, le 9 juillet, avant midi ; l'inauguration du médaillon de Ramus, à Cuts, après-midi.

L'indemnité à payer chaque fois que la salle de Noyon servira à la célébration du culte est fixée à 15 francs.

Un radiotélégramme officiel du Cap de Bonne-Espérance demande l'autorisation de reproduire notre fleuron et notre devise sur des timbres-poste commémorant le 250^e anniversaire de l'arrivée des réfugiés. — Accordé.

Le service des Œuvres françaises à l'étranger, au ministère des Affaires étrangères, a accordé à notre Société une subvention pour qu'elle soit représentée là-bas par un missionnaire du Lessouto.

Mlle Violette de Coppet est nommée membre associé.

NÉCROLOGIE

Agénor de SENGHER

Originaire de Genève, longtemps pasteur de l'Eglise de Désandans, au Pays de Montbéliard, il est décédé à Beaumont-lès-Valence, le 8 décembre 1938.

Il portait un vif intérêt à l'histoire de ce pays et de la Réforme. Numismate éminent, il avait, au prix de bien des sacrifices, constitué une collection où les personnages illustres et les grands faits de la Réforme étaient représentés par ces « monuments » que sont les médailles et les monnaies. Possesseur de pièces probablement uniques, beaucoup se rapportent à l'histoire religieuse. Il en avait dressé un inventaire détaillé.

Sa mort, au moment où il avait le loisir de poursuivre ces études, est une grande perte pour notre Société.

André MONOD.

Léopold CORDIER

Le 1^{er} mars s'éteignait dans de grandes souffrances l'une des plus nobles figures de la théologie chrétienne et de l'Eglise confessante en Allemagne : Léopold Cordier, professeur à l'Université de Giessen. Descendant de Mathurin Cordier, il associait à une finesse aimable et nuancée une solidité toute huguenote, peu faite pour l'épreuve et qui se révèle infrangible à son choc. C'est ainsi que nous l'avons vu à une heure grave : un caractère !

Pédagogue digne de son ancêtre, il a élevé un véritable monument à la pédagogie chrétienne dans une œuvre considérable où la finesse du psychologue est associée à un théocentrisme calviniste résolument affirmé et soutenu. L'étude parut partiellement dans les *Etudes théologiques et religieuses*, puis *in extenso* dans *In unitate robur*. Président de la Société de l'Histoire des Huguenots en Allemagne, il a publié un répertoire précieux des milliers de noms classés de familles françaises réfugiées outre-Rhin.

Dans la confusion actuelle de l'Eglise allemande, il avait vu immédiatement à quoi l'engageait, logiquement, sa foi comme sa tradition. Il a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée !

H. CLAVIER.

LIVRES DONNÉS PAR LES AUTEURS ET EDITEURS

H. STRETTON : *Première prière de Marguerite*. 50 p. in-16. Dieulefit, Société d'éditions, 1939. 4 fr.

— *Robert ou l'esprit résolu*. 103 p. in-16. *Ibid.* 7 fr.

J. CADIER, etc. : *La victoire de la Foi*. 140 p. in-16. Dieulefit, Nouvelle Société d'éditions, 1939. 10 fr.

Mme H. MONNIER : *Quelques fleurs*. 74 p. in-16. Dieulefit, Nouvelle Société d'éditions, 1939. 15 fr.

W. BEYSLAG : *Godofred*. Traduit par P. Beuzart. 30 p. « La Cause », 1939. 3 fr.

R. WILL : *La première liturgie de Calvin*, 7 p. (Revue d'Histoire et de Philosophie), Strasbourg, 1939.

Z. PULEGIA : *Parentatio heroibus Bohemis, a Ferdinando II indigna passis*, 1630. Réimprimé à Prague en 1937.

H. DONNEDIEU DE VABRES : *La coopération des pouvoirs publics et de l'initiative privée pour la prévention du Crime*. 16 p. Melun, 1939.

Madeleine CHASLES : *Les Puissances du Monde à venir*. 261 p. in-16. Paris, 1939. 18 fr.

BINET-VALMER : *Ces dames de Châtillon*. 212 p. Paris, Flammarion, 1938.

G. THÉLIN : « ... *Pratique la justice* ». 135 p. Genève, Labor ; Paris, « Je Sers », 1939.

Selma LAGERLÖF : *Les écus de Messire Arne*. 191 p. in-16. Paris, « Je Sers », 1939. 15 fr.

Jean-H. RILLIET : *La conception du Salut dans l'œuvre de Vinet*. 278 p. in-16. Genève, Labor ; Paris, « Je Sers », 1939.

Edm. ROCHEDIEU : *La personnalité divine*, 480 p. Genève, Labor ; Paris, « Je Sers », 1939.

J. SIORDET : *Moody, pêcheur d'hommes*, 176 p. in-16. Genève, Labor, et Paris, « Je Sers », 1939. 14 fr.

Fr. LEENHARDT : *L'antisémitisme et le mystère d'Israël*, 32 p. Genève, Labor ; Paris, « Je Sers », 1939.

A. FINET : *Voyages et combats du Sire d'Esquilas (1560-1620)*. 126 p. Paris, « Je Sers », 1939. 9 fr.

Edm. MERCIER : *L'Evangile devant la crise*, 24 p. Paris, Fischbacher, 1938. 5 fr.

F. RAUGEL : *Les Silbermann et la France musicale de leur temps*, 7 p. Société générale d'imprimerie, Belfort.

Valdo DÜRRLEMAN : *Hitler, Mein Kampf*. Pages choisies. 48 p. in-16. « La Cause », 1939. 5 fr.

Ch. BOST : *Le Traité de « la Modestie chrétienne »*, par le pasteur Jansse, de Rouen (1678), 12 p. Ganges, 1939.

Ch. MATHIOT : *Ch. Duvernoy*, 24 p. Montbéliard, Société d'Imprimerie, 1939. 2 fr.

H. VAN ETTEN : *Y a-t-il un Quakerisme français ?* 27 p. Société des Amis, Paris, 1939. 2 fr.

A. LODS, M. GOGUEL, A. WAUTIER D'AYGALLIERS, A. JUNDT, A. LECERF, M. BOEGNER, G. BOUTTIER, H. MONNIER : *Origine et nature de l'Eglise*. 216 p. in-16, Fischbacher, Paris, 1939. 18 fr.

NEWSOME : *Presidential election of 1824 in North Carolina*. 202 p., The University Press, Chapel Hill, 1939.

DONS REÇUS

De M. le Dr Bianquis : Photo. d'une lithographie : « *Ancien temple de Protestants à Couches* » (cf. *Bull.*, 1938, p. 4).

De Mme de Visme de Wegmann et du général Touchon, gouverneur militaire de Lyon : nombreux livres, manuscrits, gravures, portrait de Rabaut-Saint-Etienne, par Boze, provenant des collections de M. Armand Lods.

De Mme Mars de Sainte-Croix : vue de la maison (du XIII^e s.), où est né, en 1518, Hubert Languet, à Vitteaux (Côte-d'Or).

De Mme la générale Dubail :

1^o Promesse de mariage de *Jean Joul* et *Jeanne Cavailier* devant notaire (26 février 1743) et bénédiction de leur mariage par « *Jean Pierre Gabriac*, ministre du S^t Evangile de notre seigneur Jésus-Christ sous la Croix en Sevénes conféré dans le païs estranger » (13 octobre 1753). (Provenance : archives familiales de M. Portalès, à Gabriac (Lozère)).

2^o Bénédiction du mariage de *Daniel Dombre* et *Marie-Marthe-Cécile Rausier* (à Saint-André-de-Valborgne) par le pasteur *Charles Bourbon*, le 15 février 1788.